This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

GRACE
ME
GUIDE
Lord Forbes

Vet. Fr. II A. 191

PHARSAMON;

OU

LES NOUVELLES FOLIES ROMANESQUES.

TOME SECOND.

PHARSAMON,

OU

LES NOUVELLES FOLIES ROMANESQUES.

Par Monſieur DE MARIVAUX.

TOME SECOND.

Contenant les cinq dernieres Parties.

A PARIS,
Chez PRAULT pere, Quay de Gêvres;
au Paradis.

M. DCC. XXXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

PHARSAMON,

OU

LES NOUVELLES FOLIES ROMANESQUES.

SIXIEME PARTIE.

PENDANT que Cliton ſatisfaiſoit ſa faim, & reprenoit ſa joye naturelle, Pharſamon & Cidaliſe étoient montés dans une chambre, où ils babilloient avec autant de feu, que s'ils n'avoient parlé de huit jours; je ne rapporterai rien de ce qu'ils ſe dirent, il y a je ne ſçai combien de tems que nous ſommes ſur les converſations,

& si j'en croyois ces amans, j'aurois encore la valeur de plus de deux sermons à rapporter. Un seul trait mérite, ce me semble, d'être raconté; c'est que dans cette chambre qui étoit celle de Cidalise, pendoit, attaché à la tapisserie, un papier dont l'épingle manqua, & qui tomba à terre; Pharsamon le ramassa, & voyant que le papier avoit figure de lettre, il jetta les yeux sur sa maîtresse qui le regardoit de son côté, & qui dans cette occasion attendoit de Pharsamon un petit rôle de tendresse allarmée qu'éxigeoit de son cœur la forme de ce qu'il venoit de ramasser; Pharsamon érudit en ces sortes de matieres, ne trompa point l'attente de Cidalise, il jugea bien que ce Billet l'obligeoit à des devoirs; il s'approcha en tremblant de Cidalise, & lui montrant le papier: Peut-on vous demander ce que c'est que cela, Madame? Je l'ignore aussi-bien que vous, répondit-elle, charmée interieurement de l'air dont il prenoit la chose, &

effectivement elle ne se ressouvenoit plus de ce que c'étoit que ce papier. Me permettez-vous de le regarder, Madame? Vous pouvez le faire, Seigneur, lui dit-elle. Alors, avec un air de précipitation, il ouvrit le papier, lut d'abord les premieres lignes bas, & connoissant par elles que c'étoit une lettre amoureuse qu'on avoit écrite à Cidalise, il reste les yeux fixés sur cette lettre dans l'état d'un homme immobile, il pâlit, ou, du moins, à force d'imagination, il donne à sa phisionomie un air de désespoir, où la rage & la douleur sont exprimées, à la couleur près, dont ces passions violentes couvrent ordinairement le visage. Cidalise s'apperçoit des mouvemens qui agitent Pharsamon: O Dieux! Seigneur, s'écrie-t-elle sur le champ! Qu'avez vous donc? Pharsamon à ces mots semble revenir de cet excès de douleur pour laisser passer un soupir des plus douloureux; soupir si bien exprimé, que la nature même dans l'affliction la plus réel-

le, n'eut pû le produire avec plus de sindéreſe; ce ſoupir fait, il leve les yeux au Ciel, & le regardant d'un air à faire pitié : Dieux! mon malheur eſt-il aſſez grand! Puis ramenant ſes regards ſur Cidaliſe : Ingratte! continua t'il, reſerviez-vous ce prix à l'amour le plus tendre dont on ait jamais brûlé? J'ai un rival! Un rival qui vous écrit : O Ciel! & qui ſe plaint de n'être point aſſez aimé! Vous l'aimez donc perfide? & ſa ſeule délicateſſe vous attire les reproches qu'il vous fait dans ſa lettre. O Ciel! Que ne s'offre t'il à mes regards? Que ne puis-je, au moins, ſoulager mon amour trahi par une prompte vengeance! Ce fer plongé dans ſon cœur le puniroit de la perfidie que mon amour & mon reſpect m'empêchent de punir ſur celle qui m'a trompé. Pharſamon prononça ces mots avec des geſtes effrayans. Cidaliſe, quand il eut parlé, s'aſſit & prit la lettre fatale que Pharſamon avoit jettée ſur la table, & jugeant de ce que c'étoit,

après en avoir lû quelques mots : Vous ne mériteriez pas, injuſte que vous êtes, lui dit-elle, que je vous déſabuſe des ſoupçons de la perfidie que vous m'imputez ; j'aurois crû que quand mes pareilles ont avoüé qu'elles aiment, & que leurs manieres nous l'ont prouvé, j'aurois crû, dis-je, que l'effort qu'elles faiſoient en l'avoüant, devoit pour jamais affermir un amant dans la certitude d'être aimé ; & cet aveu vous paroît bien peu conſiderable, puiſqu'il ne ſuffit pas pour vous raſſurer. Si j'écoutois ma fierté juſtement irritée, je vous punirois de votre injuſtice, en vous laiſſant éternellement dans l'erreur outrageante où vous êtes ; mais, malgré la honte que répandent ſur moi vos cruels ſoupçons, malgré celle dont me couvre la tendreſſe que j'ai pour vous, je veux bien encore avoir la bonté de vous apprendre d'où vient la lettre que vous venez de lire, & quelle eſt la raiſon des termes que vous y avez lûs : mais ſouvenez-vous Seigneur, qu'après cela, ſi

votre injuſtice continuë, ma réſolution eſt de ne vous voir de ma vie.

Le Cavalier contre lequel vous vous êtes battu, étoit un amant que ma mere m'a long tems obligée de ſouffrir; cette lettre vient de lui, & s'il ſe plaint de n'être point aſſez aimé, je vous avoüerai de bonne foi, qu'après l'avoir long-tems maltraité pour l'obliger à ne me plus voir, & m'appercevant que l'averſion que je lui témoignois, ſembloit l'obſtiner à me pourſuivre avec plus d'ardeur; je pris le parti de contraindre un peu mes veritables ſentimens, & de lui laiſſer croire que je ne le haïſſois plus; effectivement, depuis ce tems, j'en fus moins importunée, ma feinte douceur même l'engagea à moins preſſer notre mariage auprès de ma mere, & ce fut dans ce tems que cet amant abſent pendant quelques jours, m'écrivit la lettre que vous avez luë: il ſe plaint que je ne l'aime point aſſez, parce que, quelque changement qu'il eût remarqué

dans mes manieres, ce changement n'étoit point tel qu'il dût satisfaire un cœur veritablement passionné ; vous arrivâtes alors chez nous, & je vous ai dit toutes les persécutions dont on avoit usé à mon égard pour me faire épouser ce Cavalier : Voilà, Seigneur l'origine de cette lettre, dont vous tirez des raisons si injustes de me condamner.

Pharsamon, après ces mots, se repentant des soupçons qu'il avoit eus de la fidelité de Cidalise, fut quelque tems sans répondre, & la regardoit seulement. Pardonnez, Madame, dit-il après, à la violence de mon amour, les bontés que vous avez eu pour moi devoient, il est vrai, me persuader que j'étois aimé ; mais ma Princesse, plus le bonheur dont on joüit est grand, & plus on tremble au moindre accident qui semble devoir nous l'ôter ; oubliez donc mon injustice. Ces derniers mots furent prononcés avec une posture suppliante, Pharsamon se jetta aux genoux de Ci-

daliſe ; oubliez donc mon injuſtice, lui dit-il, je veux déſormais m'en punir moi-même par un excès de paſſion plus grand qu'il n'en fut jamais.

Il ſe tut après cela, Cidaliſe attendrie baiſſa les yeux ſur lui, & lui tendant la main, que le Chevalier baiſa reſpectueuſement : Levez-vous, Seigneur, lui dit-elle ; cette paſſion que vous me promettez, peut bien plus ſur mon cœur, que le juſte reſſentiment que vous m'aviez donné contre vous ; ne doutez jamais de la mienne, & ſouvez-vous qu'il faut que je la reſſente auſſi fortement que vous reſſentez la vôtre, puiſque je n'ai pû gagner ſur moi de vous la cacher.

Ce pardon tendre accordé, Pharſamon ſe leva, & répondit avec un excès de joye, prélude de cet excès de paſſion qu'il promettoit ; il étoit tard, quelque tems après l'on ſoupa ; après quoi on s'alla de part & d'autre mettre au lit, ou feindre du moins de s'y mettre ; car, à minuit, Fatime devoit aller

avertir Pharſamon de ſortir de ſa chambre ; elle avoit pris de ſi juſtes meſures, qu'elle n'avoit eu beſoin de confier leur ſecret à perſonne, on avoit fait même enſorte après ſoupé, que les domeſtiques ſe couchaſſent de bonne heure ; de ſorte qu'environ dix heures tout ronfloit dans la maiſon, à l'exception de Cidaliſe, de Pharſamon & de Fatime qui avoit trouvé moyen d'avoir les clefs de l'écurie pour en tirer les chevaux qu'il leur falloit : elle étoit dans la chambre de Cidaliſe, où elle attendoit en cauſant, que l'heure de décamper arrivât. Pour Pharſamon la fuite avanturiere qu'il devoit faire avec Cidaliſe, le tenoit en extaſe dans la chambre où on l'avoit mis ; &, quoiqu'on ne lui eût donné cette Chambre que par ménagement pour ſa ſanté, & pour qu'il prît du repos, il n'étoit point homme, avec une ſi belle matiere de rêverie, à s'amuſer au ſommeil comme un homme du commun, pendant que la ſituation où il ſe trouvoit, pouvoit fournir à ſon eſ-

prit les plus nobles & les plus agréables réflexions. A l'égard de Clitor, il se reposoit du soin de la fuite, sur les justes mesures que Fatime avoit prises; il s'étoit abandonné à un doux repos que la réplétion de son estomac, & son heureuse disposition à dormir, rendoient complet & profond.

Les choses étoient en cet état, & il n'étoit encore que dix heures du soir, quand un grand bruit se fit entendre à la porte de la maison. Cidalise & Fatime enfoncées dans leurs réflexions, n'entendirent point les coups qu'on donnoit à cette porte; la cuisiniere & le portier, plus à portée d'entendre le bruit que les autres, se réveillent, & se levent chacun de leur côté; ils demandent qui c'est, ils connoissent que c'est leur Maîtresse, ils ouvrent, & tout cela, sans que Cidalise & Fatime en soient averties.

De quoi s'avisoit cette femme, dira-t-on, d'arriver chez elle à dix heures du soir? Bon, de quoi s'a-

viſent toutes les Dames d'avoir des caprices ? N'y eut-il que cette raiſon, elle ſuffiroit pour autoriſer l'arrivée imprevûë de la mere de Cidaliſe; mais il y en avoit d'autres. Cette Dame avoit eu, toute la ſoirée, compagnie chez élle; elle avoit affaire dans la maiſon où elle arrivoit, pour donner quelques ordres preſſans le lendemain matin, & le peu de diſtance de ſon Château à cette maiſon, l'avoit aiſément déterminée à venir y coucher: elle avoit, avec elle, Dame Marguerite, femme de bon conſeil, & ſans l'avis de laquelle la Maîtreſſe ne faiſoit rien. En entrant, elle demanda ſi ſa fille étoit couchée. Oüi, Madame, & tout le monde l'eſt auſſi, lui répondit la cuiſiniere, trop endormie pour prendre la peine, ou pour penſer à informer ſa Maîtreſſe de la viſite de nos nouveaux venus; cette converſation ſe fit à la porte, & par conſéquent fut courte: on alluma des chandelles, Madame monte à ſa chambre, & Dame Marguerite à la ſienne.

Qu'on soit averti maintenant que la chambre où l'on avoit mis notre amant, étoit justement celle où couchoit la mere quand elle venoit à cette maison; & comme il n'y en avoit point de plus propre dans la maison, Cidalise avoit ordonné qu'on la donnât au Seigneur Pharsamon; cela est dans les regles, & les loix romanesques s'accordent, en cet article, aux loix que nous prescrit l'honnêteté.

Madame entre donc dans sa chambre avec cette confiance qu'on a quand on est absolument chez soi, & qu'on est seule. Pharsamon n'étoit point alors dans cette chambre, ses douces rêveries l'avoient, sans réflexion, conduit dans un petit cabinet qui étoit dans la même chambre, & le moment où la mere de Cidalise entra, étoit justement un moment où cet amant extasié, les yeux fixés à terre, & assis dans un fauteüil, pensoit profondement aux étranges avantures de sa vie, à celle qu'il alloit commencer, aux difficultés

qu'il prévoyoit à épouser un jour Cidalise : son imagination échauffée le transportoit en mille endroits où tantôt il seroit obligé de la chercher, ou quelque fois il seroit contraint de fuir ; ces grandes & vastes idées étoient suivies de mille combats dont la nécessité qu'il prévoyoit l'affectoit dès-lors d'un plaisir si grand, que combinant secrettement, & la posture où il se trouvoit, & l'avanture qu'il alloit entamer, avec le génie de Cidalise, & l'espece de tendresse qu'ils avoient l'un pour l'autre, il n'étoit point de Chevalier antique dont l'état & la vie fussent à son gré plus satisfaisans du côté du grand, & du merveilleux, que l'étoit & le seroit dans les suites sa propre histoire.

C'étoit-là les réflexions qui occupoient Pharsamon, quand la mere de Cidalise entra dans sa chambre : La rêverie de Pharsamon lui donna le tems de se deshabiller & de se coucher, & j'ajoûterai aussi de souffler sa chandelle. Il y avoit déja quelques instans qu'elle étoit au lit ;

déja le ſommeil commençoit à fermer ſes paupieres, quand l'illuſtre Pharſamon ſurpris lui-même des beaux traits dont il prevoyoit que ſon hiſtoire ſeroit ſemée, exprima ſon entouſiaſme par ce peu de mots qu'il prononça d'une voix de héros, qui refléchit ſur ſon amour. Dieux! expoſez Pharſamon aux dangers les plus grands, ſa valeur peut l'en tirer; mais conſervez-lui ſa Princeſſe. A cette voix, noblement tonnante, la mere de Cidaliſe ſe mit à faire un cri terrible. A ce bruit, Pharſamon, qui dans l'accès des réflexions où il étoit, ne connoiſſoit pour accident que des avantures conformes à ſes idées, ſe leve avec précipitation, tire ſon épée d'une main, non pas ſon épée caſſée; mais une épée dont j'ai oublié de dire que Cidaliſe l'avoit armé après ſoupé, & tenant de l'autre, le flambeau qui l'éclairoit, entre dans la chambre avec un air auſſi terrible & auſſi martial que l'étoit celui d'Achille au combat. Qu'entens-je, s'écria-t'il? & quel infortuné à beſoin

du secours de mon bras ? Le bruit qu'il avoit fait en se levant, celui de son épée tirée du fourreau, avoient redoublé l'allarme de la mere ; mais ce fut bien pis quand, tirant son rideau pour voir celui qui sortoit du cabinet, elle apperçut la figure de notre heros, dont les yeux étinceloient de ce feu noble, que prêtoit autrefois cette illustre & antique valeur, accompagnée de grandeur de sentimens ; A cet aspect moins horrible qu'effrayant, la mere de Cidalise tombe dans une épouvante qui s'exprime d'abord par des cris funestes, & qui finit par un évanoüissement plus dangereux : La valeur avec laquelle s'avançoit Pharsamon contre ces ennemis que lui supposoit son imagination, ne fut cependant pas si ferme, qu'il ne la sentît ralentie par une juste surprise : il approche de cette Dame, la regarde, & la reconnoît enfin.

Pendant qu'il l'examine, & qu'il s'étonne de l'accident qui met dans sa chambre cette femme qu'on disoit être ailleurs ; Dame Margue-

tite à gorge déployée, promenoit dans tous les appartemens de la maiſon, la frayeur que lui avoit fait Cliton, & voici comment la choſe étoit arrivée de ce côté-là.

J'ai dit que Cliton dormoit de tout ſon cœur dans la chambre où il étoit; cette chambre étoit celle où couchoit toujours Dame Marguerite; la cuiſiniere & le portier qui leur avoient ouvert la porte à elle & à ſa Maîtreſſe, n'avoient point parlé de nos avanturiers; cette bonne vieille entra dans ſa chamre, & ſe hâta de ſe mettre au lit, elle étoit en chemiſe, & avoit tiré le rideau pour ſe coucher, quand Cliton par haſard alors arrivé à un ſommeil plus tendre, ſentant remuer au tour de lui, allongea le bras ſur Dame Marguerite qui ſe mettoit au lit, & cria: Qui va-là? Le qui va-là ne fut pas ſans replique, Dame Marguerite s'épuiſe en cris, ſa voix rauque & caſſée tire des ſons qui jettent Cliton dans une frayeur égale; il n'a pas le tems d'examiner ſi c'eſt lui qui cauſe la frayeur, ou non, il ſe jette

jette ſur la vieille, la frappe en ſourd, de cinq ou ſix peſantes gourmades, accompagnant ces démonſtrations violentes d'un, à moi continuel, & s'imaginant avoir mille diables à combattre. Après les coups donnés qui laiſſerent maintes contuſions, il la quitte comme un homme qui s'échappe; éperdu de frayeur, il ouvre la porte en criant, le diable eſt ici. La vieille dont la foible cervelle étoit entierement dérangée, ſe leve en chemiſe comme elle étoit, ſuit Cliton ſans ſçavoir où elle va, ni ce qu'elle fait: devant elle, on eût vû Cliton, ſon chapeau ſur une tête raſée, car, pendant le combat qu'il avoit eu avec le diable femelle, ſa perruque étoit tombée dans la ruelle du lit; après lui venoit donc Dame Marguerite échevelée, nuds pieds, en chemiſe flottante au gré du vent, qui pouvoit, en cette occaſion, trahir ſans indiſcretion, ſa pudeur. Cliton deſcend du haut en bas, parcoure les appartemens, ſe diſant toujours pourſui-

vi du diable ; car il ne comptoit pas pour moins celle qui couroit après lui, & qu'il entendoit crier d'un cri qui approchoit du heurlement, on les eut crû enforcelés tous deux, l'un à fuir, l'autre à pourſuivre.

Cependant, l'allarme eſt portée en un inſtant dans toute la maiſon, valets, ſervantes, cuiſinier, tout tremble, tout ſe leve, vingt chandelles s'allument (car chacun allume la ſienne) L'un plus pâle que la mort ouvre ſa porte en chemiſe, pour voir ou pour juger de la cauſe d'un tel bruit ; on en voit un qui ſort d'une chambre, & qui à l'aſpect de Dame Marguerite qu'il rencontre, & qu'il prend en cette occaſion pour une ombre fugitive, reſte, de frayeur, à la place où il eſt, pendant qu'un autre qui deſcend un degré & qui, peut-être, couchoit au grenier, tombe à la vûë de la pauvre vieille, en une frayeur ſi grande, que dans la précipitation avec laquelle il veut fuir ce ſpectre qu'il croit vouloir ſe jetter ſur lui, roule comme un tonneau tous les degrés,

& peu ſoucieux du ſang qui découle de ſa tête, & de mille contuſions, ſe releve au bas de l'eſcalier, &, dès l'inſtant, ſe mettant à courir, augmente le nombre des eſprits fuyards. Ce nouvel effrayé, dont l'attirail, ou l'habillement eſt merveilleuſement bien aſſorti à ce qui peut compoſer la peur, ce nouvel éffrayé, dis-je, ſans bonnet qu'il a perdu dans ſa chûte, ſes cheveux plus broüillés que le cahos, l'eſtomac débraillé par l'agitation qui en a fait tomber l'épingle qui attachoit ſa chemiſe, ſes deux bas ravallés, une veſte ou un habit, dont il n'eſt habillé que d'un bras, courre entre Cliton & Dame Marguerite; Cliton qu'il voit fuir comme lui, eſt un exemple, qui, bien loin de le raſſurer, fortifie dans ſon imagination les raiſons qu'il croit avoir de fuir.

Cependant, tout eſt levé, il n'eſt pas juſqu'aux chats de la maiſon, qui, dans la bagarre, craignant pour leur vie à laquelle ils s'imaginent qu'on en veut (je dis s'imaginent;

car je n'ai point à preſent d'autre terme pour exprimer le raiſonnement d'un chat) ſautent l'un ſur un lit, l'autre au plancher qu'il grimpe en miaulant d'un ton affreux; l'autre, d'un ſaut leger, court auſſi la prétentaine, en jurant à ſa maniere après ceux qu'il croit avoir de mauvais deſſeins contre lui. Que les ſouris furent, à leur tour, effrayées cette nuit-là! Avec quel faiſiſſement ne dûrent-elles pas s'enfoncer dans leur retraite inacceſſible.

Mais quoi! mauvais hiſtorien, qu'ai-je affaire ici de mentionner ces viles animaux, quand, dans la maiſon, il n'eſt plus que les murailles exemptes de la courſe, qui d'un mouvement comme circulaire, agite & paſſe dans les pieds de ceux qui y demeurent? quelle étrange proceſſion! Déja plus de deux tiers des domeſtiques fuyent, ſe rencontrent en fuyant, ſe heurtent, renverſent les meubles dont la chute augmente & l'embarras & la peur: j'en vois qui montent au grenier, qui ſe verroüillent, & qui ne ſe

croyant pas encore en fûreté, paſſent ſur la lucarne, & vont ſur les goutieres attendre le ſuccès d'une déſolation ſi generale; l'autre conduit par le hazard, ſe trouve dans les caves, dont l'horreur redouble ſon effroi. En vain ſe fait ſentir le fumet du Champagne & du Bourgogne, le malheureux qui a perdu l'odorat, ne choiſit contre les eſprits qu'il fuit, pour noble défenſe, que l'abri d'un tonneau, dont le jus peut-être pour la premiere fois, cede alors en utilité, & preſente moins d'appas que le vaſe qui le loge. Que ne ſuis-je encore dans ce tems où la pointe étoit la preuve du bel eſprit! Que j'aurois de plaiſir à m'écrier à l'occaſion du vin, que celui qui étoit rouge palit de rage de ſe voir du vil bois préféré & que celui qui fut blanc rougit de honte du mépris qu'on faiſoit de lui. Mais revenons à la confuſion qui regne & qui dure plus que jamais: en voilà donc deux logés, l'un à la cave, l'autre au grenier, deux extremités où les a portés leur

effroi. Je ne parlerai point de l'évanoüiſſement d'un nombre de domeſtiques cauſé par celui qui s'étoit caché derriere les tonneaux, & qui fit peur à ceux qui vinrent comme lui pour y chercher retraite; j'ajoûterai ſeulement, que les degrés étoient perpetuellement, ou deſcendus ou montés & que la terre fut jonchée de bonnets de nuit, de culottes, & d'habits dépoüillés pour courir plus légèrement ſans ſçavoir où; que la plûpart des flambeaux furent briſés, les chandelles ſouffléés, écraſées; que les cris & les heurlemens remplirent la maiſon un quart d'heure entier.

Dans cet effroi general, Pharſamon quitte la mere de Cidaliſe à qui ſon évanoüiſſement épargna bien de la terreur, & l'épée d'une main, le flambeau de l'autre, le cœur raſſuré à force de courage, & partagé pour ainſi dire, entre le plaiſir d'aſſiſter à une avanture qui lui paroiſſoit affreuſe, s'il en devoit juger par le tintamare & la crainte que le même tintamare lui donnoit;

il avance, la lumiere qui l'éclaire lui fait voir le débris du funeſte reveil des gens de la maiſon; en même tems, vingt ſpectres ſe preſentent devant lui, preſque tous en chemiſe & avec cet air effaré qu'imprime la terreur. Le grand Pharſamon, à cet aſpect, ſent preſque ſon ſang ſe glacer dans ſes veines; il ſe rappelle alors l'hiſtoire de mille enchantemens qu'il a lus, &, dans un inſtant, il trouve dans ſon cerveau la veritable raiſon de tout ce qu'il voit: C'eſt ſans doute, dit-il en lui-même, cette malheureuſe femme qui tient Cidaliſe en ſon pouvoir, qui me preſente tant de ſpectres pour m'empêcher de l'enlever, & pour me faire mourir: mais, en vain les enfers & toute la magie s'arment pour elle, mon bras triomphera d'elle & des enfers.

Après cette courte reflexion, le voilà qui avance pour monter un degré qui conduiſoit à la chambre de Cidaliſe, les malheureux qui le deſcendent, voyant un homme armé, reculent avec un redouble-

ment de frayeur qu'on ne ſçauroit exprimer ; Pharſamon interprête cette action en ſa faveur, il penſe que tout lui cede, il ſuit ces eſprits, & arrive en les pourſuivant dans l'appartement de la Princeſſe: Dieux! quel ſpectacle d'abord s'offre à ſes yeux! Des chaiſes, des fauteüils, des tables renverſées, Cidaliſe entre les bras de Fatime, & récemment revenuë d'un évanoüiſſement où, ſans la vûë de ſon cher Pharſamon, elle alloit ſans doute retomber : Autour d'elle ſont étendus deux ou trois domeſtiques que leur frayeur & leur chûte ont réduit dans cet état : Dans cette chambre ſont encore deux ou trois autres ſpectres qui voltigent autour de la chambre, courent deçà & de-là, ſans pouvoir trouver la ſortie qu'ils rencontrent à tous momens. Pharſamon les écarte en faiſant le moulinet ; par bonheur ils ſortent, & vont pour avoir plûtôt fait ſe précipiter du haut en bas des degrés dans la cour.

En ce moment arrive Cliton & Dame

Dame Marguerite, dont la frayeur n'avoit fait que continuer la course sans la déranger; ils s'étoient toûjours suivis l'un & l'autre avec un ordre admirable. Malgré le fer qui reluit entre les mains de Pharsamon, Cliton se jette aux genoux de son Maître en lui criant: sauvez-moi des griffes du diable. A ce terme de diable, Pharsamon est fortifié dans son idée; il veut s'avancer contre Dame Marguerite, qui, d'une course rapide, évite ses coups, & va rejoindre ceux qui ont roulé les degrés. Ah! Monsieur, s'écrie alors Cliton en tenant toujours son Maître, c'est ici l'enfer! Avez-vous vû lucifer acharné contre moi; il couroit comme un vrai diable qu'il est: sans doute il est estropié, car il n'a pû m'attraper; fuyons, Monsieur. Ne me quitte pas, répond Pharsamon, d'un air à rassûrer les plus poltrons, ne me quitte pas, & ne crains rien.

Après ces mots il se tourne du côté de Cidalise, & se mettant à genoux devant elle: allons, ma

Princesse, lui dit-il, sortons de ces lieux où l'on s'efforce envain de nous retenir, suivez-moi, ne retardez point; le péril peut augmenter; & quelle que soit la valeur de mon bras, ma mort seroit peut-être, & pour vous, & pour moi l'accident le moins funeste qui nous pût arriver. Ah! Seigneur, je m'abandonne à votre conduite. Oüi, Prince, tirez-moi de ces lieux; c'est en ce moment que je connois que j'étois abusée, quand j'ai crû que celle qui nous suscite ces redoutables ennemis étoit ma mere: partons, Fatime, continua-t-elle en se tournant languissamment du côté de cette femme de chambre, partons, & profitons de la valeur de Pharsamon qui triomphe des enfers. Après ce discours, Cidalise donna la main au Chevalier, & de l'autre bras se soûtint sur Fatime: Cliton les suit tenant Pharsamon par la basque de son juste-au-corps. Qui peut exprimer l'audace avec laquelle le Chevalier traversa tout le chemin qu'il fallois

faire pour arriver à la porte de la Maiſon ? car les Spectres continuoient. La nouvelle frayeur qui avoit ſaiſi Dame Marguerite à la vûë du Chevalier armé, la faiſoit encore errer par toute la Maiſon ; & comme les eſprits des domeſtiques étoient trop troublés, pour qu'ils oſaſſent la regarder en face, perſonne, dans ce déſordre, ne ſe reconnoiſſant, chacun ſans oſer s'arrêter nul part, ne ſe fioit de ſa vie qu'à la vîteſſe de ſes jambes.

Le redoutable conducteur de Cidaliſe, dans le court trajet qu'il avoit à faire, rencontra tout le ſabat ; étrange effet de l'imagination. Cet accident dont Cidaliſe ignoroit la burleſque cauſe, & qui dans un autre tems l'eût, de frayeur, renduë immobile, ne lui inſpira pour lors qu'une émotion de vanité, qu'elle concevoit à la vûë de tout ce qu'on faiſoit pour la retenir, & dans l'incertitude de ce qu'elle étoit née, & du pouvoir de celui qui s'armoit pour l'enlever à

Pharſamon, & qui l'avoit confiée à la Magicienne qu'elle avoit crûe ſa mere : elle ſe bâtiſſoit dans ſa tête le ſort ou la naiſſance la plus grande & la plus merveilleuſe : elle ſe ſentoit interieurement charmée de cet interêt prodigieux qui armoit pour la retenir un bras inconnu, & qui la faiſoit aller de pair avec les Princeſſes dont l'hiſtoire avoit paru la plus incroyable : elle marchoit donc au travers de ces malheureux qui fuyoient avec l'aſſûrance nonchalante d'une Princeſſe du premier ordre. Pharſamon dont les idées étoient de la même eſpece, tenoit ſon épée avec une contenance qui marquoit combien ſon cœur étoit au-deſſus des obſtacles qu'on lui oppoſoit. Fatime, confuſément, préjugeoit bien que tout cela n'étoit que pour empêcher Pharſamon d'enlever ſa maîtreſſe ; mais elle ne laiſſoit pas que de craindre, s'ils ne ſortoient pas triomphans, qu'elle ne fût du nombre de ceux qu'on ſacrifieroit à la vengeance de

celui qui ſuſcitoit de pareils ennemis. A l'égard de Cliton, jamais il ne fut moins Ecuyer que dans cette occaſion. L'avanture étoit trop forte, & la doſe d'extraordinaire qui s'y trouvoit jointe, avoit ſi fort dérangé ſa foible imagination, qu'il n'avoit plus, pour ainſi dire, l'uſage de ſon eſprit que pour trembler.

Cependant malgré les eſprits courans, déja la troupe conduite par le chef hardi, étoit arrivée dans la Cour. Pharſamon avance vers la porte, & ſe prépare à l'ouvrir; mais elle l'étoit déja, les eſprits ou les diables lui en avoient épargné la peine; car un d'eux qui avoit été le moins étourdi, avoit encore conſervé aſſez de preſence d'eſprit pour concevoir que le meilleur moyen d'éviter l'affreux malheur qui les menaçoit tous, étoit de ſortir de la Maiſon: dans cette penſée, le fruit d'un reſte de raiſon, il avoit été l'ouvrir, & avoit été ſe perdre, & courir au large dans la campagne. Ce haſard auquel Pharſamon ſe promettoit de ſup-

pléer à force de valeur, lui parut; & à Cidaliſe auſſi, une faveur du Ciel, qui marquoit viſiblement combien il prenoit part à ſa vie, & à celle de la Princeſſe. Cette penſée dans les ſuites enfla toujours ſon courage de plus en plus, & lui donna même la hardieſſe de ſe regarder quelque fois comme le plus illuſtre ſujet romaneſque qui eût jamais paru. La petite troupe favoriſée du Ciel ſortit donc de la Maiſon, ſans que perſonne s'oppoſât à ſon paſſage; & nos amans triomphans des efforts de leurs ennemis imaginaires, ſortoient ſans avoir la ſage précaution de prendre des Chevaux, qui leur devenoient néceſſaires pour fuir la pourſuite qu'ils devoient juger qu'on feroit après eux: Les voilà donc en pleine campagne échapés de l'avanture la plus tragique, qui pronoſtique celles qui déſormais doivent remplir leur hiſtoire: les voilà libres & maîtres de leurs actions; mais dans une ſituation qui n'étoit à Pharſamon que matiere

d'un respect, & d'une tendresse plus soumise ; car l'ordre des amans romanesques est different de celui des nôtres : il seroit aujourd'hui dangereux pour une fille de se confier à la discretion du plus humble de ses adorateurs. L'amour parmi nous est un libertin, que le seul plaisir détermine, qui n'a que les sens pour guide, & que la vertu travestie du moins en tendresse, ne soûtient plus.

Quelle étrange histoire, dit un certain critique sérieux ! le désordre est en verité mille fois plus dans votre esprit que dans celui de ces extravagans intimidés, dont vous nous racontez la frayeur ; des meubles renversés, une Dame Marguerite en chemise qui fait la baccante ; trente domestiques qui pêle-mêle, montent & roulent des degrés, & tout cela parce que Cliton s'éveille, & crie qui va là ?

Voyez, je vous prie, le grand sujet de surprise, Monsieur le critique. Si pareille Avanture vous arrivoit, vous feriez, je pense, de meilleur

grace le liévre, que vous n'en avez à me critiquer. Vous vous étonnez qu'un rien produise un si grand effet ; & ne sçavez-vous pas, raisonneur, que le Rien est le motif de toutes les plus grandes catastrophes qui arrivent parmi les hommes ? Ne sçavez-vous pas que le Rien détermine ici l'esprit de tous les mortels ; que c'est lui qui détruit les amitiés les plus fortes ; qui finit les amours les plus tendres, qui les fait naître tour à tour ? Que c'est le Rien qui éleve celui-ci, pendant qu'il ruine la fortune de celui-là ? Ne sçavez-vous pas, dis je, qu'un Rien termine la vie la plus illustre; qu'un Rien décredite ; qu'un Rien change la face des plus importantes affaires ? qu'un Rien peut inonder les Villes, les embraser ; que c'est toujours le Rien qui commence les plus grands Riens qui le suivent, & qui finissent par le Rien ? Ne sçavez-vous pas, puisque je suis sur cet article, que vous n'êtes rien vous-même ; que je ne suis rien ; qu'un Rien a fait votre critique, à

l'occaſion du Rien qui me fait écrire mes folies.

Voilà bien des Riens pour un véritable Rien : Il faut cependant me tirer de ce diſcours ; car j'aime à moraliſer, c'eſt ma fureur ; & s'il étoit ſéant de laiſſer mes perſonnages en pleine campagne ſans leur donner du ſecours, j'ajoûterois par dépit pour le Rien qu'on a repris dans mon hiſtoire, que les fameuſes inutilités qui occupent aujourd'hui les hommes, & qu'on regarde comme le ſujet des plus dignes travaux de l'eſprit, ſont peut-être, à qui les regarde comme il faut, de grands Riens plus mépriſables, ou pour le moins plus dangereux, que les petits Riens, ſemblables à ceux qui font en ce moment ici courir à ma plume la pretentaine ſur le papier ; mais quittons un Rien pour revenir à un autre.

Je ne ſçai ſi je ne dois pas dire un mot de ce qui ſuivit l'enlevement de Cidaliſe ; car on peut juger que l'évanoüiſſement de ſa mere ne fut pas éternel. Elle revint une

groſſe heure après que Cidaliſe & Pharſamon furent échapés de la Maiſon : Cette Maiſon étoit alors ſemblable à ces lieux qu'un incendie à remplis de déſordre : on ne juge jamais mieux du déſaſtre arrivé, que quand le malheur eſt paſſé. La laſſitude avoit enfin arrêté la courſe égarée des domeſtiques; Dame Marguerite étenduë ſur le degré, ſuoit à groſſes goutes, & s'émerveilloit de voir que tout étoit rentré dans la tranquillité ordinaire : on entendoit de toutes les chambres les profonds ſoupirs de ceux à qui l'haleine manquoit à force d'avoir couru : cependant perſonne n'oſoit encore ſe lever. Un flambeau que le haſard avoit laiſſé entier, & dont la chandelle brûloit encore, éclairoit d'une lueur triſte & pâle la fin de la caraſtrophe : chacun prêtoit l'oreille au moindre bruit, pour juger s'il ne paroîtroit pas encore quelque choſe qui revînt pour achever de lui ôter le peu de force qui lui reſtoit. Près d'une demi heure ſe paſſa dans cette ter-

teur commune : I a lueur de la chandelle qui étoit au haut du degré donnoit jusque dans la chambre de la mere de Cidalise, qui, revenuë de son évanoüissement, ne démêloit point encore, ni où elle étoit ; ni l'Avanture qui l'avoit surprise.

Dans cet embarras, d'une voix foible & languissante, elle appelle Marguerite. Dame Marguerite tressaillit en s'entendant nommer, & fut prête à recommencer la scéne. Sa Maîtresse redouble : la vieille l'entend, & comprend que c'est sa Dame: elle répond. Je me meurs, dit la mere de Cidalise, je ne sçai où je suis, venez à moi. Ah ! Madame, repliqua Marguerite, je n'ose me remuer ; je suis morte, je pense, ou si je ne le suis pas, je mourrai sans doute en chemin en vous allant trouver ; venez plûtôt à moi, Madame. Hélas, dit la Maîtresse, qu'on m'apporte au moins de la chandelle. A ce colloque l'allarme se ralentit dans le cœur des autres domestiques épars çà & là. Qui est-ce qui parle là, dit un Payſan gros bou-

vier, qui cette nuit avoit pour le moins fatigué autant que ſes bœufs? Un autre à ces mots en prononce quelques autres mal articulés: de l'un à l'autre la voix ſe fait entendre; ils répondent, & demandent tous avec tant de confuſion, que la mere de Cidaliſe qui continuoit à demander de la chandelle, ne pouvoit plus ſe faire entendre: enfin chacun s'enhardit un peu; celui-là ſe traîne un peu plus près de la lumiere; l'autre ſe remuë auſſi doucement que s'il eût marché ſur des œufs; un autre plus hardi ſe leve entierement, avance quelques pas en tremblant encore, appelle, & comme ceux qui demandent le mot du guet, conſulte la voix de tous ceux qu'il entend, pour ſçavoir s'il peut avancer ou non: enfin il arrive auprès de la chandelle; il apperçoit Dame Marguerite à terre qui faiſoit le ploton: il recule; mais Marguerite le raſſûre. C'eſt moi, George, lui dit-elle. Je vous ai pris pour le Diable, repondit-il naturellement. Non, non, mon

fils, dit-elle, je m'appelle Marguerite, & Dieu nous soit en aide. Ainsi soit-il, replique l'autre, n'y a-t-il plus de danger? Hélas, dit elle, je n'entends plus rien; prend la chandelle, mon fils, & porte-la à Madame qui se meurt. Bon, repliqua le craintif personnage, & si elle étoit déja morte, ma foi je mourrois de peur aussi. Elle vient de me parler, répond Marguerite. Ah! que sçait-on, repartit le domestique, c'est peut-être le diable qui parle pour nous égorger dans la chambre. Non, non, mon fils, dit Dame Marguerite, que le péril & la peur de la mort rendoient douce, au-lieu de revêche qu'elle étoit toujours, & tu vas en juger. Est-ce bien vous au moins qui parlez, s'écria-t-elle à la mere de Cidalise? nous craignons que ce ne soit le diable? Approchez, mes enfans, répond bénignement la Maîtresse, c'est moi-même. Après cette assûrance, le domestique aide à Marguerite à se relever, qui fait tous ses efforts de s'entortiller dans ses

habits composés d'une chemise, de peur de scandaliser la modestie de Georges, qui, sans l'habitude qu'il avoit à la voir, l'auroit absolument prise pour une diablesse sexagenaire. Tous deux de compagnie ils arrivent dans la chambre de la Maîtresse avec la chandelle: ils la trouvent pâle & défigurée: elle demande une robe de chambre: elle se leve, & après regarde de tous côtés. Ah! grands Dieux, dit-elle, que m'est-il arrivé? Ma fille, où est-elle? Ah! par ma foi, répond le domestique, elle est où le diable l'a voulu mettre; car je ne l'ai pas vûë. Ah! Madame, reprit Dame Marguerite, que signifie tout ce que nous avons vû! A cette exclamation, la mere de Cidalise les interroge: Ils racontent un fait où toute l'horreur imaginable se trouve exprimée. Ce sont, disent-ils, des hurlemens affreux qu'ils ont entendus, des chaînes qu'on a traînées, des esprits de telle & telle maniere qui les ont poursuivis, ils en ont été battus;

Marguerite montre, pour prouver le fait, des bras étiques, où le peu de chair qu'il y reſte eſt tout noir des coups que Cliton lui a donnés; l'autre montre ſa tête pleine de boſſes, ſans ſe reſſouvenir que c'eſt en ſe coignant contre les murailles qu'il s'eſt fait ſon mal.

Cependant les autres domeſtiques qui avoient entendu Marguerite ſe lever, viennent en tremblant faire chacun leur récit qui étoit toujours de pis en pis: Ils entrent l'un après l'autre; bientôt la chambre eſt pleine de petites filles, de plus grandes, de bouviers, de Payſans, & ſur tout de femmes; car la Maiſon étoit grande, auſſi bien que la terre conſiderable; ainſi la mere de Cidaliſe avoit beſoin d'un grand nombre de domeſtiques. Jámais la confuſion des voix ne régna plus, pas même au bâtiment de la tour de Babel, qu'elle régnoit parmi ces malheureux; chacun effrayé raconta une hiſtoire differente ſuivant le dégré de la foibleſſe de ſon imagination; ils parloient tous à la fois, ſans

même s'apperçevoir qu'ils ne s'entendoient pas. Il eſt doux, dit-on, de ſe reſſouvenir de ſes maux paſſés. Nos gens verifierent le proverbe ; car ils trouverent tant de charmes à babiller, qu'aucun d'eux ne remarqua que l'unique chandelle qu'ils avoient tiroit à ſa fin ; déja même la mere de Cidaliſe alloit en déleguer trois ou quatre, ou ſe preparoit à ſe faire accompagner de tout ſon monde, pour aller ſçavoir ce qu'étoit devenuë notre Princeſſe fugitive ; mais la lumiere qui finit tout d'un coup replongea la bande imprudente dans des frayeurs qui allerent juſqu'à interdire le moindre mouvement, & que le jour ſeul pût entierement diſſiper : ils paſſerent donc encore trois ou quatre heures tous entaſſés dans cette chambre ; & je les laiſſe reſpirans avec plus de peine que les aſmatiques, attendre & preſſer par les vœux les plus ardens, le jour qui doit terminer leur crainte, montrer à la mere de Cidaliſe la fuite de cette Princeſſe, & lui faire enfin

enfin démêler la vraye cauſe de l'Avanture qui les avoit troublés, en apprenant l'arrivée de nos Avanturiers chez elle, l'acüeil obligeant que ſa fille leur avoit fait, & lui faire juger que c'eſt avec Pharſamon que füit Cidaliſe. Revenous à nos amans : tout conſpira à favoriſer leur fuite, la terreur panique excitée par Cliton, & la fin ſubite de la lumiere qui retint tous les gens de la Maiſon renfermés dans une chambre.

Ils eurent donc le loiſir de s'éloigner, & de ſe mettre à l'abri des pourſuites qu'ils redoutoient. Quand Pharſamon & Cidaliſe ſe virent en pleine campagne, & qu'ils s'apperçurent qu'ils étoient à pied, peu s'en fallut que Pharſamon ne ſe réſolût de retourner chez la Magicienne, pour tirer de ſon écurie le nombre de chevaux qu'il leur falloit ; mais Fatime & Cidaliſe le détournerent de cette action, qui lui auroit auſſi bien réüſſi que la premiere, & ſur tout Cliton qui n'avoit encore oſé quitter la baſque

de l'habit de ſon Maître, qui lui dit: Et où allez-vous, Seigneur? car il eſt bon de remarquer, par parentheſe; que le danger imaginaire dont Cliton ſe voyoit tiré par la valeur de ſon Maître; l'idée des diables qu'il croyoit avoir couru après lui, & qu'il avoit vû fuir à la lueur de l'épée de Pharſamon, il eſt bon, dis-je, de remarquer que tout cela avoit agi dans ſon cerveau d'une maniere encore plus efficace, pour ainſi dire, que la lecture de tous les Romans; qu'alors il avoit un véritable reſpect pour Pharſamon, & pour le métier qu'ils profeſſoient tous deux, parce qu'il croyoit devoir bien plus ſûrement conclure par lui-même, que tout ce qu'on rapportoit des anciens Chevaliers étoit vrai par comparaiſon à ce qu'il venoit de voir; ainſi le terme de Seigneur dont il qualifia alors Pharſamon, contre ſon ordinaire, étoit l'effet prompt & vif qu'avoit produit dans ſa tête l'Avanture en queſtion: & où allez-vous, Seigneur? lui dit-

ſi, ne cherchez point à irriter le diable ; voyez-vous, nous avons beſoin de vous, & je ne donnerois pas une obole de moi, de Fatime & de la Princeſſe, ſi vous nous perdez de vûë d'un inſtant ; qui ſçait même ſi le diable n'eſt pas autour de vous qui vous inſpire cette méchante penſée, pour pouvoir plus ſûrement nous gober tous trois ? Quand vous n'y ſerez plus, nous aurons beau crier au meurtre, il nous avalera la tête la premiere ; croyez-moi, Seigneur, ayez pitié de votre fidéle Ecuyer, qui jure de vous fermer les yeux ſi vous venez à trepaſſer devant lui ; ayez pitié de Fatime qui me vaut bien, & plus, & de la Princeſſe qui vaut encore davantage. Ce diſcours au tour près, qui tenoit toujours d'un caractere un peu groſſier, fut au reſte prononcé d'une maniere ſi perſuaſive, qu'il parut beau, touchant, & digne de l'Ecuyer du grand Pharſamon, qui véritablement ne s'étoit jamais trouvé dans une répletion de ſatisfaction de lui-

même plus complete ; car aux paroles de l'Ecuyer, la belle Cidaliſe en ajouta d'autres. Non, Seigneur, lui dit-elle, gardez-vous bien de vous expoſer encore à cette ſiniſtre avanture ; Dieux, vous peririez ! Eſt-il rien pour moi de plus affreux : je ne ſçaurois aller loin à marcher, j'en conviens ; mais ſuis-je la premiere Princeſſe qui ſe trouve dans l'embarras ? ſouvenez-vous, Seigneur, que les peines où nous ſommes ſont un ſûr préjugé du bonheur qui nous attend ſans doute, quand nous aurons retrouvé nos parens : pour à preſent, tâchons par de juſtes meſures de remedier à l'inconvenient qui nous arrête.

Eh bien, Madame, repliqua Pharſamon, ma volonté ſera toujours ſoumiſe à la vôtre ; vous êtes la ſouveraine de mon cœur, vous voulez que je reſte, & je le ferai : voyons, comme vous dites à pourvoir au preſent inconvenient. Là-deſſus Cidaliſe, à l'aide de Pharſamon qui lui donna la main, s'aſſit ſur un gazon que la lueur de la lune

faiſoit paroître aſſez beau : Le Chevalier prit place auprès d'elle ; Fatime alla ſe mettre un peu plus loin à la droite de ſa Maîtreſſe, & Cliton, ombre aſſiduë de ſon Maître, s'aſſit tout auprès de lui en lui demandant excuſe s'il ne s'éloignoit pas davantage.

Chacun ayant pris place, on commence à conſulter ſur ce qu'il étoit à propos de faire. Ne ſemble-t-il pas, dira mon critique, que c'eſt le Senat de l'Aréopage qui va décider d'une importante affaire ; ou ne diroit-on pas que c'eſt le Conſeil du Roi Priam pendant le Siége de Troye, ou tout au moins le récit des avantures de Telemaque, qui tient attentives Calipſo & ſes Nymphes ? Je ſuis charmé, Monſieur le critique, que la ſéance de nos quatre perſonnages ſur le gazon vous donne occaſion de citer Troye, Priam, l'Aréopage & Telemaque, je ne m'attendois pas à de ſi grandes comparaiſons ; mais continuons. Pharſamon entama le diſcours : à peine avoit-il prononcé

les quatre premiers mots, que Cliton pressé d'opiner, l'interrompit brusquement, en ouvrant cet avis de bon sens. Seigneur, & vous grande Princesse qui m'écoutez ici, je vous remercie de l'attention que vous me donnez, je n'aurois jamais dit que j'eusse eu de pareilles auditeurs, & par parenthese, il est bon de placer ici certain vieux proverbe, que j'ai souvent entendu dire par un certain vieux oncle à moi; je dis vieux, car je crois qu'il étoit aussi vieux que son proverbe, puisque c'est lui qui l'avoit fait, qui grand voit, grand lui vient: Si j'étois toujours resté parmi nos poules & nos bœufs, je n'aurois harangué que dans la basse cour & dans l'écurie: or, pour venir à la solution, est-il besoin de nous asseoir ici sur l'herbe avec tant de cérémonie, où nous courons risque de gagner un bon rumathisme qui vengeroit le diable, pour sçavoir ce que nous devons faire pour avoir des chevaux? Le tems que nous perdons nous ne l'employons pas;

peut-être tout l'enfer eſt à notre quête, s'il a pris le chemin que nous avons tenu ; les diables ont bonnes jambes, & nous ſommes fatigués, adieu la voiture ; j'opine donc que la premiere choſe que nous devons faire, c'eſt de fuir d'ici, & de voir pendant que nous trotterons, comment nous nous y prendrons pour avoir des chevaux ; car, prix pour prix, il vaut bien mieux que Madame la Princeſſe en ſoit quitte pour s'écorcher les jambes, que s'il falloit qu'elle tombât entre les mains du diable qui lui en veut, & à vous auſſi ; elle regretteroit tout à loiſir les écorchures qu'elle auroit évitées ; outre cela, nous ſerions pris auſſi, nous autres, & par ma foi, vaille que vaille, mes jambes me ſauveront la vie, duſſent-elles tomber de mon corps comme deux bequilles ; croyez-moi donc, grande Princeſſe, & vous notre liberateur, quittons cette place, il ne ſeroit plus tems d'avoir des chevaux quand nous ne pourrions plus voyager, ce

ſeroit ce qu'on appelle de la moutarde après dîné ; mais arrêtez encore un moment, car comme on dit, en courant l'on s'en va, un ruiſſeau qui coule ne demeure pas, un clou chaſſe l'autre, & c'eſt tout. Par ainſi... Car il me vient de venir une ſalutaire penſée qui nous peut tirer de peine, pourvû que le diable ne s'en mêle pas : marchons juſqu'à la premiere maiſon ou métairie que nous trouverons ; mais en marchant doublons les morceaux, & quand nous ſerons arrivés à cette métairie, nous ne ſerons plus ici ; ne m'interrompez pas, ſur tout car je ne ſçai plus où j'en ſuis ; c'eſt à force d'eſprit que je le perds : j'y ſuis. Quand nous ſerons arrivés-là, nous demanderons à acheter des chevaux ; les Payſans ont toujours quelque mauvaiſe roſſe à vendre, & il ne nous en faut davantage pour nous éloigner entierement.

Quelqu'impatience qu'avoit eu Pharſamon de voir finir Cliton, le conſeil qu'il donnoit lui parut cependant d'aſſez bon ſens :

Il

Il demanda à Cidalise son avis, qui ne retrancha rien de ce que l'Ecuyer venoit de prononcer. Oh, s'écria Cliton, glorieux d'avoir trouvé du remede à leur embarras, il y en a bien au conseil de notre Baillif qui ne me valent pas ! J'étois né pour porter un bonnet à corne, mais je dis des cornes d'importances, & non pas de celles qui viennent aux peres de familles ; car pour ces cornes là, il ne faut pas sçavoir grand chose pour les porter.

Pendant que Cliton déployoit ainsi la gayeté de son cœur, & que semblable à ceux qui échappés du naufrage, goûtent en paix sur le rivage le plaisir de se voir à l'abri des flots, il babilloit avec une volubilité de langue que lui inspiroit le plaisir d'avoir sauvé sa vie ; Pharsamon & Cidalise s'étoient levés, & se déterminoient à choisir le chemin qui leur paroîtroit le plus uni. Le choix est fait ; déja ils marchent ; Cidalise est entre son amant & Fatime, qui la soûtiennent ; Cliton marche à côté de son Mai-

tre pendant quelques momens.

Cependant quand il se sent un peu éloigné, il s'apperçoit qu'il a manqué à la bienséance en n'aidant point Fatime à marcher: il a pour la premiere fois du regret d'un oubli qui lui paroît indigne d'un homme qui fait profession d'être le compagnon du plus grand Chevalier de l'univers. Dans cette réflexion, il quitte insensiblement le côté de Pharsamon, & va très doucement se ranger du côté de Fatime; il la gratieuse en l'abordant d'un air demi rustre & galant. Belle Fatime, lui dit-il, je vous demande pardon si je vous ai laissé marcher toute seule comme une galeuse, c'est que je n'ai pas crû que dans l'occasion où nous sommes, vous & moi, Monseigneur & sa Princesse, il fallut.... Vous entendez mieux que moi ce que je veux dire; c'est que j'ai crû que nous étions obligés d'accompagner chacun notre Maître, ainsi excusez s'il vous plaît; à present je ne crois plus cela, car je m'appro-

gois qu'il n'a plus beſoin de moi ; je m'ennuye auprès de lui, & vous me permettrez de babiller un peu avec vous : je ſuis un peu Pie de mon naturel ; les femmes le ſont tout à fait, & ſi nous nous mettons à parler, nous nous en acquiterons auſſi bien que de notre ſoupé quand nous avons bon appétit. A ce diſcours mixte, je veux dire compoſé de badinerie romaneſque & campagnarde, la belle femme de chambre croit devoir répondre d'un ſtile dans le même goût ; car ce qu'il y avoit de campagnard & de ruſtre dans celui de l'Ecuyer lui avoit échapé en faveur de la plaiſanterie demi romaneſque qu'elle avoit crû y remarquer. En verité, Seigneur, lui dit-elle, je ne ſçaurois que penſer de votre indifference ; il y a près d'une heure que nous marchons ſans que vous vous ſoyiez donné la peine d'approcher ; j'étois dans une véritable colere, & je vous ferai payer ſans doute cette heure de tems que vous avez négligé de paſſer avec moi ; en

attendant, cauſons, j'y conſens bien encore, je ne veux pas vous faire tout le mal que je pourrois vous faire.

On s'étonnera ſans doute de la converſation que je fais faire à nos deux ſujets ſubalternes. Cidaliſe, dira-t-on, eſt entre Pharſamon & Fatime, comment donc Fatime peut-elle, ſans bleſſer ce reſpect éxact qu'elle doit avoir pour ſa Maîtreſſe, comment peut-elle babiller comme une Pie avec un homme auſſi babillard qu'elle, & dont la voix aſſortie au caractere n'étoit pas auſſi plus délicate?

Oh, je réponds à cela que..; mais plûtôt je n'y réponds rien du tout, la queſtion n'en vaut pas la peine. Ne peut-on pas ſe dire tout ce qu'il faut là-deſſus? Cidaliſe avoit la tête tournée du côté de Pharſamon, & faiſoit avec lui une converſation à part, pendant que Cliton & Fatime, le plus bas qu'ils pouvoient, ſe contoient leurs raiſons. Si cela paroît impoſſible, je renvoye ceux qui croiront que cela

he ſe peut à l'experience. Il me ſemble à moi que rien n'eſt plus facile, & je vois cela auſſi clair que le jour.

Or, pour revenir à nos gens, il y avoit près de deux heures qu'ils cheminoient: Déja Cidaliſe, en Princeſſe qu'on a gâtée, & qui en eſt à ſa premiere échapade, témoignoit, en geignant, combien elle étoit prête à ſe rendre. Pharſamon ſoupiroit de la cruauté du ſort qui s'attaquoit toujours à la vie des plus illuſtres Princeſſes. O Dieux! s'écrioit-il, par une noble ſenſibilité à la laſſitude que ſentoit Cidaliſe, ô Dieux! les grandes deſtinées payeront-elles toujours par les plus triſtes accidens la nobleſſe que les Dieux y ont attachée! Ma Princeſſe, l'état où vous êtes a été celui de preſque toutes vos pareilles; leur fermeté a ſurmonté tout: ſurpaſſez-les dans dans la vertu qui les a rendues victorieuſes, comme vous les ſurpaſſez déja, & par l'éclat de votre naiſſance, & par la nouveauté des avantures dont vos jours paroiſſent être tiſſus.

Cependant on avance à force de marcher : ils apperçurent à la lueur de la lune une Maiſon aſſez grande, où de loin il ſembloit qu'il y eût encore de la lumiere dans quelques chambres. Nos voyageurs ſe hâtent d'y arriver : Allons, Madame, dit alors Pharſamon, le Ciel ſemble être dans nos interêts, avançons : enfin ils arrivent. En entrant dans la cour le bruit de nombre d'inſtrumens vient agréablement frapper leurs oreilles : les cuiſines de la Maiſon ſont pleines de cuiſiniers qui préparent d'excelens mets, pendant que d'autres domeſtiques rapportent tour à tour, & deſſervent des viandes : tout annonce la joye ; ce n'eſt qu'éclats de rire, que murmure de voix d'hommes qui ſe divertiſſent, qui chantent & qui mangent. Dans une ſalle baſſe ſont des Payſans & des Payſannes qui danſent au ſon d'une muſette. Pharſamon & Cidaliſe s'arrêtent un moment dans la cour pour écouter tout le bruit & pour juger de ce que c'eſt. Cliton ſe ſent renaître : Il me

falloit cela, dit-il en se tournant vers Fatime, pour me remettre entierement; pour le coup le diable nous a quitté: avançons, Madame. Et en passant, éxaminez, s'il vous plaît, la qualité que je vous donne, souvenez-vous de ce dont nous sommes convenus.

Après ces mots, Pharsamon dit à Cidalise qu'il étoit à propos de sçavoir où ils étoient, & pour cet effet il appelle Cliton, qui, plus vif & plus allerte qu'il n'avoit été tremblant, se presente, & lui demande ce qu'il veut. Allez-vous-en, lui dit Pharsamon d'un ton de voix sérieux, different de celui qu'il avoit ordinairement, allez-vous-en parler à ces gens, priez-les d'avertir leur Maître qu'on voudroit lui dire un mot.

A peine Pharsamon a commandé, que déja Cliton est à moitié chemin, il vole; le fumet des viandes est un appas qui l'entraîne, & la joye universelle qu'il voit répanduë dans la Maison, remplit son ame d'une gayeté d'autant plus

ſenſible qu'elle avoit ſuivi l'état le plus triſte : il entre dans la cuiſine. Ceux qui le voyent entrer ; & qui ſont ſurpris de voir un inconnu, lui demandent à qui il en veut. Dieu vous gard, leur répondit-il en ôtant ſon chapeau de deſſus ſa tête pelée, Meſſieurs, c'eſt apparemment ici le pays de Cocagne, vous avez ici plus de viandes qu'il n'en faudroit pour engraiſſer tout un Village : Or ça, ce n'eſt pas cela que je veux vous dire, mais marguenne on a toujours envie de parler de ce qu'on voit, & de ce qu'on ſent encore plus ; voyez-vous, c'eſt que voilà des perdrix qui ont bonne mine, & je viens ici pour vous prier de dire à votre Maître d'avoir la bonté de m'en donner.... & non, non, ce n'eſt point cela, foin de moi, je me trompe toujours ; auſſi la cuiſine n'eſt-elle pas faite pour haranguer, je me ſervirois mieux de mes dents que de ma langue ; mais excuſez, s'il vous plaît, ſi je ne parle pas ſi bien que je mange, vous m'entendez bien ;

vous avez de l'esprit, & bonne chere, & moi bonne appétit, & cela vient comme une semelle de cuir aux souliers : Or, je voulois donc vous prier. Oh palsanguenne, priez-nous donc toute la nuit, mais nous avons autre chose à faire que de vous entendre, dit certain gros & trapu marmiton en saussant une cuisse de dindon dans un saupiquet, & en l'emportant toute entiere avec ses dents, mettez-vous plûtôt dans ce coin là, on va vous donner un reste de fricassée de poulets, avec du vin tout votre saoul, vous nous en prirais après de meilleur coeur. Comment! Monsieur le Marmiton ou Cuisinier, repartit l'Ecuyer, vous parlez mieux que votre broche ne tourne.

Cliton alloit en dire bien davantage, & peut-être eût-il, alleché par la fricassée, oublié de revenir à son Maître qui l'attendoit dans la cour impatiemment ; mais les noms de marmitons & de cuisiniers qu'il avoit confondus, courroucerent le cuisinier, qui, assis sur une table,

prenoit avec ſes cinq doigts trois ou quatre andoüilles à la fois d'un plat, éloigné de lui de la longueur de ſon bras. Au peu de difference qu'il vit que Cliton faiſoit de lui avec un marmiton, il s'arrêta en le regardant fixement, tenant en main quatre andoüillettes qu'il alloit porter à ſa bouche, dont les deux extrêmités, qui étoient les oreilles, étoient reluiſantes de graiſſe : Parlez donc, lui dit-il ſon bonnet ſur l'oreille, & ſe quarrant d'une main, ſans s'appecevoir que les andoüillettes qu'il tenoit de l'autre, dégoûtoient par tout ſur lui, parlez donc, âne, ou bœuf, peu m'importe des deux, où avez-vous appris que marmiton & cuiſinier ne ſoient qu'un? Sçachez, Monſieur le cheval, que vous auriez beſoin d'une étrille. Oh dame, repartit Cliton, affectant d'être doux, de crainte qu'irritant le cuiſinier, le vin & la fricaſſée de poulets ne fuſſent perdus pour lui, quand je dis marmiton, je m'entends bien, & c'eſt à cauſe de la marmitte que

vous faites boüillir : je ne ſuis pas ſi ſot que je ſuis gros, je ſçai ce que c'eſt que de bons morceaux, & l'honneur que l'on doit à ceux qui les apprêtent : vive les cuiſiniers, Dieu beniſſe leur poſterité. Si j'étois Roi je les marierois tous de peur qu'il ne mouruſſe ſans enfans : Les marmittons ſont de plaiſans tourne-broches pour faire comparaiſon. A cet imprudent mot de tourne-broche, ſe levent deux ou trois écumeurs de pots, de qui le vin & le feu échauffoient la tête : A qui en veut donc ce faquin-là ? s'écrierent-ils, morbleu faiſons le boüillir dans la grande chaudiere. Bon, repliqua Cliton au déſeſpoir contre le deſtin qui s'armoit contre lui pour le ſevrer de la fricaſſée, laiſſez moi plûtôt comme je ſuis, je ne vaux rien ni boüilli, ni rôti, ni en ragoût. Vous vous mocquez donc des marmittons, l'ami ? dit l'un en s'approchant, vous mériteriez bien quelques coups d'écumoire. Oh parſambleu, Meſſieurs, repliqua Cliton à ſon tour, un peu

piqué de l'inutilité de ſes excuſes, & raſſûré par la preſence de ſon Maître qui viendroit au moindre bruit, pour un pauvre petit mot que j'ai lâché ſans y penſer, vous faites autant de bruit qu'un mouſquet qui creve, ç'auroit donc été bien pis ſi je vous avois appellés laveurs d'écuelles, car ſans reproche, vous l'êtes ; mais marguenne quand on eſt trop gras on ne ſe connoît plus ; parce que vous êtes parmi les perdrix & les fricaſſées, vous êtes auſſi glorieux que vous êtes craſſeux : Eh la, la, vos tabliers ſont de toiles, la graiſſe y tient encore, vous n'avez qu'à la ſentir quand vous oublirez votre nom.

Ce diſcours un peu vif fut à peine achevé, qu'un des marmitons tirant un torchon de deſſous ſon bras, en brida violemment le nez à Cliton, en ajoûtant à cette inſulte : tiens, dis moi comment je m'appelle, bourique que tu es ? A ce coup, que la fricaſſée & le vin ne furent point capables de balancer dans

le cœur de Cliton tout gourmand qu'il eſt, le feu lui monte au viſage; Je vous prends à témoin, dit-il en s'adreſſant au cuiſinier, comme il me frape: vous êtes obligé de prendre mon parti, Monſieur le Cuiſinier, car c'eſt à votre honneur & gloire que je ſuis en querelle; & s'il recommence je le boure d'un coup de poing dans le muſeau. Le Cuiſinier à ces mots, ſe croyant effectivement inſulté lui-même de la hauteur avec laquelle cet homme avoit relevé la diſtinction que Cliton faiſoit de lui avec le marmiton: Pourquoi frape-tu cet homme? lui dit-il, laiſſe-le en repos, ou ce ſera à moi que tu auras à faire. C'eſt bien penſer, repliqua l'Ecuyer, & par avance il me prend envie de lui rendre ce qu'il m'a donné. Tu n'oſerois, repartit le marmiton. Oh palſanguienne, dit l'Ecuyer, j'ai autant de cœur que d'appétit; & tiens, & voilà pour toi. Au coup que reçut le marmiton il avance un pas, & ſe jette ſur l'Ecuyer: Cliton crie à

ſon ſecours : Jour de Dieu, dit-il Monſieur le Cuiſinier, défendez donc ceux qui ſont la guerre pour vous ! Le Cuiſinier n'avoit pas beſoin d'être excité ; les loix qu'il avoit preſcrites au marmitton, & qu'il avoit paſſées, étoient ſuffiſantes pour échauffer ſa bile animée déja, & par le feu, & par le vin ; il ſe leve de deſſus une table qui lui ſervoit de ſiége, & jette au nez du marmitton une carcaſſe de volaille qu'il venoit de prendre. Le marmitton qui tenoit notre Ecuyer aux cheveux, ſe ſentant rudement frappé, crie, à moi Pierrot, Criſtophe, & autres gens de cette eſpece ! Effectivement les appellés viennent à ſon ſecours, pendant que ceux de la Maiſon ſe rangent du parti du Cuiſinier ; car il eſt bon d'avertir que c'étoit une nôce qui cauſoit la fête de la Maiſon, & que le Cuiſinier, pour être aidéa, voit engagé nombre de gens de cuiſine à venir travailler avec lui.

Voilà donc la guerre allumée dans la cuiſine. De peſans coups de

poing, des coups de poële, lêche-frittes ſont les armes des combattans ; la place, quoique grande, ne ſuffiſoit pas pour près d'une douzaine de guerriers : déja maintes boſſes à la tête témoignent avec quelle vigueur on combat ; le ſang même coule ou du nez ou de la bouche, tout ſe renverſe ; le cliquetis des armes eſt bruyant ; la table, les coffres ſont à terre, & la noirceur que les poëles, & les chaudrons contractent à la cheminée, paſſe & défigure le viſage de ceux qui en ſont frappés.

Qui pourroit décrire les hurlemens, les cris bachiques de nos vaillans goujats : tout ſert d'armes dans la mêlée ; les aſſiettes, les plats, les bouteilles, le vin même eſt la victime de leur fureur : des poulets entiers, des demi-levraux, & tous les reſtes des metz qu'on avoit rapportés, ſont les traits dont on combat de part & d'autre : on en voit qui, ſe diſputant un plat de ragoût pour ſe le jetter à la tête, trempent les doigts dans la ſauſſe, & les rap-

portent après mutuellement sur leurs visages, pendant que deux autres renversés à terre, se roulent dans une lêchefritte pleine de graisse.

Cependant le bruit & le tumulte se font entendre, les plus maltraités font des cris nourris, qui retentissent dans la salle où l'on danse au son de la musette. Pharsamon, Cidalise & Fatime, qui s'ennuyoient de la lenteur avec laquelle Cliton s'aquittoit de sa commission, au tintamare qui frappe leurs oreilles, s'approchent dans l'instant que toute la bande des danseurs venoit aussi pour sçavoir d'où venoient les cris lamentables qu'ils entendoient; Pharsamon avance le premier, & entre dans la cuisine, il appelle Cliton d'une voix puissante; mais hélas, le pauvre garçon n'étoit guére en état de lui répondre, il le voit dessous deux ennemis, qui pour pousiere lui font mordre & lui font écraser de son visage une tourte, que dans un autre tems, il se seroit trouvé trop heureux de manger morceaux

à

à morceaux : en même tems il eſt frappé lui-même par une perdrix toute entiere, que le hazard conduit; il eſt frappé, dis-je juſtement à l'eſtomac; il recule dans une irreſolution de ce qu'il doit faire; d'un côté ſon Ecuyer eſt maltraité, c'eſt à lui à le défendre; de l'autre, quel parti le grand Pharſamon peut-il prendre parmi des combattans, qui n'ont pour arme que l'attirail d'une cuiſine ? Tout d'un coup cependant il ſe détermine, il fait briller dans ſa main ſon épée redoutable, & s'écriant d'une voix impérieuſe : viles canailles, dit-il, je vous extermine tous, ſi vous ne lâchez mon Ecuyer. Au fer qui brille, les plus près de la porte ſortent & s'enfuyent, ſaiſis de la crainte de la mort, & s'imaginant que Pharſamon eſt tout au moins le centiéme gendarme qui va paroître; ce premier trait de poltronnerie que le grand Chevalier avoit bien prévû, acheve de le reſoudre à chaſſer les autres de même; il approche de ceux qui tenoient

Cliton, les frappe du plat de son épée, la difference des armes effraye d'abord ceux-ci ; mais le peril preſſant leur rend le courage ; ils quittent Cliton, & ſe jettent ſur Pharſamon, dans l'inſtant qu'il ramenoit ſon épée, les uns le ſaiſirent aux jambes, d'autres par les bras, il tombe enfin, mais d'une chute qui le venge : car tous ſes ennemis tombent avec lui, de maniere que Pharſamon en tient deux deſſous lui, ſon épée eſt encore entre ſes mains ; mais en ennemi genereux, il refuſe de s'en ſervir contre ceux qu'il ne tient qu'à lui de ſacrifier à ſa gloire offenſée.

Nos goujats peu touchés de la nobleſſe avec laquelle le Chevalier en uſe avec leurs compagnons, s'arment, l'un d'un poëlon, l'autre d'une écumoire, & déployent leurs bras ſur ſes épaules, qui retentiſſent des grands coups qu'on leur porte. Dieux ! qui l'eût jamais cru que ces épaules auſquelles le ſabre ou l'épée ſeule devoit porter des atteintes, fuſſent indignement profanées

par des meurtrissures d'une espece si honteuse? O siécle! ô mœurs! autre fois pareil accident eut été suivi du carnage de tous ceux qui travailloient à la cuisine, les Chevaliers justement irrités, auroient, dans la rage d'un tel affront, exterminé les cuisiniers, les marmittons, leurs fils, leurs neveux, leurs femmes, peres, meres, ayeux, & toute la race, & peut-être auroient-ils fait défense au genre humain, d'en renouveller jamais l'espece: ce noble tems n'est plus; mais les coups que reçoit Pharsamon ne sont pas la seule indignité que commettent ces malheureux! O Soleil, c'est ici sans doute que l'horreur de ce qui va suivre, t'auroit encore fait une fois reculer.

Cidalise & Fatime, quand Pharsamon entra dans la cuisine, étoient restées sur le pas de la porte. Dès que Cidalise eut vû qu'on attaquoit Pharsamon lui-même, sa tendresse indignée de l'insulte qu'une telle attaque portoit à son Prince, lui fit perdre à elle-même, & l'attention

& le respect qu'elle devoit avoir pour sa propre personne, elle voulut l'aller retirer & le délivrer, Fatime l'en avoit empêchée : Où voulez-vous aller, Madame, lui dit-elle ? Songez-vous qui vous êtes ? Que diroient les siécles à venir, si on lisoit dans l'histoire d'une illustre Princesse comme vous, qu'elle eût été se jetter dans la mêlée, & parmi des hommes qui ne sont à votre égard que des malheureux insectes, qu'une seule de vos paroles peut anéantir, quand il sera tems ? Ce discours avoit un peu calmé l'imprudente impetuosité de la Princesse ; mais les coups d'écumoires & de poëlon, portés sur les nobles épaules de Pharsamon, saisirent par contre-coup le cœur de la Princesse, d'une animosité si téméraire, que n'écoutant plus rien de tout ce que pouvoit lui representer Fatime, elle s'échappa d'entre ses bras, & courut les larmes aux yeux, & comme éperduë au milieu des viles combattans, qu'elle apostropha de cette ma-

niere : Miſerables que faites-vous ? Vous armez vos indignes bras contre un homme reſpectable aux Princes même ? Arrêtez, malheureux, vous perirez ; mais que pouvoit cette harangue, toute vive qu'elle étoit, ſur des hommes qui avoient oſé ſe défendre contre une épée ; cependant Cliton qui dans la chaleur du combat, voit & entend la Princeſſe : retirez-vous, s'écrie-t'il, Madame, n'allez pas vous attirer ſur la face quelque coup d'écumoire, retirez-vous morbleu : En prononçant ces mots il s'animoit plus que jamais, & la Princeſſe qui ſe mêloit parmi les combattans, Pharſamon qui ſoûtenoit vigoureuſement pour lui, tous les coups qu'on lui portoit, étoient comme des aiguillons qui excitoient ſa vaillance, il ſe battoit par goût, s'imaginant bien qu'il en ſeroit quitte pour quelques contuſions qui ne feroient rien à ſa vie ; aux coups d'écumoires réïterés ſur les épaules de Pharſamon, il ſe leva pour s'en venger contre ceux

qui ne reſpectoient pas ſon dos : les deux marmittons qu'il tenoit ſous lui, ſe relevent ; dans la bagarre la Princeſſe infortunée reçoit un vigoureux coup de poing, porté ſur le chignon du cou, elle tombe comme évanoüie, & ce fut alors que Pharſamon plus qu'homme, fit des choſes qu'on ne peut rapporter ; la rage & le déſeſpoir s'allument dans ſon cœur, il frappe à droit & à gauche de ſon épée, qui trahit ſa valeur, parce qu'elle eſt épointée.

La néceſſité de ſuivre Pharſamon dans le combat, m'a fait oublier de parler de trois ou quatre goujats, qui dans un coin de la cuiſine, ſe gourmoient deux contre deux, les uns pour le cuiſinier qui étoit du nombre, & les autres contre ; le parti du Cuiſinier étoit le plus fort : Ah, ah Meſſieurs les coquins, diſoit-il, d'une voix de baſſon, vous attaquez le chef d'une cuiſine, je vous apprendrai le reſpect que vous me devez : Ces derniers ne demeuroient pas ſans replique,

j'en ſçai plus que toi, diſoit l'un, en accompagnant ſa réponſe d'un coup de pied allongé, & je vais gager, gros cochon, que tu ne ſçais pas faire un ragoût. Tiens, repartoit le Cuiſinier, en voilà l'aſſaiſonnement, s'il n'eſt pas aſſez fort je redoublerai.

On verra la ſuite de ce combat dans la partie ſuivante.

Fin de la ſixiéme Partie.

TAYLOR INST. OXFORD

PHARSAMON,

OU

LES NOUVELLES FOLIES ROMANESQUES.

SEPTIE'ME ET HUITIE'ME PARTIES.

PHARSAMON,

OU

LES NOUVELLES FOLIES ROMANESQUES.

Par Monsieur DE MARIVAUX.

SEPTIE'ME ET HUITIE'ME PARTIES.

A PARIS;
Chez PRAULT pere, Quay de Gêvres;
au Paradis.

M. DCC. XXXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

PHARSAMON,

OU

LES NOUVELLES FOLIES ROMANESQUES.

SEPTIE'ME PARTIE.

PENDANT que cette ſeconde querelle ſe vuidoit dans la cuiſine, Pharſamon relevé, épouvante ſes ennemis, & ſa victoire va même juſqu'à les faire fuir; l'état où Cidaliſe eſt réduite, lui fait oublier la diſtance qu'il y a des combattans à lui, il veut les ſacrifier à ſa vengeance: ceux-ci pour échaper au fer qu'ils croyent aſſaſſin, & dont ils n'ont pas le tems de

remarquer le défaut, courent çà & là dans la cuisine, en ramassant de tems en tems les débris des viandes, qu'ils jettent à la tête de Pharsamon, en maniere de pierre, son propre Oncle n'eût pas reconnu notre Chevalier dans l'état où il étoit; les mains des goujats avoient imprimé sur son visage, des traces de la noirceur des chaudrons; comme si le Dieu des Romans, s'il en est un, pour sauver à l'illustre Pharsamon, la confusion de se battre contre de tels ennemis, eût voulu, pour un tems, lui donner, avec eux, ces traits de ressemblance, pour l'assortir aux autres combattans, & le déguiser aux yeux de ceux qui le regarderoient. Les goujats enfin, plient devant lui, chacun d'eux s'efforce d'échapper à sa colere; ils reculent épouvantés, ils fuyent & montent les degrés qui conduisent aux appartemens. Pharsamon plus furieux qu'un lion, court après eux & les poursuit, son épée d'une main, & une lêchefrite de l'autre, qu'il avoit ramassée pour s'en ser-

vir comme de bouclier, contre les morceaux de volailles ou gibier, qu'on lançoit ſur lui. Ces malheureux, qui de l'air dont les pourſuit Pharſamon, jugent que c'eſt fait de leur vie, s'ils ne cherchent un lieu de ſûreté, dans la crainte qui les tranſporte, ils entrent en courant dans la chambre où mangent leurs Maîtres : la compagnie étoit grande, nombre de Gentilshommes d'alentour y étoient avec leurs femmes, on étoit à la fin du repas, chacun chantoit ſa chanſon, ou commençoit à parler des yeux à celle que le vin, le caprice, ou le penchant lui peignoit la plus aimable.

Ces malheureux troubles-fêtes, jetterent l'allarme dans toute la compagnie, chacun ſe retourne aux cris qu'ils font; &, ſemblables à ceux que la tête de Meduſe arrêtoit & rendoit immobiles; l'un tient un verre en main qu'il alloit boire, l'autre tient un bras ſuſpendu qu'il allongeoit, pour prendre quelque choſe, pendant que celui-ci inter-

rompt, la bouche ouverte ; un discours ou une chanson qu'il avoit commencée; on en voit un qui, saisi du bras d'une belle, se retourne la bouche panchée dessus, sans y donner la caresse dont il la menaçoit.

Cependant nos fuyards ou marmitons éperdus s'écrient : Messieurs, sauvez-nous la vie. A peine eurent-ils prononcé ces mots, que Pharsamon entre avec eux dans un attirail plus propre pourtant à faire rire qu'à épouvanter; son visage noirci prouve déja que la bataille a été opiniâtre, & la lêchefrite qu'il tient d'une main ne signifie que trop contre quelle espece d'ennemis il s'est battu ; la colere qui l'agite fait qu'il n'apperçoit presque pas le dérangement qu'il apporte, ni les conviés même : il courre, & ne respire que le carnage & la mort : Déja, pour préluder, l'épouvante de ceux qui le fuyent, est cause qu'un nombre de bouteilles pleines de vin, se brisent par la chûte du buffet renversé ; à cet accident

les conviés se levent, tout le plaisir du repas leur paroît évanoüi : à peine sont-ils levés, que les fuyards courans au milieu d'eux, à force de pousser en renversent quelques-uns de qui le fumet du vin a déja broüillé la cervelle; la chûte de ceux-ci jette une nouvelle confusion, qui pour surcroît de malheur est suivie du renversement de la table. Quel desastre ! Grand Dieu ! Est-ce ici un second repas des Lapithes ? Plus de vin, plus de mets, plus de verres, tout est brisé, accidens de mauvais augure, pour un mariage dont les sujets, par bonheur pour eux, ont déja depuis deux heures couronné la ceremonie.

Cependant, à ce désordre qui paroît effroyable, & dont les Dames, ennemies du bruit, sont épouvantées, les unes en criant se sauvent çà & là ; celle-ci descend l'escalier sans sçavoir ce qu'elle fait ; l'autre pousse une porte, parcourre des appartemens, arrive enfin jusqu'à celui des époux, dont par

ſes cris effrayans elle trouble la felicité. Les Cavaliers au déſeſpoir contre ceux qui terminent leurs plaiſirs, s'efforcent d'abord de ſaiſir Pharſamon, ils cherchent leurs épées; mais où ſont-elles? Le moyen de les trouver? les domeſtiques les avoient emportées dans une autre chambre; ils s'arment donc, l'un d'une chaiſe, l'autre d'un tabouret, celui-ci d'une bouteille à demi briſée, dont il tâche de fraper l'invincible Chevalier. Plus ferme qu'un roc, il reçoit nombre de coups des meubles qu'on lui jette à la tête; mais il a le plaiſir de voir ſes ennemis reculer de tems en tems, s'embarraſſer les uns avec les autres, & tomber. Il n'en veut cependant qu'aux marmitons; pour arriver juſqu'à eux, il marche & trepigne ceux qui ſont tombés. Que de doigts, que de mains meurtries! Arrête, arrête, s'écrie l'un; A moi, s'écrie l'autre: mais la lêchefritte & l'épée ſont des armes dont tous éprouvent les atteintes.

Pendant que ce charivari ſe paſſe

dans la chambre où ſe faiſoit le repas, une des Dames qui avoit cherché ſon ſalut dans les appartemens, & que ſa frayeur avoit conduit juſqu'à celui des nouveaux mariés, les prie de vouloir lui ouvrir. Quel contre-tems ! Cependant les cris prouvent qu'il eſt arrivé quelque choſe de funeſte. L'amour, dit-on, n'aime point les allarmes. Nos Epoux interrompus ſont livrés à l'inquiétude ; l'amour s'envole, & les laiſſe à tout ce qu'un pareil accident peut apporter de trouble. L'Epoux infortuné ſe leve, jette ſur ſes épaules une robe de chambre, qu'il n'avoit pas quittée pour reprendre ſitôt; il ouvre la porte : qui eſt-ce, dit-il, Madame ? & à qui en voulez-vous ? Ah ! Monſieur, répond la Dame, dont la frayeur a faſciné les yeux, on ſe bat dans la chambre du repas ! des inconnus ſont venus l'épée à la main pour tout tuer ! A ces mots que la mariée entend de ſon lit, elle ſe leve en criant, ah mon pere! ah ma mere ! Ils ſont peut-être

assassinés ; Cette juste crainte la saisit, elle quitte le lit en chemise, & avec une précipitation qui effarouche & qui écarte une de ses pantoufles dessous le lit, elle la cherche quelque tems ; mais enfin elle prend le parti de n'en avoir plûtôt qu'une, son mari veut envain la retenir & l'assurer qu'il y court ; c'est une fille bien née à qui le danger où se trouve ses parens fait perdre la tête, elle échape des bras du mari, couverte seulement d'un cotillon, qui lui tient au col, elle vole un pied en pantoufle, & l'autre n'ayant pour toute semelle que la chair. Le jeune époux la suit, & la Dame reste dans la chambre. Nos amans : car ils le sont encore, arrivent dans le lieu où se passe le combat, la mariée appelle tantôt son pere, & tantôt sa mere ; l'époux se mêle parmi les combattans ; il n'en est pas un dont la tête soit couverte, les chûtes frequentes & l'agitation ont fait tomber les perruques & les chapeaux. Dans deux coins

de cette chambre, ſont deux Dames comme évanoüies, dont deux Cavaliers tâchent de rappeller les eſprits, pendant que leurs maris ſont dans la mêlée; & ſans attention au tendre ſecours que des étrangers donnent à leurs femmes, s'expoſent en nigauds à des coups de léchefritte.

Cependant un ou deux des Marmitons qui ſortent de la chambre, déterminent encore Pharſamon à les ſuivre; il mépriſe les autres, il ſort en pourſuivant ſes véritables ennemis. Les Cavaliers qui reſtent ſe regardent tous, & ſemblent ſe demander ce que cela ſignifie: Les Epoux trouvent chacun leurs parens qui ne peuvent les inſtruire de ce qui a pû cauſer cette ſiniſtre avanture; ils ſont conſternés, & leur ſurpriſe ſuſpend l'envie qu'ils ont de ſçavoir d'où provient le déſordre.

Mais un malheur eſt toujours ſuivi d'un autre; c'étoit trop peu pour Pharſamon que de voir à ſes yeux, non-ſeulement maltraiter

ſon Ecuyer, mais encore ſa Maîtreſſe : il étoit marqué que le ſort épuiſeroit contre lui toute ſa malignité cette nuit-là. Quand il eut deſcendu tous les degrés, en pourſuivant le reſte des Marmitons, ſon ardeur le porta dans la cuiſine, où étoient encore les débris du combat qui s'y étoit donné. O Ciel ! Quel ſpectacle s'offre à ſes yeux ! Fatime évanoüie parmi des ragoûts & des chaudieres, & Cliton beuglant comme un boeuf auprès d'elle : Madame ouvrez vos beaux yeux, lui diſoit ce malheureux Ecuyer, en lui tenant les mains dont il terniſſoit la blancheur par la noirceur des ſiennes : je m'en vais me tuer avec ce couperet ſi vous ne me ſignifiez que vous êtes envie ; il en étoit-là de ſes plaintes & de ſes regrets, quand Pharſamon entra : Eh Seigneur, lui dit-il, j'ai tout perdu ! Fatime a paſſé de cette cuiſine en l'autre monde, & je ſuis tout réſolu de la ſuivre ! Non, jamais Ecuyer ne fut plus malheureux que moi ! O Romans ! ô Romans ! l'hon-

neur eſt bien cher à ceux qui en veulent : ces regrets marquent aſſez qu'enfin, Cliton à proportion de ſa capacité, étoit entré dans le veritable goût des avantures. Pharſamon regarda Fatime d'un air de pitié, digne d'un auſſi grand Chevalier que lui, & après avoir donné ce moment à une compaſſion genereuſe & légitime : Où eſt la Princeſſe, demanda-t'il à Cliton ? Helas Seigneur, repliqua l'Ecuyer, depuis que j'ai vaincu mes ennemis, je ne ſçai ce qu'elle eſt devenuë ; je l'ai appellée ; mais apparemment, ou qu'elle eſt cachée quelque part, ou qu'elle eſt ſourde, ou qu'elle eſt trop loin pour m'entendre, car elle ne m'a pas répondu : j'ai vû alors Fatime expirante, & vous jugez bien comment j'ai pris la choſe. Dame, chacun a ſes ſoucis.

Cliton alloit continuer de parler : mais Pharſamon à qui il apprenoit qu'on ne voyoit point Cidaliſe, ſortit avec viteſſe de la cuiſine, en appellant ſa Princeſſe à toute voix ; mais hélas, pas même un écho n'oſa

lui répondre, de peur de l'accabler encore en trompant sa douleur: Ah ciel! ma Princesse n'est point ici, dit-il en levant les yeux? Dieux cruels! Otez moi la vie. Ces mots prononcés une subite foiblesse le fit chanceller: enfin, il tomba à la vûë de plusieurs Payſans qui avoient calmé la querelle, que les marmitons qui étoient restés en bas achevoient de vuider avec Cliton; cet Ecuyer infortuné, ſans eux, eût ſans doute peri: mais ces Payſans avoient retiré ſes ennemis, & les tenoient encore, pendant que Cliton étoit reſté ſeul dans la cuiſine avec Fatime, qu'un coup de poing donné je ne ſçai où, avoit miſe dans l'état où je viens de dire. La chûte de Pharſamon dont les paroles n'avoient point été compriſes, fit croire à ces Payſans (& c'étoit ceux qui danſoient au ſon de la muſette) que notre Chevalier étoit apparemment expiré de quelques bleſſures; ils avancerent pour voir s'il étoit mort: on lui mit la main ſur le cœur, & l'on jugea que ce

n'étoit qu'une foibleſſe qui l'avoit fait tomber. Pendant qu'on délibere ſur le ſecours qu'il eſt le plus à propos de lui donner, deux ou trois Cavaliers de la chambre en haut deſcendoient avec des flambeaux pour ſçavoir ce que c'étoit que ces marmitons ou domeſtiques qui étoient venus ſe refugier parmi eux, & après leſquels couroit un homme armé d'une ſi groteſque maniere : ils approcherent de la troupe de Payſans qui tâchoient de faire revenir Pharſamon ; ils le reconnurent pour celui qui avoit tenu la lêchefritte, ils s'informerent du ſujet de la colere & de l'emportement de ce Cavalier dont l'air & la figure étoient aſſez diſtingués ; Les Marmitons que les Payſans empêchoient d'aller pour achever d'aſſaſſiner Cliton, ignorant le fracas qu'avoit produit leur querelle, raconterent au plus juſte le ſujet du combat : le Cuiſinier, ſur tout, qui étoit parmi ceux qu'on retenoit, de peur qu'il n'étranglât deux ou trois écumeurs de pot étrangers,

exagera l'insulte qu'on lui avoit faite à lui en particulier, & l'impertinence de celui qui avoit frappé le domestique du Cavalier évanoüi, parce que ce domestique avoit fait une juste difference de lui aux autres marmitons. Ce recit fut accompagné de nombre de juremens & de sermens qu'il faisoit, d'embrocher ces maroufles-là s'ils étoient jamais assez hardis pour remettre le pied dans la cuisine : je me donne au diable, dit-il, en finissant son discours, si je ne fais un hachi de ses animaux-là.

Ces Cavaliers furent, comme il est aisé de penser, très-émerveillés, qu'une querelle pareille eût occasionné le désordre de leur repas, car on acheva de leur raconter comment le Chevalier étoit venu à l'entrée de la cuisine sommer, l'épée à la main, les combatans de lui rendre son Ecuyer ; qu'au refus qu'ils en avoient fait, il avoit été les frapper, & qu'enfin il s'étoit battu lui-même, & avoit été battu, & que, dans sa colere, il en avoit pour-

ſuivi juſqu'en haut : on ajouta que ce Chevalier étoit accompagné de deux femmes, qui devoient être dans la cuiſine, étourdies des coups qu'elles avoient elles-mêmes reçû dans la mêlée ; ce dernier article piqua la curioſité de ces Meſſieurs, qui, ſans aigreur pour le Cavalier dont l'avanture étoit trop plaiſante pour mériter qu'on eût du reſſentiment contre lui, allerent ſur le champ dans la cuiſine, pour y voir les deux femmes dont on parloit. Les Dames qui, pour fuir, avoient deſcendu de la chambre où ſe faiſoit la nôce, & qui s'étoient refugiées les unes dans des étables, les autres dans le fond de la cour, s'apperçurent que tout étoit calme, approcherent de la troupe ; on les mit tout d'un coup au fait, auſſi-bien que les autres Cavaliers qui n'entendant plus aucun bruit, deſcendirent en même tems ; & ſe joignirent comme les Dames, après avoir été inſtruits par ceux qui alloient voir les deux femmes en queſtion. On entra donc dans le champ de ba-

taille, jonché de viandes, de carcasses, de poëlons, & de tous les ustensiles qui servent à la cuisine; Au milieu de tout cela, étoit Cliton; toujours auprès de Fatime qui commençoit à ouvrir les yeux, Cliton, dis-je, qui dans le moment que la troupe des curieux entra, entousiasmé d'un certain plaisir qu'il n'avoit point encore senti, de se trouver après un combat à gémir auprès de sa Maîtresse évanoüie, citoit à haute voix auprès d'elle, plus de vingt endroits qu'il se ressouvenoit d'avoir lûs, & qui approchoient de son avanture: Vous êtes bien plus heureux que moi, Messieurs les anciens Ecuyers, mes confreres, s'écrioit-il alors, jamais vous ne vous battiez contre quatre comme j'ai fait, ou plûtôt vous ne vous battiez jamais, & vous en étiez quittes pour étancher le sang des bleſſures de vos Chevaliers, ou pour les prendre entre vos bras; mais, pour moi, c'est bien pis que tout cela, & l'on peut dire ajoûta-t'il d'une voix grave & étudiée, que

que je vous surpasse autant en malheur que ma Maîtresse que voilà surpasse les vôtres en beauté: Ah! Marmitons ah! Cuisiniers & tous les supots que la gourmanderie a créés pour la cuisine, paroissez ici, venez voir l'état où vous m'avez réduit, au lieu d'une malheureuse fricassée de poulets que vous m'aviez promise: Venez, canaille maudite, qui privez de l'objet le plus aimable, le plus respectable de tous les Ecuyers passés, presens ou à venir: Venez, achevez à coup de poëlons ou d'écumoire, de m'arracher une vie qui m'est plus odieuse, que le foüet aux petits enfans: Ah! ma chere Fatime, vous ne dormez point; vous êtes morte; attendez encore quelques jours si vous pouvez, je mettrai ordre à mes petites affaires, afin de partir plus en repos pour vous joindre. C'étoient-là les lamentations que Cliton fit entendre à ceux qui entroient dans la cuisine, & qui, surpris de l'apostrophe extraordinaire qu'il faisoit auprès de Fatime, s'étoient arrêtés par cu-

rioſité pour un ſi beau diſcours.

Quand Cliton eut achevé : ah, Meſſieurs, dit-il, venez-vous ſecourir cette belle perſonne qui eſt morte ? Apportez du vinaigre, cela eſt fort, & cela fait touſſer ; ayez pitié de ma douleur, vous voyez devant vous l'Ecuyer fameux du plus grand Chevalier du monde ! voilà ce que c'eſt que notre fortune, ce ſoir nous ſommes échapés des griffes du diable, & nous tombons quelques heures après dans les pates des Marmitons : vous avez l'air d'honnêtes gens, Meſſieurs ; peut-être que vous ne valez rien non plus, car la mine eſt trompeuſe : mais du moins ſecourez cette aimable perſonne, qu'un coup de broche ſur les épaules, réduit dans l'extrémité où vous la voyez ; elle eſt l'Eſcuyere d'une grande Princeſſe, qui peut-être à preſent, eſt rapetiſſée de moitié par la frayeur : qu'on la cherche, on la trouvera ſans doute derriere quelque porte qui n'oſe groüiller : A l'égard de Monſieur Pharſamon, mon Sei-

gneur & mon Maître, Dieu lui faſſe paix, le pauvre homme, il a ſuivi trois ou quatre malheureux qui l'auront peut-être égorgé derriere une haye.

Cette maniere de parler, ces mots d'Ecuyer de Pharſamon, noms de Romans, de Princeſſe, augmentent la ſurpriſe. Ne ſeroit-ce pas, diſoit l'un, quelques fous échapés des Petites-Maiſons? Cependant on s'approcha de Cliton, & on ſecourut Fatime qui revint entierement, avec un grand hélas qu'elle tira du fond de ſa poitrine. Où ſuis-je, dit-elle? Ah! Seigneur, je vous vois. Oüi, Madame, repartit Cliton, c'eſt moi-même, un peu plus meurtri de coups que je n'étois tantôt; prenez courage, Madame, voilà d'honnêtes gens qui alloient vous chercher du vinaigre. Après ces mots, l'envie de ſçavoir tout ce que cela ſignifioit, fit prendre aux Meſſieurs & aux Dames, le parti de faire porter en haut, & Fatime & Pharſamon, que l'eau abondante qu'on avoit verſé ſur

ſon viſage, faiſoit inſenſiblement revenir auſſi : Les Dames voulurent le voir, ſa figure parut jolie, & on le trouva, quand il fut débarboüillé, d'une phiſionomie très-aimable. C'eſt apparemment quelque honnête homme à qui l'amour a tourné la cervelle, dit l'un de ces Gentilshommes, aux Dames, & voilà dans quel état vous jettez les Cavaliers. Une d'entre elles d'un caractere tendre & ſenſible, dit : Il m'en paroîtroit mille fois plus aimable, ſi l'amour étoit l'origine de ſon extravagance ; & j'avoüerai de bonne foi, que rien au monde ne me paroîtroit ni plus digne de pitié ni d'amour qu'un amant à qui la paſſion qu'il auroit pour moi, auroit ôté la raiſon ; je ſerois capable de l'aimer mille fois plus tendrement, que le plus raiſonnable de tous les amans. On dit encore nombre de jolies ou déſennuyantes choſes ſur cet article, pendant qu'on tranſportoit Fatime & Pharſamon de la cuiſine en une chambre en haut. Le Mai-

tre de la maiſon qui marioit ſon fils, & qui étoit du nombre de ceux qui avoient aſſiſté à la groteſque harangue de Cliton, les fit mettre chacun dans une chambre. Il ne laiſſa pas que de ſe trouver quelques Cavaliers qui avoient quelque animoſité contre Pharſamon, pour tous les coups de lêchefrite en bouclier qu'il leur avoit donné; mais on leur fit comprendre qu'apparemment il falloit que le jeune homme eût perdu l'eſprit, & qu'ainſi ce ne ſeroit pas être ſage que de ne pas rire de tout ce qui étoit arrivé; bref, lorſque Pharſamon & Fatime furent couchés on les laiſſa juſqu'au lendemain, dans le deſſein de s'en divertir, Cliton vouloit reſter auprès de Fatime, pour empêcher, diſoit-il, que ſa foibleſſe ne la reprît, je l'amuſerai toute la nuit, & elle aime à rire, & je ſuis auſſi drôle que brave, quand je veux; il eut beau pourtant débiter de bonnes raiſons, on lui fit quitter, en lui repreſentant qu'il devoit ſon ſecours à ſon

Maître, qui paroiſſoit accablé de chagrin. Il ſortit donc avec les autres, de la chambre de ſa Maîtreſſe, pour aller dans celle où l'on avoit mis Pharſamon. Avant que d'y arriver, il falloit traverſer la chambre où l'on avoit fait le repas de la nôce. Cliton, en la traverſant, s'arrêta, & contemplant le débris des mets qui lui paroiſſoient excellens: Peſte! voilà de bons morceaux à terre, dit-il, en ſe retournant de tous côtés; s'il venoit du bled comme celui-là ſur terre, on n'auroit que faire de batteur en grange: A-t'on donné bataille encore ici? Sans doute, lui dit-on, votre Maître eſt venu batailler juſqu'ici. Par la ſambleu, dit-il, je n'ai jamais vû d'homme plus ſobre! Avant que de renverſer de pareils mets, je me laiſſerois plûtôt arracher la barbe poil à poil. Eſt-ce que vous auriez envie de manger, Monſieur l'Ecuyer, lui dit un de ces Gentilshommes? Je ne dis pas cela, répondit-il; mais ſi vous aviez envie que je mangeaſſe, par complaiſance

je mangerois bien encore un poulet jusqu'à la carcasse, voir davantage, moyennant une bouteille de bon vin : car je n'aime point à faire du mortier. Eh bien, Monsieur l'Ecuyer, répondit un de la compagnie, voyez, consultez lequel des deux vous aimez le mieux, ou de dormir, ou de vous mettre à table avec nous ; car on va la relever. Ah ! morbleu Messieurs, dit il, si vous le prenez comme cela, vous me piquez au jeu, il vaut mieux manger & boire une heure en bonne compagnie, que d'en ronfler huit tout seul.

A peine Cliton eut-il marqué qu'il seroit bien aise de manger avec eux, que le Maître de la maison ordonna à quelques domestiques qui se trouverent-là, de relever la table, & de leur préparer de nouveaux mets, qui excitassent l'appétit, cela fut fait en un instant. La mariée retourna avec son époux dans sa chambre, pour s'habiller plus décemment ; mais l'occasion fait le larron, & je le pardonne à

ceux qui le deviennent en pareille occaſion, nos nouveaux mariés avoient promis de revenir ſur le champ, apparemment qu'ils s'amuſerent, comme l'on dit à la moutarde; car ils ne revinrent que deux heures après. Mais revenons, nous, à notre Ecuyer, qui ne peut, dit-il, comprendre comment il eſt poſſible que les choſes changent ſitôt de face; l'eſpoir de faire bonne chere, & de bien boire, lui font faire des moralités qui ne finiront que pour joüer des dents: mais déja l'on ſert, chacun prend ſa place, les Dames ſe remettent comme elles étoient; le Maître de la maiſon place Cliton au milieu d'eux, qui s'y aſſeoit gravement, après avoir fait quelques façons d'un air auſſi ſérieux qu'un Medecin qui dicte une ordonnance.

Que l'imagination eſt une belle choſe! dit un certain eſprit froid! Quel galimathias de combat, quel déſordre! & tout cela dans un inſtant pacifié: les tables ſont renverſées, le vin répandu, les viandes foulées, le

le repas de la nôce interrompu, de nouveaux mariés troublés, & tout cela, encore une fois, finit d'un air auſſi aiſé que ſi l'accident n'avoit dérangé que deux ou trois perſonnes.

Grand ſujet d'étonnement, en verité! Quand on ſe bat, on croit devoir ſe battre, & quand on ceſſe, apparemment qu'on croit avoir des raiſons de ceſſer. Les Cavaliers conviés à la nôce, jugent que la folie eſt le principe de tout ce qui eſt arrivé, le parti qu'ils prennent eſt de ſe divertir de celui même qui les a troublés, c'étoit le meilleur, & le ſecond repas que je leur fais faire, eſt une ſuite raiſonnable de l'avanture plaiſante qui les avoit dérangés. Mais retournons à Cliton, qui mange d'auſſi bon cœur qu'il ſe plaignoit; le Maître de la maiſon lui ſervit de tout ce qu'il y avoit ſur la table, chaque coup de dent qu'il donnoit interrompoit ſes paroles, il buvoit d'une main, & mangeoit de l'autre, avec un ménagement de tems incroyable. On ne peut rien voir de plus diligent

que vous, lui dit une Dame de la compagnie. Oh dame, répondit-il, Madame, c'eſt que j'ai toujours entendu dire que le tems eſt cher, on ne l'a pas plûtôt perdu qu'on ne ſçait plus où il eſt, on retrouve tout juſqu'à ſa bourſe, quand on l'a égarée; mais, marguienne, je défie à tous les devins de France, de retrouver une miette de cette nuit, quand il ſera demain jour; parguienne, pendant qu'on a les choſes il faut bien s'en ſervir; Mais Madame, avec votre permiſſion, puiſque nous parlons de tems, laiſſez-moi le prendre, & ayez pour agréable de ne me plus interrompre: quand j'aurai dit quelques mots à cette fricaſſée, que je vous prie de m'approcher, le tems viendra pour vous parler; pour à preſent, motus. Auſſitôt dit auſſi-tôt fait, la fricaſſée fut ſur le champ approchée, jamais on ne fit plus d'honneur à un mets; il la trouva ſi bonne, que la voyant à moitié: Tiens, dit-il, à un des domeſtiques qui ſervoit, tiens, mon ami, prends mon aſſiette, il n'y a plus que des os,

jette-les par la fenêtre, le plat me ſervira d'aſſiette, & je n'aurai pas la peine d'avancer le bras : Notre Ecuyer qui, à propos de tems perdu dont il a parlé, ne perdoit jamais l'appétit, ſe fit admirer par ſa rapidité à dévorer ce qu'il mangeoit, il vuida le plat, & ne voulut pas même laiſſer la moindre trace de ſauſſe ſur le plat ; il eſt vrai qu'en revanche il en laiſſa tomber ſur ſa cravatte & ſur ſon habit ; mais le plat vuide il fit une reviſion deſſus lui, & s'appercevant de ce qui étoit tombé : Voilà, dit-il, encore des morceaux qui ne ſont point à leur place, il les prit effectivement avec les doigts, & les avalla comme des dragées Ah ! dit-il, en ſoupirant de repletion, un ventre vuide eſt une ſotte choſe ; morbleu que me voilà bien ! A boire, à boire, pour aider à la digeſtion. On lui apporta un verre qu'il but ſans ſaluer perſonne. Quand il eut bû : A propos, dit-il, eh, ma foi, je ſuis bien loin de mon compte : Reverſe, mon ami, j'ai tout avallé comme un ſourd :

A votre ſanté notre hôte : Grand bien vous faſſe, Monſieur l'Ecuyer, répondit le Gentilhomme. Ce n'eſt point-là comme on m'appelle, repartit Cliton, je ne ſuis point Monſieur, une autre fois quand vous me répondrez appellez-moi Seigneur : je ne ſuis encore qu'un Ecuyer; mais par laſanguienne j'ai fait d'aſſez belles choſes pour être Seigneur; & tel que vous me voyez ſi je ſçavois bien ma généalogie, je vais gager que je ſors d'un Prince auſſi droit qu'une chandelle, ainſi ſoit dit une fois pour tout : on croit cependant que je ne ſuis que le fils d'un payſan, encore, à y bien regarder, j'ai quelquefois entendu dire qu'il me prête ſon nom ; mais tout cela beau compte. Si vous m'aviez vû ſeulement deux jours, vous verriez comme je ſens le Prince, au reſte, ſi je le ſuis jamais, ne vous mettez point en peine, je vous donnerai du pain, du vin & de la fricaſſée pour le reſte de vos jours : Je vous ſuis bien obligé, Seigneur Ecuyer, repartit le Gentilhomme ;

Oh dame, vous parlez mieux qu'un Maître d'école, dit Cliton; vous n'avez point la tête dure, on y pique ce que l'on veut. Il dit encore nombre de choſes ſur ſa prétenduë naiſſance qui auroient défrayé la compagnie de la complaiſance qu'elle avoit de l'écouter, quand la table ne lui eût point fait de plaiſir.

Cependant, comme on avoit envie de ſçavoir au juſte ce que c'étoit que ſon Maître & ſes avantures, on le pria d'en faire l'hiſtoire. Oüi dà, dit-il, je vous l'accorde; mais je viens de m'imaginer une choſe. Je rêve que dans la querelle de tantôt, un de ces marmittons de là-bas a levé le bras ſur moi: Oh, oh, Meſſieurs, je vous crois raiſonnables; il faut me recompenſer de la hardieſſe qu'il a euë; & je demande qu'il ſoit ordonné, que lui, ou les autres marmittons viennent tout à l'heure ici, me demander pardon bonnets bas & les mains jointes. Merci de ma vie, j'ai du cœur, & il ne ſera pas dit qu'un Prince, ou peu s'en faut, ait reçû des coups

de ſerviette dans le nez ſans le ſentir : Or donc, notre hôte, ſi vous voulez avoir part à mes bonnes graces, ordonnez ce que j'ordonne, & vous ferez bien. La propoſition fit rire toute la compagnie ; & comme on en trouvoit l'éxécution divertiſſante, un des Cavaliers de la compagnie, parent du Maître de la Maiſon, ſe chargea du ſoin de la réparation qu'éxigeoit l'Ecuyer. Vous allez être content, Seigneur Ecuyer, lui dit-il, & je vais faire aſſembler tous ces coquins là, à condition que vous nous raconterez votre hiſtoire, & celle de votre Maître. Ce que j'ai promis vaut mieux qu'une chanſon, repartit Cliton ; fiez vous y comme ſur le plancher ; je vous attends, ayez ſoin d'ordonner la cérémonie. Ce gentilhomme partit auſſi-tôt, & deſcendit dans la cuiſine. Les marmittons & les cuiſiniers y étoient en auſſi bonne intelligence que jamais ; le vin avoit tout racommodé avec l'aide de quelques Payſans du Château qui les avoient fait

boire enſemble. Parſambleu je ſuis fâché de tous les coups que je vous ai donnés dans le muſeau, diſoit certain laveur d'écuelle au cuiſinier, quand le gentilhomme entra, mais il faut tout oublier ; le bras frappe, mais le cœur guérit tout quand on l'a bon. Oüi dà, repartit le cuiſinier, vuidons cette bouteille, cela vous racommodera vos épaules : je m'imagine qu'elles ſont un peu noires ; mais qu'importe, on n'en voit rien. Le gentilhomme interrompit leur converſation : Mes enfans, leur dit-il, ceux contre qui vous vous êtes battus ſont gens de la premiere qualité ; on dit même que le Maître eſt un Prince, l'autre eſt ſon Ecuyer, homme de conſideration : quelqu'un de vous autres a inſulté cet Ecuyer, & l'a frappé d'une ſerviette, & votre Maître éxige que vous veniez lui demander excuſe, parce que, dans les ſuites, il pourroit ſe venger en ſe plaignant à ſon Maître. A ces mots, le cuiſinier répondit : Ventrebleu ! Monſieur le Chevalier, que ceux qui

ont cassé les pots les refondent ; je n'ai point fait la moindre égratignure à cet Ecuyer ; je suis cuisinier de ma profession, je mange & je fais de bons morceaux, j'ai encore du vin pour boire, & je me moque des rats. Mais quoi ! voulez-vous que votre Maître soit obligé de vous donner votre congé, plûtôt que de vous soumettre à une bagatelle avec de gros Seigneurs ? Ah, marguienne, repartit certain marmitton, s'il n'y a que cela je suis aussi gros qu'eux, & plus ; & si je ne suis pas Seigneur, c'est que c'est ma faute ; j'ai refusé la fille du bâtard du Maître d'Hôtel de notre Gentilhomme. Il ne s'agit pas de cela, consultez-vous, on va vous renvoyer ; & vous n'en serez pas quitte pour cela, car ces gens là vous trouveront par tout. Eh bien, puiqu'il le faut, dit le cuisinier, c'est Maître Jacques qui l'a frappé. Non seulement, dit le Gentilhomme, il faut que Maître Jacques y vienne, mais tous ceux qui l'ont battu : pour vous, continua-

t-il en s'adreſſant au cuiſinier, il ne ſe plaint pas de vous. C'eſt marguienne ſigne qu'il eſt honnête homme, & il mérite bien qu'on lui témoigne un peu de fâcherie des coups qu'il a reçûs ; ainſi, Meſſieurs, allons, allons, il faut paſſer par là comme par la porte ; préparez-vous, je menerai la bande, & je ſuis bien aiſe de lui témoigner que je ſuis ſon ſerviteur. Dès que le cuiſinier eut prononcé, les marmittons, par reſpect à la reconciliation qui venoit de ſe faire, n'oſerent diſputer davantage : ils ſuivirent le Gentilhomme & le cuiſinier, qui les faiſant ſuivre un à un ſe mit à leur tête avec autant de fierté qu'un Colonel à la tête de ſon Regiment : Suivez moi, leur dit-il, & gardez vos rangs ; il faut que tout ſe faſſe dans l'ordre, & ſans cela il vous faudroit recommencer.

Dans cet ordre de marche ils arriverent à la porte de la chambre où l'on mangeoit : Le Gentilhomme entra étouffant l'envie qu'il avoit

de rire. Le cuiſinier fit faire alte à la troupe ſuppliante, avant qûe d'entrer dans la chambre; & après leur avoir à tous fait ôter leur bonnet, & fait joindre les mains, il entra le premier en leur ordonnant de ne paroître que quand il fraperoit du pied. Monſieur ou Monſeigneur, tout comme il vous plaira, dit-il en s'adreſſant à Cliton, qui, pour recevoir la réparation, s'étoit mis au milieu de la chambre dans un fauteüil où il s'étendoit en croiſant les genoux, Dieu vous tienne en paix, & garde vos épaules de tout mal: vous ſçavez bien que je ne vous ai jamais donné le moindre coup; or, je vous amene ici ceux qui vous ont frappé: j'eſpere que vous leur pardonnerez; car je me doute que vous êtes un bon homme: je m'en vais faire entrer mon monde, & pour me l'ordonner, vous n'avez qu'à hocher la tête, & auſſi-tôt ils entreront, quand j'aurai frapé du pied: Fraperai-je? Cliton éxécuta alors, à la lettre, la maniere qu'on

lui prescrivoit de marquer sa volonté, je veux dire qu'il hocha la tête : cette action fut suivie du frappement de pied du Cuisinier, & ce frappement de pied, de l'entrée des marmitons, qui entrerent un à un lentement comme il leur avoit été ordonné. Le Cuisinier que toute la compagnie laissoit commander, les fit ranger tout au tour de l'Ecuyer : Ça, Monseigneur, comment voulez-vous qu'ils vous parlent, l'un après l'autre, ou tous à la fois dit le Cuisinier. Je veux qu'ils me parlent, repartit-il en rêvant, je veux qu'ils me parlent comme on a coûtume de parler. Allons Maître Jacques, s'écria le Cuisinier, vous qui avez donné le premier coup, venez faire vos excuses. Maître Jacques commencoit son discours sans approcher ; mais le Cuisinier, maître éxact des cérémonies, le prit par le bras, & le mit devant Cliton. Maître Jacques avance comme une machine qu'un fil d'archal fait agir, dit : Je suis bien fâché, Monseigneur, du coup de

ſerviette que je vous ai donné ; dame je ſuis vif comme de l'eau-de-vie, quand on me boute en colere : vous me parliez mal, & j'ai mal répondu ; mais une autre fois j'y regarderai à deux fois quand vous m'attaquerez. La peſte étouffe le complimenteur, dit Cliton en ſe retournant ; quand tu y auras regardé à deux fois, tu me frapperas donc à la troiſiéme ? Ce n'eſt pas cela que j'ai voulu dire ; mais tant-y-a que ſi vous ne compreñez pas mieux, repartit Maître Jacques, je n'y ſçaurois que faire ; auſſi bien à vous dire la verité, je donne mieux un coup de poing que je ne parle. Qu'on le mette à l'écurie, dit Cliton, il fera mieux le cheval que l'homme. Ne voilà-t-il pas encore, dit Maître Jacques ? Dame ſi vous me diſiez cela dans la cuiſine je vous ruerois un coup de pied tout auſſi bien que la meilleure Jument de l'écurie. Nouvelle inſulte, dit Cliton en ſe levant ; Meſſieurs, qu'en ferai-je ? Ah ! Seigneur Ecuyer, lui dit une Dame, ce malheureux ne

ſçait pas vivre, il ne ſçait ce qu'il dit, & vous ne devez pas le juger comme il le mérite. Parbleu, Madame, repartit Cliton, ſoit fait comme vous l'ordonnez : Que ce coquin me donne à boire, & que les autres portent la ſerviette chacun par un bout pour m'eſſuyer la barbe. Dès que notre Ecuyer eut donné ſes ordres, le Cuiſinier donna les ſiens, Maître Jacques s'en alla au buffet ; les autres prirent la ſerviette, & Cliton but en ſaluant la Dame : A vous ma Princeſſe, lui dit-il. Et quand il eut bu, il regarda Maître Jacques ; & lui jettant au nez ce qui reſtoit dans le verre : Tiens, lui dit-il, voilà pour le coup de ſerviette que tu m'as donné ; ſors, & ne paroîs jamais devant mon excellence ; je renvoye les autres abſous, & leur fais grace.

Après ces mots, le Cuiſinier les rangea tous dans le même ordre qu'ils étoient entrés, & ſaluant Cliton, il lui dit : Je vois bien, Monſeigneur que c'eſt à ma con-

ſideration que vous êtes ſi debonnaire ; je ne ſuis pas ingrat, & ſi vous dînez ici demain je vous ſervirai d'un plat de ma façon qui vous fera juger qu'on ne perd rien avec les honnêtes gens. Parbleu ! dit Cliton, voilà un bon garçon : approche, mon fils, que je t'embraſſe : ſi c'eſt un ragoût, ſouviens-toi d'y mettre force poivre, & beaucoup de lard, car j'aime le cochon & le haut goût. Le Cuiſinier approcha. Cliton le baiſa proprement au menton, & finit ſon embraſſade en lui donnant un petit ſoufflet. Le Cuiſinier partit en faiſant à lui, & à toute la compagnie une reverence qui dura juſqu'à l'eſcalier. N'eſt-il pas vrai, dit Cliton en ſe remettant à ſa place, que j'avois l'air d'un Prince dans ce fauteüil ; & le baiſer que j'ai donné au Cuiſinier, qu'en penſez-vous ? cela s'eſt fait bien noblement : On ne peut rien de mieux, lui répondit-on, ni de plus conforme à la grandeur où vous êtes né, que la généroſité avec laquelle vous

avez pardonné à vos ennemis. Je ſuis ravi, répondit-il, que vous approuviez ce que j'ai fait ; mais, Meſſieurs, cette cérémonie nous a interrompu : Qu'on nous apporte à boire, le vin me donne de l'eſprit ; mais il ne paroît pas quand je n'ai point bu. Taupe, dit le Maître de la Maiſon, mais : Seigneur, tenez votre parole ; vous ſçavez bien ce que vous avez promis. Je la tiendrai mieux qu'un fer chaud, dit-il ; & pour vous prouver que je me reſſouviens de tout, ça voyons, que demandez-vous ? Ayez donc la bonté de nous raconter les avantures de votre Maître, & les vôtres, lui dit un Dame, car je ſuis groſſe de les ſçavoir. Oh bien je vous ſervirai de ſage-femme, dit Cliton ; mais, par parantheſe, ſi vous n'accouchez jamais que comme cela, vos enfans n'auront que faire de nourrice : Or ça, par où commencer ? Par où il vous plaira, répondit la Dame. C'eſt fort bien parlé, repartit-il, j'aime à faire ce qu'il me plaît, & je vais commencer par

moi de peur de m'oublier : écoutez, & ne me regardez pas, car vous me feriez rire.

Pour revenir à moi, je vous dirai donc, Meſſieurs & Dames, ce que vous ne ſçavez pas encore : Je m'appelle Colin de mon nom, & je l'ai quitté pour prendre celui de Cliton qui me va tout auſſi bien que mon habit. Je ſuis né dans un Village qu'on appelle.... Mon pere, ou ſoit diſant, étoit un homme qui chauſſoit en bois, & il étoit le premier ouvrier de France pour faire un ſoulier de cette eſpece ; témoin deux mille Payſans qui le payoient toujours par avance. Ma mere s'appelloit Mathurine : c'étoit une bonne femme qui alloit tout droit devant elle. On m'a dit qu'elle vendoit du lait & des œufs, car je ne l'ai jamais vûë ; tout ce que j'en ſçai, c'eſt qu'elle étoit ſi jolie qu'elle mérita l'amitié de notre Seigneur, qui la fit ſa gouvernante du vivant de mon pere. Il en fut ſi aiſe qu'il mit un enfant au monde dix mois après, quoiqu'il y eut ſix ans qu'il n'eût

n'eût pû y réüſſir. Les malins du tems l'ont chicanné là-deſſus; mais ma mere qui ſçavoit bien ce qui en étoit, lui mit l'eſprit en repos ſur cet enfant : On dit auſſi que c'étoit moi, & pour vous dire le vrai, je n'en crois rien ; car lorſque je fus grandelet, mon pere voulut m'apprendre ſon métier de ſabotier, & je lui gâtai pour plus de dix francs de bois ſans avoir jamais pû faire qu'une toupie : cela fit qu'il me planta là ; mais comme j'étois ſémillant, je m'amuſai à garder les vaches de notre Seigneur, & quelque fois à dénicher des Pies, car j'étois adroit, & je montois auſſi bien un arbre qu'un Ecureüil. Mes gentilleſſes furent rapportés à notre Seigneur : ma mere me mena chez lui, & il me traita ſi bien, que comme il faiſoit froïd, il me fit mettre dans le coin de la cheminée pour me chauffer tout à mon aiſe, avec une bonne écuelle de ſoupe à la viande qu'on m'apporta, & un reſte d'éclanche que je mangeai juſqu'à la moëlle de l'os. Dieu ſçait

si je fis bonne chere! Aussi, je me trouvai si aise que je babillai comme une Pie. Notre Seigneur en rit de tout son cœur, & depuis ce moment il m'affectionna si fort que je restai dans la Maison avec son neveu, qui est le Chevalier qui vous a tant battus, & qu'on vient de coucher. Voilà le beau de ma vie, à present préparez-vous tous à être émerveillés. Or, me voilà donc dans la Maison: A vous dire le vrai, j'avois bon besoin de changer de condition; car mon pere voyant que je ne lui servois de rien dans son mêtier, n'avoit jamais la charité de m'appeller quand il faisoit ses repas, & j'arrivois toûjours comme il n'y avoit plus rien. La gourmandise n'a jamais été mon vice; mais aussi quand j'ai faim je mange comme quatre, & le bon de l'affaire est que j'ai toujours faim: Cela est d'une grande ressource, car on peut toujours avoir le ventre plein; mais à parler de ventre, l'appétit vient. Voilà du fromage qui me paroit de bonne mine, je m'en

vais vous dire au juſte ce qu'il vaut.

Après ces mots, Cliton fit une petite parantheſe en mangeant ; il but encore deux ou trois coups : Me voilà bien pour le preſent, dit-il, Dieu pourvoira à l'avenir. Où en étois-je? Vous en étiez, lui dit un des Meſſieurs, au jeûne que vous faiſiez chez votre pere. Ah bon, vous avez raiſon, repartit-il : Oüi, je jeûnois ſans qu'il y eût ni vigiles, ni carêmes ; mais enfin, le tems eſt paſſé, & comme j'ai fort bien dit tantôt, il ne reviendra plus, & par ma foi l'on ſe paſſera bien de lui : Or, quand je fus chez notre Seigneur, dame, je faiſois mes quatre repas, & j'avois ſi peur d'y manquer, que de peur d'en oublier un, j'en faiſois huit pour mettre mon eſtomac en repos : ce n'eſt pas le tout. Mon pere, tout fameux ſabotier qu'il étoit, me laiſſoit marcher nuds pieds, pour m'accoûtumer, diſoit-il, à n'avoir point beſoin de ſouliers ; & par ma foi, j'allois auſſi hardiment dans la forêt, que ſi j'avois marché ſur

du velours; mais peste! ce ne fut pas de même chez notre beau Seigneur : j'avois une bonne paire de sabots tous les mois, sans compter tous les vieux souliers de son neveu qui me servoient tous les Dimanches quand j'allois chanter à l'Eglise; outre cela, on m'habilla d'un vieux manteau du Seigneur qui lui avoit servi il y avoit près de trente ans à la premiere campagne qu'il avoit faite : on trouva cependant le secret de m'en faire un habit tout neuf, avec une culotte de la même étoffe : j'avois avec cela la mine d'un petit Roi; &, par ma foi, dès ce tems là, ceux qui me voyoient disoient que j'avois l'air de faire fortune : j'étois bien jeune encore, & je pense que je n'avois que sept ans; mais, en vivant, l'âge vient avec les dents. Dans les premieres années, on me fit garder une troupe de dindons, &, dans l'espace de deux ans, je n'en perdis que trois, encore faut il que le diable les eut emportés pour me faire piéce : insen-

siblement je devins grand, & le neveu de mon Maître s'accoûtumoit à joüer avec moi ; marguenne, j'étois plus mutin qu'un âne qu'on veut faire boire quand il n'a pas soif ; dame, je ne lui cedois pas la valeur d'une épingle, sans en avoir ou la queuë, ou la tête. Un jour, & je m'en souviendrai toûjours, aussi bien que de vos marmittons, & de vous, Messieurs ; un jour donc, nous prîmes chacun deux pistolets pour aller tuer des moineaux sur des hayes ; nous voilà à l'entour du Château à épier quand il s'en amasseroit : Les pestes de bêtes nous firent attendre aussi long-tems que s'ils avoient été quelque chose de rare ; cependant en voilà quatre qui viennent se percher justement auprès de moi, qui les regardois sans groüiller. Attendez, attendez, dis-je en moi-même, je m'en vais vous faire descendre d'une branche plus bas, dame, je me preparois à les tirer, quand mon étourdi de camarade banda son arme, elle fit du bruit,

adieu les moineaux, il n'y reſta que les branches ſur leſquelles ils étoient perchés : Dame, cela touche un homme de cœur ; je lui dis que je lui jetterois des pierres s'il m'empêchoit une autre fois de tuer mon gibier. Il me répondit qu'il me caſſeroit la tête. Je lui répondis qu'il n'oſeroit ; cela le piqua : il me dit, veux-tu voir ? Oüi dà, dis-je, prends garde à toi, dit-il : Je ne te crains pas, dis-je, & je m'en allai ramaſſer un gros caillou en cas qu'il me raiſonnât ; mais marguenne il ne fut ni ſot, ni fou : dans le tems que je me baiſſois, il me planta dans le bras droit toute la charge des moineaux. Je tombai roide mort à terre ; cela lui fit peur : Il vint voir comment j'étois ; & comme il vit que je ne groüillois ni pied ni patte, il me laiſſa là, & s'enfuit dans une métairie de ſon oncle en pleurant. On lui demanda ce qu'il avoit, & il dit qu'il m'avoit tué. Pendant qu'il racontoit ſa malice, je revins pour ainſi dire au monde, & je commençai à crier comme un chat

qu'on écorche. Le ſang me dégoutoit par tout : on vint à moi du Château : je dis que le neveu m'avoit tué : on m'emporta, on me mit au lit, & quelques jours après je fus guéri.

Or, le petit coquin n'oſoit paroître devant ſon oncle qui vouloit lui donner le foüet. Ma mere, la gouvernante, voyant que je n'avois point de mal, obtint qu'on ne lui feroit point de mal. Auſſi, & il faut le dire à ſa louange, jamais je n'ai vû garçon ſi fâché qu'il l'étoit : nous fûmes après bien meilleurs amis que nous ne l'avions jamais été. Nous nous battions quelque fois, mais ce n'étoit qu'à bons coups de poings, & en nous arrachant les cheveux : on a beau dire & beau faire, qui bien aime, bien châtie ; nous nous aimions tous deux comme deux veaux de la même écurie ; & ſi je ne lui avois pas rendu autant de coups qu'il m'en avoit donné, par ma foi, nous ne ſerions pas ſi bons amis que nous le ſommes, car je voudrois

que vous nous vissiez ensemble, nous sommes aussi familiers que les Epices de Ciceron; cependant je ne suis pas déraisonnable, il est mon Maître aujourd'hui; mais Dieu aidant & ses Saints, il ne le sera pas toujours: Or ça, ce nest pas le tout que du sel, il faut de la viande; vous sçaurez donc, & par la marguienne, il y'a long-tems que je dis que vous sçaurez, & vous ne sçavez presque rien encore, mais cela viendra; en allant l'on avance, comme en travaillant l'on acheve: je disois que nous étions bons amis mon Maître & moi. Vous ai-je parlé d'un jour où nous allâmes voler des pommes? Dame! cela me fit connoître, & vous allez voir comment. Un soir, nous avions envie de manger du fruit, & il n'y en avoit plus dans le verger du Seigneur; mais auprès de ce verger il y en avoit un autre qui appartenoit au Tabellion du Village, & nous méditâmes d'en aller voler: mon Maître, ce jour là, étoit un vrai niguedouille, il n'osa jamais sauter

ſauter la haye : dame ! pour lui montrer que j'étois brave, je la ſaurai avant lui, car pour n'en pas démordre j'avois commencé par jetter mon chapeau par dedans le verger : Voilà ce qui s'appelle du cœur ! Quand mon Maître vit que j'étois paſſé, le voilà qu'il s'anime : vive les bons exemple ! il ſaute comme moi, & nous nous coulons tout doucement auprès d'un arbre que Dieu avoit béni, car il étoit auſſi chargé de pommes que de feüilles. Allons, montons deſſus, fis-je à mon Maître. Monte toi, me dit-il, je te ſervirai d'échelle. Et comment cela, ce lui fis-je ? Tu le vas voir, ce me fit-il ; alors il appuya la tête à l'arbre, en tendant le derriere ou le dos, car les paroles ne puent point : pour moi je n'y regardai point de ſi près, je mis bel & bien mes deux jambes ſur ſes reins comme il me diſoit : Tu peſes autant qu'un ſac de bled, me dit-il. Ce n'eſt rien que cela, lui dis-je, c'eſt marque que je me porte bien. Cependant me voilà bientôt au haut

de l'arbre, je grimpe de branche en branche; car je ne vous en manque pas d'un iota : Quand on conte quelque choſe, il faut y mettre la paille & le bled, & dire tout : Dame quand je fus au milieu de l'arbre, je commencai par ſecouer les branches, ptou, ptou, les pommes tomboient dru comme la grêle en été : mon Maître en remplit ſes poches, ſes culottes, & ſon chapeau, & moi je m'en ſaoulai d'abord; & cela eſt de bon ſens. On n'eſt jamais ſûr de ce qu'on emporte, mais on eſt aſſûré de ce qu'on a mangé. Après cela, je fis mon profit du reſte : mais oüi ! La fortune eſt une vraye chate, elle égratigne quand elle a careſſé : Les pauvres pommes ! Tenez, quand on m'a fait de la peine je ne l'oublie jamais. Le diable ne vint-il pas nous joüer d'un tour : Comme je me préparois à dévaler de l'arbre, voici venir un petit Payſan, fils de Satan, qui nous avoit lorgné en paſſant auprès de la haye; or, ce petit Payſan étoit juſtement l'enfant de celui là à qui

appartenoit le verger, le voilà qui crie : Papa ! papa ! on emporte nos pommes, les voleurs ſont ſur l'arbre, & en diſant cela il ramaſſa des pierres qu'il nous jetta avec une fronde ; brou, cela retentiſſoit tout comme un boulet de canon. C'eſt là morbleu qu'il faiſoit chaud ! La maiſon du Tabellion étoit au bout du verger ; dame, le voilà qui accourt plus vîte qu'une bête à quatre jambes : mon Maître s'enfuit, & eut ſi peur, qu'il n'oſa ramaſſer ſon chapeau qu'il avoit laiſſé tomber : pour moi, je regardai vîtement ſi j'étois bien haut, & j'aviſai lequel des deux je choiſirois, de me rompre le cou, ou de me laiſſer prendre : je pris tout d'un coup mon parti, crac, je me jettai en bas ; mais bon ! j'étois une bête, car je ne ſongeois pas que je ne pourrois plus courir quand je me ſerois rompu une jambe, & cela arriva. Je criai comme une rouë mal graiſſée. Ah, je ſuis mort ! La peſte ſoit des pommes, & du fils du putain qui m'a fait peur ! Me voilà eſtropié ; je n'aurai

plus qu'une jambe de bois. Pendant que je faisois mes lamentations, le Tabellion & son fils arriverent. Ah ! petit fripon ! vous me volez donc mes pommes, me dit-il en me donnant un coup de chapeau dans le nez, pendant que son fils me tiroit les cheveux par derriere. Ah ! Monsieur le Tabellion, lui dis-je, pardonnez-moi, je n'y reviendrai plus, & je vous rendrai pour votre fruit, trois paires de sabots pour votre fils que j'irai voler chez mon pere. Petit voleur ! tu seras pendu si tu continues. Ah ! Monsieur, je vous promets qu'il n'en sera rien, si vous me sauvez ce coup ci. Cependant ils vouloient me mettre dehors ; mais il auroit autant valu faire rouler une charette sans roüe, que de me faire remuer de ma place. Ce bon homme, il est mort ; & je ne doute pas qu'un jour on ne le fête à notre Paroisse, il se repentit de m'avoir frappé ; & de dépit il donna un grand coup de pied à son fils qui me tiroit les cheveux, & qui alla

choit à deux pas de là : Ce petit malheureux s'eſt caſſé la jambe, dit-il, va-t-en appeller ta mere qu'elle vienne avec Guillaume, on le portera chez notre Gentilhomme, & je lui ferai donner les étrivieres, quand il ſera guéri. Le petit garçon partit; Guillaume & la mere vinrent. La peſte ſoit des femmes! Par ma foi ce fut bien une autre chance quand elle fut arrivée. Comment! s'écrioit elle, mon arbre eſt ſans fruit! il faut le rouer à coup de bâtons notre homme! Laiſſe-moi faire; puiſqu'il s'eſt rompu une jambe c'eſt tant mieux, il ne s'enfüira pas ſi vîte, & j'aurai tout le loiſir de le bien frotter. Non, non, notre femme, diſoit le benin Tabellion, il a bien aſſez du mal qu'il s'eſt fait. Vois-tu Claude, répondit-elle, j'aimerois mieux avoir perdu juſqu'à ma chemiſe, que de ne l'avoir pas éreinté : Là-deſſus elle ſe prépara à ſauter ſur moi, comme un Loup ſur une Brebis; mais Maître Claude l'en empêcha : elle l'appella ſot, faquin; il ſe mit en

colere ; elle en fut pour quelques soufflets qu'il lui donna : elle s'en retourna pleurant : tout ci, tout çà ; que vous dirai-je encore ? Il y a bien long-tems que je suis à terre ; je ne sçai pas quand on m'en tirera. Oh bien, voilà comme Guillaume & Maître Claude me prirent, l'un par la tête, l'autre par dessous la ceinture, & me porterent comme une fournée de pain chez notre Seigneur, car ils me connoissoient ; après cela, l'on rendit le chapeau du neveu ; après cela, vous vous doutez bien du reste : On me pansa, & ce fut Maître Martin. Comment diantre ! j'aimerois mieux avoir la crampe qu'une jambe cassée : c'étoit la plus plaisante chose du monde que de m'entendre crier : on auroit pardi pas entendu joüer vingt orgues à la fois, quand je me mettois à brailler. Ah ! je fis plus de sermens, qu'il n'y a de lettres dans mes heures, que je ne monterois jamais sur les épaules de personne, pour grimper sur des arbres ; mais ce malheur ne pouvoit man-

quer de m'arriver, & je me ſouviens d'avoir lû quelque part que ce ſont les pommes qui nous ont tous perdu; ce ſeroit bien piss'ils nous avoient à tous caſſé auſſi une jambe! Depuis ce jour, voyez-vous, il me ſemble voir la femme de Claude avec un gros bâton pour me roſſer, quand je vois des pommes; on n'en devroit engraiſſer que les cochons: mais je ſuis bien loin, vraiment je n'acheverai jamais mon hiſtoire. Pour abreger, je dirai donc qu'après cet accident je devins plus ſage, j'appris à lire dans des livres, mon Maître auſſi: notre Seigneur, vouloit, diſoit-il, faire quelque choſe de moi, & j'ai depuis ſçu qu'il avoit envie de me faire apprendre la pâtiſſerie; mais je ne devois pas être ſi heureux, cela valoit bien des pommes, & j'aurois déja mangé bien des milliers de petits gâteaux: Mais, écoutez ceci, voici bien une autre hiſtoire. Il y avoit dans un vieux cabinet de l'oncle une belle bibliotheque de livres, & nous y entrions ſouvent mon Maître & moi: c'étoit de

beaux Romans : l'on voyoit la dedans des Meſſieurs qui devenoient amoureux de belles Dames ; cela étoit tendre comme du pain frais ; cela nous donna au cœur à mon Maître & à moi : nous liſions toûjours. Notre Seigneur étoit charmé de nous voir ſi ſages ; nous lui rapportions tout ce que nous apprenions dans ces livres, & nous en étions ſi charmés, que mon Maître s'imaginoit quelquefois que j'étois une Princeſſe, & qu'il m'aimoit : Dame, après cela nous ſuppoſions, comme dans nos livres, qu'il y avoit long-tems que j'étois perdu, & il faiſoit ſemblant de me trouver par haſard, comme quand on rencontre une bourſe, & qu'on ne la cherche pas. Vous voilà donc, ma Princeſſe, me diſoit-il en ſe jettant à mes genoux ; & moi je faiſois le beau, je redreſſois mon col, & je lui répondois d'une voix plus douce qu'une flûte ou qu'un hautbois : Oüi Prince, me voilà ; j'ai couru les mers, on m'a enlevée là, ſecouruë dans cet en-

droit, & enfin je vous revois. Après cela, je faisois semblant de pleurer des persécutions que je disois qu'on nous faisoit, & pour cet effet, j'avois un peu d'oignon dans ma main dont je me frottois les yeux. Dieu sçait si les larmes venoient! & je pleurois quelque fois plus long-tems qu'il ne falloit; car il avoit beau me dire: Madame, consolez-vous, arrêtez vos larmes: Oüi dà, la fontaine alloit toujours son train; tant-y-a souvent que c'étoit une autre maniere de nous divertir: quelquefois nous nous battions avec des épées de bois faites exprés; & je vous avouë qu'il me sembloit que j'étois plus propre à faire l'amour qu'à batailler, car mon Maître m'avoit tout d'un coup fait rendre les armes; après cela, je me confessois vaincu, & le reste qui seroit trop long à vous rapporter: bref.... Mais à propos, par ma foi, il y a bien long-tems que je parle sans boire: Oh, parguienne, l'histoire est bonne, mais le vin vaut encore mieux. Là-dessus on

apporta à boire à Cliton ; mais on lui marqua qu'il étoit trop tard pour qu'il achevât son récit, & l'on remit le reste à sçavoir le lendemain : ce n'est pas que la maniere burlesque dont il avoit conté n'eût fait rire de pitié la compagnie ; mais on jugea bien que si on lui prêtoit audience, du train dont il alloit, il en auroit encore pour vingt-quatre heures. Par ma foi, Messieurs, vous faites mal, dit-il, de ne pas tout entendre, car vous en avez jusqu'à demain dîné, & il n'y a marguenne que l'histoire de France qui soit aussi belle que la mienne, encore c'est à tirer ; mais puisqu'il vous prend envie de vous en aller dormir, bon soir & bonne nuit : c'est demain le jour du ragoût qu'on m'a promis ; cela vaut bien les étrennes du jour de l'an.

Après ces mots, toute la compagnie se leva, chacun alla se reposer, & le Maître de la Maison fit conduire Cliton dans la chambre de son Maître.

Ah, l'ennuyant personnage que

votre Cliton quand il parle trop long-tems, dit un ſérieux lecteur à qui les pommes ont fait mal au cœur; & que je ſçai bon gré à la compagnie qui nous épargne le reſte de ſa vie! Ecoutez, Sieur lecteur, je pourrois prendre le parti de défendre l'hiſtoire de mon Ecuyer, & vous ſoûtenir qu'elle eſt excellente. Quoi, vous dirois-je, parce qu'il y a des pommes, des moineaux, & des enfans qui ſe divertiſſent, vous concluez de là qu'elle eſt ennuyante: ce ne ſont point les choſes qui font le mal d'un récit; & l'hiſtorien le plus grave, en racontant la décadence d'un Empire, en rangeant en bataille cent mille hommes de part & d'autre, & en faiſant triompher l'une, tandis qu'il décrit la défaite de l'autre, ce grave hiſtorien, dis-je, n'ennuye quelque fois pas moins que le pourroit faire le ſimple récit de deux enfans qui jouent les yeux bandés à s'attraper l'un l'autre. La maniere de raconter eſt toujours l'unique cauſe du plaiſir

ou de l'ennui qu'un récit inſpire; & la naiveté de ces deux enfans bien écrite, & d'une maniere proportionnée aux ſujets qu'on expoſe, ne divertira pas moins l'eſprit, qu'un beau récit d'une hiſtoire grande & tragique eſt capable de l'élever: Une pomme n'eſt rien; des moineaux ne ſont que des moineaux; mais chaque choſe dans la petiteſſe de ſon ſujet eſt ſuſceptible de beautés, d'agrémens: il n'y a plus que l'eſpece de difference, & il eſt faux de dire qu'une Payſanne de quelques traits qu'elle ſoit pourvûë, n'eſt point belle & capable de plaire parce qu'elle n'eſt pas environnée du faſte qui ſuit une belle & grande Princeſſe.

Mais lecteur, je ne prends point de parti de vous dire que vous avez tort d'être ennuyé, ou du moins je veux faire ſemblant de ne le point prendre; ce peut être ma faute. ce peut être la vôtre, voilà tout ce que je puis répondre, & cela eſt bien modeſte; mais quand même il ſeroit certain que Cliton

eſt un fade hiſtorien, je dirai que Cliton, par ci par là, eſt amuſant, & que cela lui ſuffit comme à bien d'autres qui ſont flatés d'un peu de ſuccès, pour avoir droit de dire quelque fois mal. S'il étoit toujours plaiſant, il ſeroit trop égal, on s'accoûtumeroit trop à ſa plaiſanterie ou à ſa vraye naïveté, on ne la ſentiroit plus; &, prix pour prix, il vaut mieux qu'il haſarde du bon & du mauvais, pour que les traits qui peuvent lui échaper ne deviennent point ſi familiers,

Où en ſommes nous? C'eſt un grand embarras que de répondre à tous les goûts, & que de les contenter tous! Mais parbleu, arrive ce qui pourra; ſi vous me prenez pour un auteur vous vous trompez, je me divertis, à la bonne heure, ſi je vous divertis quelque fois auſſi; n'allez pas, benin lecteur, vous choquer de ce trait de vivacité: par éxemple, il n'eſt pas pour vous, vous êtes un bon eſprit, & vous me prenez pour ce que je vaux; je n'en fais point le fin avec vous,

je ne ſuis pas auteur ; je paſſe mon tems à vous conter des fagots, cela vaut encore mieux que de le paſſer à ne rien faire : Continuons. Voilà tous nos gens couchés, il n'eſt encore que trois heures du matin pour eux, mais il n'eſt que neuf heures du ſoir pour moi, & ainſi je vais les faire agir tout comme s'ils avoient ronflé vingt-quatre heures.

Debout ! Tout m'obéit : déja les domeſtiques allongent leurs bras, & ſe frottent les yeux : le vin eſt cuvé ; ils ſont un peu fatigués ; les Palfreniers, Cochers, Marmittons, Cuiſiniers, Servantes, tous ſe levent ; j'en apperçois déja qui vont voir le tems qu'il fait ; les avantures de la veille reviennent dans leur eſprit ; les uns en rient, les autres n'en penſent rien. Le Maître de la maiſon ſe leve comme les autres, ordonne qu'on prépare à déjeûner, & qu'il ſoit prêt dès que la compagnie qui eſt chez lui ſera éveillée. Le cuiſinier allume ſon feu ; de nouveaux mets ſe pré-

parent. En attendant que tout ſe cuit, les domeſtiques vuident quelques bouteilles de vin qui étoient reſtées de la veille.

Déja une partie des Cavaliers paroît ſur l'horiſon, pendant que les Dames tranquilles dans leur lit, & éveillées, conſultent leurs yeux pour connoître s'ils ont aſſez dormi: J'en entends deux qui ſont dans la même chambre, qui, ſelon la loüable coûtume des aimables femmes, minaudent à qui mieux mieux, & ſe plaignent, l'une d'un étourdiſſement qu'elle qualifie du nom d'affreux: J'ai, répond l'autre, une douleur d'eſtomac terrible, je ſuis fatiguée à n'en pouvoir plus, je me porterai mal aujourd'hui, j'en ſuis ſûre: La moindre choſe me dérange & m'incommode, dit l'autre; en verité je me ſens accablée, j'ai eu une inſomnie terrible cette nuit; & vous, Madame, avez-vous pû dormir? Ah! grand Dieu, non, Madame, une indigeſtion cruelle m'en a empêchée: Quelle heure eſt-il? nous leverons-nous? Je ne

ſçai, repars l'autre, eſt-il tard ? Peut-être, dit l'autre ; mais par bienſéance il faut aller rendre viſite à la mariée. Cela étant, répond la ſeconde, levons-nous donc : après cela on ſort du lit avec cette nonchalance aimable qui fait partie du mérite extérieur des Dames ; car on a beau les critiquer là-deſſus, il faut avoüer que tout cela contribuë à leur donner quelqu'agrément de plus, & ce qui a fourni occaſion de critique là-deſſus n'eſt pas aſſûrement cette nonchalance dont je viens de parler, il en faut un peu dans une femme agréable. Une ſanté parfaite dont on ne ſe plaint jamais, une vigueur mâle dans toutes les actions ne convient qu'aux hommes; mais une ſanté parfaite à laquelle une femme a l'art de prêter par une juſte affectation, un peu d'imperfection ; geindre agréablement ; alleguer tantôt une migraine ; un battement d'yeux attrapé par la maniere de regarder ; une démarche laſſe & fatiguée ; un peu de migraine, un ton de voix languiſſant,

guiſſant ; mais d'une langueur douce, & non pas malade, voilà ce qui ſçait à propos, & dans une juſte proportion employer ces petits ſecrets : voilà, dis-je, les charmes peut-être les plus forts & les plus dangereux pour le cœur de l'homme : un rien nous ſéduit, nous attendrit. Tout ce que je viens de dire rentre dans le caractere de la tendreſſe, de beaux yeux languiſſans trouvent plus ſecrettement, & pour plus long-tems, le chemin du cœur ; la vivacité le divertit plus qu'elle ne le gagne ; à mon égard ce ſeroit là mon goût, je ſuis jeune, & je ſuis par conſéquent plus à portée de ſçavoir ce qui convient aux femmes, pour plaire, qu'un amant barbon dont le cœur ne laiſſe pas que d'être touché de tout ce que j'ai dit ; mais qui les déſaprouve par un caprice dont la ſeule origine eſt la jalouſie.

Oüi, quoi que veulent dire les critiques des aimables affectations des femmes, toutes ces petites manieres ſont, pour ainſi dire, de ve-

ritables lâs dans leſquels notre cœur ſe laiſſe prendre ; la beauté frappe d'abord, le reſte émeut & nous attire ; & ſi ces manieres doivent être déſaprouvées, c'eſt dans ces femmes mal-à-droites, à qui la nature a refuſé l'art de plaire, & qui ne leur ayant donné que l'avantage des traits, n'y a point joint ce qui ne peut les faire valoir. C'eſt dans ces femmes qui, mauvais ſinges de l'artifice innocent qu'employent les aimables, rebutent en imitant mal, par les mêmes endroits que nous aimons dans les autres ; par ces endroits qui agiſſent ſur nous, mais ſi délicatement, que nous en recevons l'impreſſion ſans appercevoir ſouvent à quoi nous la devons ; ou, ſi nous nous en appercevons, nous y trouvons tant de charmes, que c'eſt après une longue paſſion, ce à quoi nous tenons le plus.

Cela fait ſouvent un effet ſi prodigieux ſur le cœur de l'homme, qu'il s'en eſt trouvé, (je parle des hommes, qui remarquant les appas

que ces petites affectations donnent aux femmes, ont tâché par une imitation monſtrueuſe & extravagante, de s'accoûtumer à ſe donner les mêmes manieres) mais la beauté du plumage du Paon, ne pare que le Paon ſeul; des oiſeaux d'une autre eſpece ont beau vouloir s'en parer, ce qui plaît, ce qui enchante dans les Paons, fait pitié, ridiculiſe les autres, c'eſt une citroüille plantée en eſpalier, comme dit un agréable Auteur de nos jours, c'eſt une perle dans du fumier, c'eſt une ſelle magnifique, appliquée ſur le dos d'un âne, c'eſt un âne qui brait, au lieu du chant tendre de l'aimable Roſſignol. Fades adonis, extravagans demi hommes, revenez à votre eſpece, vous êtes des monſtres qu'on ne peut caracteriſer; c'eſt la nobleſſe dans l'air, la vigueur dans vos actions, c'eſt une politeſſe mâle qui peut vous faire valoir: voilà vos charmes, voilà les dons que vous fait la nature, le reſte eſt l'appanage du ſexe le plus aimable;

mais auſſi le plus foible, ce que la nature lui donne de mérite, eſt aſſorti au reſte de ſes armes ; les pleurs, la langueur, les manieres douces & inſinuantes, ſont les voyes par où elles arrivent à la victoire contre vous ; une noble & fiere ſoumiſſion, une complaiſance qui marque la ſuperiorité ſur elles & qui eſt l'effet du reſpect que nous doit inſpirer leur foibleſſe, de la valeur & de la probité : voilà ce qui vous convient, c'eſt-là votre partie, c'eſt-là le rôle que vous devez joüer. Si vous joignez à ce que je viens de dire, le bonheur d'être né de bonne mine ; n'allez pas l'alterer & la défigurer, pour ainſi dire, par un mêlange de minauderie diſcordant.

Mais c'eſt aſſez moraliſer à l'occaſion d'une petite converſation de deux femmes ; Et quoique je me donne la liberté de tout dire, & de changer de diſcours, à meſure que les ſujets qui ſe preſentent me plaiſent, je ſuis mon goût, cela eſt naturel : revenons à nos deux

Dames, elles se levant enfin, après avoir bien disputé contre la douce envie de se tranquilliser encore quelque tems : ma foi, sans être femme, j'en connois qui, le matin, se trouvant dans leur lit, ne se déterminent jamais qu'à regret d'en sortir, & je vous avoüe, mon cher & veritable Lecteur, que le plaisir de se trouver chaudement dans une attitude amie du repos, est un plaisir auquel je renonce avec le plus de peine : je dis renoncer, car quelque long-tems que je le prolonge, j'y renonce toujours. Mais de quoi m'avisai-je ici de parler de moi & de mon humeur ? Fi, voilà une sotte phrase, sans ma négligence, ma passion favorite, par ma foi, elle ne passeroit pas, mais j'espere qu'elle sera sans compagnie.

Une fille de chambre de la maison, dont je ne sçai pas le nom, vint sçavoir si nos Dames étoient levées, & si elles avoient besoin d'elle, elle acheva de les habiller ; quelque tems après les Messieurs entrerent avec d'autres Dames

moins paresseuses, & peut-être à cause de cela, moins aimables ; le Maître de la maison les suivoit de près, l'on se donna le bon jour, & l'on se fit toutes les demandes qu'on a coûtume de se faire en pareil cas ; la compagnie sortit après de la chambre pour s'en aller dans celle de la nouvelle mariée, qu'une fatigue légitime retenoit encore au lit. On fut long-tems à plaisanter sur l'avanture de la nuit, & sur tout on badina du désordre : qu'une des Dames craintive avoit apporté chez les nouveaux mariés. Je vous plains tous deux du meilleur de mon cœur, dit un certain goguenard de la compagnie, après un an de mariage passé, d'être obligé de sortir de son lit à deux heures du matin ? Mais déguerpir la premiere nuit des nôces, je ne trouve rien de plus cruel ! Vous n'êtes point assez galant, répondit un des parens du plaisant, quand vous dites, passe un an après le mariage, & je crois que nos nouveaux époux tous deux faits comme ils sont,

ſentiroient un trouble pareil à cette nuit, auſſi vivement, qu'ils ont dû le ſentir. On ne peut rien de plus obligeant pour moi, repliqua le nouveau marié, car la choſe eſt juſte à l'égard de Madame, puiſque mon empreſſement ſera toute ma vie le même. Bon! langage de nouvel Epoux, repliqua certain vieux routier, qui avoit une experience de trente années de mariage. Vous ſerez trop heureux dans quelques années de vous en tenir à l'eſtime; il y a long-tems que c'eſt ma reſſource avec ma femme. Parbleu je te trouve plaiſant, Comte, dit un égrillard de la compagnie, de meſurer les autres à ton aulne; qu'on me donne une femme de la taille, de l'humeur & de l'air, enfin pareil à celui de Madame, je m'en vais m'obliger par un Billet de vingt mille francs, à être auſſi amoureux, auſſi paſſionné d'elle dans vingt ans, chaque jour l'un portant l'autre, que je le ſerai du premier jour. Tu parles en témeraire, répondit le griſon, crois-en tes an-

ciens, tu perdrois tes vingt mille francs, mon cher Chevalier. Je n'en crois rien, répondit certain Damoiseau aux yeux doux, une femme comme Madame paroîtra toujours un objet nouveau. En verité, dit la jeune mariée, qui n'avoit encore presque rien dit, Messieurs, vous me faites rougir, je ne sçai de quel égalité de passion vous voulez parler; mais j'espere par ma conduite, par mes manieres, & j'ajouterai encore par ma tendresse, engager Monsieur qui m'aime, à conserver éternellement pour moi, la sienne. L'époux ne répondit rien à cet obligeant discours, il prit la main de son épouse, & la baisa d'un air à lui donner une assurance de ce dont elle se flattoit. Par ma foi finissons cette conversation, dit certain Cavalier de moyen âge, & garçon, j'ai résolu de vivre toute ma vie sans femme, & vous ébranlez ma résolution, c'est un veritable écüeil pour la liberté, que d'entendre de tels discours. Je te conseille, lui répondit un de ses amis, assez nouvellement

vellement marié, & qui peut-être eût ſouhaité ne pas l'être, je te conſeille de nous priver d'une converſation qui nous affermit tous dans le devoir de ſa moitié, j'en ai une depuis quelque tems, & tout ce que Monſieur & Madame ſe diſent m'attendrit davantage pour la mienne. Oh! pour le coup, c'eſt pouſſer trop loin la délicateſſe, dit le vieux Cavalier, & je ne croi pas qu'on puiſſe la pouſſer juſque-là pour ſa femme. Oh! parbleu, répondit l'autre, il y a trop long-tems que vous êtes dans l'ordre, pour qu'on vous demande de la ferveur pour la regle : mais pour moi, je n'en ſuis encore qu'à mon noviciat.

On ſe dit encore mille choſes qu'on tourna le plus galamment qu'on le put, & l'on parla inſenſiblement de l'homme à la lêchefritte, de ſon digne Ecuyer, & de la Demoiſelle qui étoit avec eux.

Fin de la ſeptiéme Partie.

PHARSAMON,

OU

LES NOUVELLES FOLIES ROMANESQUES.

HUITIE'ME PARTIE.

PHARSAMON & Fatime étoient encore dans leurs chambres, ou pour ſpecifier mieux les choſes, Pharſamon étoit levé ; mais ſa rêverie & ſon chagrin avoient comme ſuſpendu l'envie qu'il avoit d'aller chercher Cidaliſe; à l'égard de Fatime, les coups qu'elle avoit reçûs & qui l'avoient étourdie, la veille de la nuit, & l'inquiétude de ſa Maîtreſſe, tout

cela l'avoit empêché de s'endormir de bonne heure, & quand le sommeil l'eut une fois prise, il la garda long-tems ; de sorte qu'elle dormoit encore tout de son mieux. Pour Cliton, que j'ai pensé oublier, une chaise lui servoit de matelats : étourdi de tout le vin qu'il avoit bû, rempli des viandes qu'il avoit mangées, il n'avoit pû se donner le tems ni la peine de se deshabiller pour se coucher. Son Maître plein de rêverie ne l'avoit point entendu venir, & il s'étoit assis sur une chaise, où la tête avoit emporté le reste du corps dans le moment qu'il défaisoit ses bas pour se coucher.

Cependant toute la compagnie trouva à propos d'envoyer dans la chambre du Chevalier, je veux dire Pharsamon, pour sçavoir dans quel état il étoit, & une niéce du Maître de la maison, se donna la peine d'aller elle-même dans celle de Fatime ; où la trouvant ronflante, elle la laissa en attendant qu'elle s'éveillât : à l'égard de Pharsamon, le valet qui entra dans sa chambre

le retira de ſes profondes rêveries, en lui criant aſſez haut que la compagnie envoyoit demander comment il avoit paſſé la nuit. Pharſamon lui répondit d'un air triſte, que le repos ne convenoit pas à un malheureux, qui avoit perdu l'objet de ſa tendreſſe, qu'il alloit remercier ſes Maîtres de la part qu'ils prenoient à ſon inquiétude, & qu'il partiroit après. Le valet alla rendre la réponſe qu'il avoit faite à toute la compagnie, & l'on jugea à peu près du caractere de l'homme, par le diſcours qu'on rapportoit de lui.

Cependant Pharſamon ſongea à ſortir dès que le domeſtique fut parti; avant que de quitter ſa chambre, il ſe mit dans la poſture d'un homme outré de déſeſpoir. & croiſant les mains, les yeux élevés au ciel, il dit: O lieux! Témoins de la douleur la plus affreuſe, qui fut jamais. O nuit cruelle que j'ai paſſée! Il ne dit que ces mots qu'un ſoupir interrompit. Quelques tours de chambre arpentés dans une

agitation terrible, fermerent d'un langage expreſſif, quoique muet, la periode triſte qu'il avoit commencée; après quoi, ſe tournant du côté de ſon Ecuyer, qui le menton appuyé contre ſon eſtomac, ne ſongeoit ni au lieu où il étoit, ni au malheur affreux de ſon Maître; il dormoit la bouche ouverte & le nez bouché, c'eſt-à-dire en bon françois, qu'il ſouffloit & qu'il renifloit; ſes joues étoient peintes d'un incarnat bachique que le ſommeil & la poſture où il étoit, rendoient encore plus vermeil. Quoi, malheureux, s'écria Pharſamon; Tu dors & je me meurs? Mais en vain ſon Maître l'apoſtrophoit de la maniere la plus pitoyable, le ſommeil étoit aſſez profond pour lui ſauver toute la confuſion de pareils reproches. Pharſamon voyant qu'il ne remuoit point, l'appella d'une voix aſſez haute, néant, il fallut redoubler le ton; Cliton dormoit comme il mangeoit, je veux dire que ſon ſommeil étoit incomparable comme ſon appétit: Pharſamon l'appella

plus fort, & le tirant par le bras : Laisse-moi en repos, repartit Cliton encore endormi & qui n'avoit senti que machinalement le tirement de manche : Que diantre ? n'avons-nous pas assez troté. Ces mots finis, le ronflement recommença ; mais son Maître qui comprit bien qu'il n'étoit pas éveillé, ne lui donna pas le tems d'en faire tout au plus une demie douzaine : Allons donc malheureux, que tu es ! Eveille-toi, ou je t'abandonne à la lâcheté de ton procedé. Lâche toi-même, repartit Cliton, en ouvrant les yeux, je me suis battu comme un Cesar. Te moques-tu de ton Maître, lui cria Pharsamon ? Et ta rêverie sera-t'elle éternelle ? A ces mots le sommeil s'enfuit, & Cliton ouvrant davantage ses yeux regardoit son Maître d'un air effaré : Oh, oh, c'est vous ! Parguienne je ne me trompe pas : Faites-vous le guet contre les souris pendant la nuit ? Ingrat ! lui dit alors Pharsamon, ton Maître est au désespoir, & tu dors tranquillement.

A propos de déſeſpoir, vraiment vous avez raiſon, dit Cliton, en ſe frottant les yeux, je penſe que vous avez les épaules meurtries : faites apporter du vinaigre. Cette idée d'épaule meurtrie chagrina pour le moment Pharſamon : Que veux-tu dire, repartit-il ? Ne ſçais-tu pas que la Princeſſe eſt perduë ? Eh bien, répondit-il, on retrouve bien une épingle à terre ; ne retrouvera-t'on pas la Princeſſe? Leve-toi, leve-toi, dit Pharſamon, tu dors encore. Ah parguienne pour le coup c'en eſt fait, dit-il, adieu le ſommeil juſqu'au revoir, me voilà plus éveillé qu'un cocq : Allons, Monſieur, partons, je me ſouviens de tout ce que vous voulez dire : oüi vous êtes bien à plaindre, & je vous aimerois autant mandiant votre pain de porte en porte, que dans l'état où vous êtes ; mais quoi, quand vous vous jetteriez dans le puits la tête la premiere, vous ne guéririez pas vos maux. Ah Ciel ! La mort eſt la choſe que je crains le moins, après l'accident qui m'eſt arrivé : Ah, Cida-

lise, Cidalise, où êtes-vous? Grands Dieux! Comment vous le diroit-elle, dit l'Ecuyer, si elle ne le sçait pas elle-même? Mais, Seigneur, que faut-il faire? Partir, redit Pharsamon. Eh bien, Seigneur, partons. Mais quoi, irons-nous sur nos pieds comme des gruës. Je prierai le Maître de ces lieux, de me donner des chevaux. Oh parbleu, dit Cliton, trois chevaux qu'il nous faut ne se trouvent pas comme un caillou dans l'eau; & de l'argent il en faut; vous n'avez que celui qui est sur votre habit, encore n'y en auroit-il que ce qu'il faudroit pour payer un gîte. Il me reste un diamant que je donnerai, il est de prix, & l'on ne me refusera point ce que je demande dessus: sortons. Mais, Seigneur, dit Cliton, d'un air assez respectueux (car le sommeil & son vin passé, le goût du Roman le reprit) mais Fatime dort, il ne faut pas oublier de la prendre avec nous. Ah! Cliton, il n'est pas besoin, répondit Pharsamon, que tu m'en fasses ressouvenir, elle

tient de trop près à ma Princeſſe, pour n'avoir point pour elle, toute l'attention imaginable : Il lui ſuffit d'être femme & d'avoir beſoin de moi, pour que je la prenne ſous ma protection. Je n'en attendois pas moins de votre grand cœur, repartit Cliton, en le remerciant ; & le grand Pharſamon eſt un homme qui .... Je veux dire que vous êtes un grand homme : Ce témoignage de grandeur d'ame, que Cliton exprimoit à demi à ſon Maître, ne laiſſa pas de lui faire plaiſir, il lui preſenta ſa main pour la baiſer. Seigneur, dit Cliton, qui ne comprenoit pas cette action, & qu'un effort d'imagination avoit fait inventer à Pharſamon de ſon chef, comme convenable à ſa grandeur, & à la diſtance de ſon Ecuyer à lui : Seigneur, que voulez-vous que je faſſe à votre main ? Je vous l'offrois pour la baiſer, répondit Pharſamon, un peu fâché qu'il n'eût pas tout d'un coup entré dans ſon ſens. Ah Seigneur, permettez que je repare ma bêtiſe. dit Cliton en

saisissant cette main comme il la retiroit, il la baisa effectivement de la maniere qu'il put inventer la plus respectueuse, sentant en lui-même quelque plaisir d'appartenir à un homme, dont c'étoit un honneur que de baiser sa main : Après quoi Pharsamon & Cliton s'en allerent joindre la compagnie qui les attendoit. Le Maître de la maison, comme on étoit convenu, marcha au-devant de lui d'aussi loin qu'il l'apperçut : Seigneur, lui dit-il, nous sommes au désespoir de l'avanture qui vous arriva hier : l'ignorance où nous étions, & de ce que vous étiez, & de ce qui vous faisoit venir armé contre nous, nous obligea à nous défendre contre l'homme le plus grand & le plus respectable, je vous prie d'oublier tout ce que nous avons fait, & de demander en réparation tout ce que vous jugerez à propos. Ne parlons plus de cela, Seigneur, repliqua Pharsamon, je n'y songe pas, des soins bien differens occupent à present mon cœur, j'ai perdu ce que j'ai-

mois ; j'avois avec moi la Princesse Cidalise que l'injustice avec laquelle un ennemi retenoit captive, obligeoit à fuir avec moi : Je l'ai perduë, Seigneur, & je ne la reverrai peut-être jamais. Quoi, Seigneur, répondit le Maître de la Maison, Qu'a-t'elle pû devenir dans le tumulte & le trouble ? Se seroit-il trouvé quelque téméraire qui eût osé l'obliger à le suivre ou l'enlever ? Il n'est que trop vrai, Seigneur, repartit Pharsamon, il ne me reste qu'une grace à vous demander après toutes les bontés que vous me témoignez ; c'est que vous m'accordiez trois chevaux de votre Ecurie : acceptez, en même tems, cette petite bague que je vous donne. Le Gentilhomme prit la bague, & voyant que c'étoit un diamant de prix, il le présenta à une des Dames de la compagnie, qui étoit curieuse de le voir, & puis se retournant du côté de Pharsamon, il lui dit : Seigneur, tous mes chevaux sont à votre service, & non-seulement cela, mais moi-même,

si je puis avoir l'avantage de vous être utile en quelque chose. A l'égard de votre bague, je la garderai, puisque vous le voulez, mais, Seigneur, je serai toujours prêt à vous la rendre, quand vous me la demanderez. La Dame qui l'avoit regardée, pria le Gentilhomme de la Maison, de vouloir bien la lui remettre entre les mains : Vous me suivrez chez moi, dit-elle, en s'adressant à Pharsamon, je demeure à une lieuë d'ici seulement, nous partirons dans une heure ou deux, & je vous donnerai tout autant de chevaux que vous en voudrez, avec la même promesse de Monsieur, de vous rendre cette bague quand vous voudrez. Pharsamon y consentit, & le Gentilhomme aussi, qui jugea que la Dame avoit envie de se faire honneur du diamant. Pharsamon seulement témoigna à la Dame qu'il étoit pressé, & que ce seroit l'obliger beaucoup que de partir incessamment. Cependant toute la compagnie mouroit d'envie de sçavoir l'histoire d'un extra-

vagant de cette espece, on le pria de la raconter ; mais il répondit qu'il étoit accablé d'un si grand chagrin, qu'il étoit hors d'état presque de prononcer une seule parole.

On descendit après en bas dans une grande salle, où l'on avoit apprêté le déjeûné. Pharsamon suivit la compagnie ; mais, d'un air enseveli dans la douleur : Je le plains, disoit une des Dames, & c'est dommage qu'un Cavalier aussi bien fait soit attaqué d'une si étrange folie ! On voulut le faire placer le premier, de concert, avec les Dames ; mais son chagrin ne lui déroboit rien de la bienséance qu'il sçavoit qu'on devoit garder pour le beau sexe de quelque naissance que l'on fût, il se mit après elles. On le servit, & l'on peut dire de lui, que jamais posture ne fut ni plus triste (mais de cette tristesse respectable) ni plus proportionée à la perte qu'il avoit faite. Il ne parla que pour prier le Maître de la maison d'avoir soin qu'on allât chercher Fatime. La niéce du Gentilhomme se leva pour

y aller une seconde fois. Cette femme de chambre s'étoit éveillée depuis quelque tems, & se hâtoit alors de s'habiller ; elle remercia fort honnêtement cette niece du soin qu'elle prenoit d'elle, & descendit avec elle dans la salle. Fatime étoit bien faite, d'une phisionomie fine & agréable; elle fut du moins du goût de presque tous les Cavaliers. Il y en eut même qui la cajolerent ; mais, à quelques degrés de moins de noblesse, elle conserva une tristesse que rien ne put égayer. On la força de se mettre à table avec les autres, malgré le refus qu'elle faisoit, disoit-elle, de manger avec un grand Prince. La compagnie fut surprise de ce mot : mais ce que Cliton leur avoit raconté la nuit précedente, développa tout d'un coup l'énigme.

Cependant, Cliton qu'on avoit voulu faire asseoir aussi, se tenoit debout derriere la chaise de son Maître; émerveillé de voir sa Maîtresse au rang des autres, il souffrit plus patiemment qu'il n'auroit fait

dans un autre tems, la difference qu'on mettoit entre lui & Fatime, ſe diſant en lui-méme: qu'une fille méritoit plus de conſideration, qu'un homme, & même l'honneur qu'on faiſoit alors à cette fille, augmenta ſi fort ſon amour pour elle, que, dans un moment où l'on gardoit le ſilence, il s'écria tout d'un coup, Madame, je veux dire l'Ecuyere de la Princeſſe qu'on a perduë, par ma foi, je ne puis vous voir là ſans être aſſuré que vous êtes peut-être auſſi groſſe Dame que votre Maîtreſſe! & dorénavant je veux qu'on me foüette ſi je vous appelle autrement que ma Princeſſe, cela marguienne eſt écrit ſur votre front! Fatime rougit à ce complimeut qui ne lui auroit cependant point déplu s'il avoit été tourné autrement: mais les diſcours de Cliton étoient alternativement nobles & comiques. Je n'ai point tant de vanité, répondit-elle, d'un air modeſte. C'en ſeroit une, repartit Pharſamon qui n'avoit juſqu'alors remué que les

yeux qu'il levoit de tems en tems au ciel, c'en seroit une dont vous êtes sans doute exempte, belle Fatime, puisque le rang que vous tenez auprès de celle dont on parle, peut contenter l'ambition la plus grande ; mais si l'on donnoit la qualité de Princesse au mérite, vous seriez une des premieres qui la receveriez ! On ne pouvoit rien de plus galant que cette réponse, & en même tems, cependant de plus conforme aux sentimens de modestie que Fatime devoit avoir sur son chapitre. Pourquoi ne le seroit-elle pas ? dit Cliton, qui n'étoit pas content de ce qu'avoir dit Pharsamon ; vous êtes bien un Prince vous Seigneur, & si pourtant, à prendre les choses à la lettre ; vous êtes le fils du frere de notre Gentilhomme, je raisonne juste, ou je suis un sot. Taisez-vous, répondit Pharsamon, en se tournant gravement du côté de Cliton, ce n'est point à vous à parler quand j'y suis. Ce que je dis là n'est pas pour vous fâcher, repartit l'Ecuyer, chacun prends

prends le parti de ſa chacune, & je parle à la compagnie qui eſt bien aiſe de m'entendre. Sans doute, reprit un des Cavaliers, une Princeſſe n'eſt point autrement faite que Fatime; & il ne tiendra qu'à elle d'être la mienne. Tout beau! s'il vous plaît, dit alors l'Ecuyer, il faut que je parle, ma langue m'en dût-elle tomber, c'eſt un morceau trop friand pour vos dents, & il n'y a que l'Ecuyer de l'illuſtre perſonnage que voici, qui mérite une telle aubaine. Cette ſaillie ne déplut point à Pharſamon qui laiſſa pour lors à ſon Ecuyer toute la liberté de défendre ſes droits. Mais Seigneur Ecuyer, repartit le Cavalier, ſi Mademoiſelle vouloit m'accepter pour amant, vous ne ſçauriez l'en empêcher! Palſanbleu je ne l'en empêcherai pas, dit bruſquement Cliten: mais ſi cela arrivoit, je me pendrois de rage, & nous verrions beau jeu! Ne craignez rien, dit alors Fatime, en jettant un regard conſolant ſur ſon amant, ne craignez rien, Seigneur, ce Cavalier n'en

fera rien, & quand il le feroit, je ne ſuis point volage ; un amant comme vous fait trop d'honneur pour qu'on y renonce. Ouf ! dit alors Cliton, j'avois beſoin de ces douces paroles : le Ciel vous tienne en ſanté, ma Princeſſe, & vous rende au centuple ce que vous me donnez, vous me faites plus aiſe, que ſi vous me chatoüilliez à la plante des pieds. On dit encore quelque choſe ſur ce chapitre où l'eſprit & l'amour de Cliton brillerent toujours également, après quoi, l'on ſe leva de table. La Dame qui devoit donner des chevaux à Pharſamon, prit congé de la compagnie, & fit monter Pharſamon & & Fatime dans ſon carroſſe, pendant que le maître de la Maiſon fit ſeller un cheval à Cliton, que la Dame ſe chargea de renvoyer.

On me demande, ſans doute compte de la Princeſſe Cidaliſe, il paroît même extraordinaire qu'elle ait pû s'éclipſer. Par quelle étrange avanture, dira-t-on, eſt-il poſſible qu'elle ne ſoit pas retrouvée ? Par une

avanture que vous ne ſçavez pas, Monſieur le Lecteur; mais que vous ſçaurez quand il me plaira, en attendant voyons lequel des deux eſt le plus preſſé, ou de vous informer de ce que fit Pharſamon, ou de vous apprendre ce qu'eſt devenuë ſa Princeſſe. Ma foi je ne ſçai lequel prendre, il faut pourtant me déterminer, ſuivons Pharſamon, puiſque nous ſçavons où il eſt, & le haſard nous remontrera Cidaliſe.

Le carroſſe dans lequel il étoit, étoit déja éloigné d'une demie lieuë du Château où s'étoit fait la nôce, quand, en traverſant un petit bois, Pharſamon & la Dame, apperçurent une jeune Payſanne qui fuyoit un Berger qui la pourſuivoit: La jeune fille faiſoit de grands cris, & ſembloit fuir avec la plus grande frayeur, celui qui couroit après elle. Pharſamon à cet aſpect, crie au cocher d'arrêter, ſaute à bas du carroſſe l'épée à la main, ordonne à Cliton de deſcendre, qui dans la précipitation avec laquelle il obeït, culbute en bas d'un cheval qui lui

avoit déja plus d'une fois fait ſervir la croupe de ſelle. Pharſamon d'une viteſſe incroyable, ſaute ſur le cheval, & galoppe à toute bride ſur le Berger : il l'attrapa bien vîte, & lui donnant un coup du trenchant de ſon épée ſur le dos, le renverſa par terre ; après quoi, il courut à la fille, qui s'arrêta en le voyant venir à elle. Ah ! Monſieur, lui dit-elle, que j'ai de graces à rendre à votre generoſité ! Vous me ſauvez des mains du plus cruel de mes ennemis. Venez belle fille, lui répondit Pharſamon, ſi j'en crois votre phiſionomie, vous n'êtes pas ce que les viles habits que vous portez, vous font paroître ; acceptez le ſecours que je vous offre, & montez ſur ce cheval qui vous portera juſqu'à l'endroit où m'attend un carroſſe. Après ces mots, il deſcendit de cheval, & remonta le plus adroitement du monde. Quand la jeune Payſanne fut placée, il galoppa avec la même viteſſe juſqu'au carroſſe, y fit monter l'inconnuë, & prit place lui-

même auprès de Fatime, après avoir rendu le cheval à Cliton. La frayeur de l'inconnuë avoit été si grande, qu'à peine pouvoit-elle en revenir, quoiqu'elle se vît en sûreté : La Dame à qui appartenoit le carrosse lui marqua tout l'interêt possible, & comme Pharsamon l'avoit fort bien remarqué, cette jeune fille avoit l'air de cacher une naissance illustre sous les habits qui la déguisoient : on ordonna au cocher d'aller le plus vîte qu'il seroit possible ; & une demie heure après, l'on arriva chez la Dame qui étoit veuve, & qui étoit une de ces femmes qui commencent leur retour ; coquette déja surannée, mais qui ne pouvoit renoncer au plaisir du bel âge, elle n'avoit pas dit grand chose dans la compagnie d'où elle venoit : la figure de Pharsamon lui avoit plû beaucoup ; & la demande qu'elle avoit faite du diamant, n'avoit été que pour l'engager à venir chez elle, pour essayer si elle ne pourroit lui faire oublier sa Princesse perduë ; elle esperoit en

lui parlant raiſon, de le faire revenir de ſon égarement, & le conduire inſenſiblement à l'aimer à force de bonnes manieres, enfin à l'épouſer, ſe doutant bien qu'il étoit homme de naiſſance, & pourvûë d'aſſez de bien pour faire la fortune d'un homme qui n'en auroit point, & qui lui plairoit (Je dis l'épouſer, car je ne ſuis pas d'humeur à mettre ſur la ſcene un amour ſcandaleux.)

Cependant on eſt arrivé. L'inconnuë parut avoir beſoin de repos; on lui prépara une chambre où elle fut long-tems à ſe repoſer ſur un lit; les ſoupirs qu'elle avoit fait le long du chemin, ne marquoient que trop combien les raiſons qu'elle avoit d'être affligée, étoient conſidérables: Pharſamon la recommanda à la Dame que j'apellerai Felonde, & lui témoigna qu'il étoit dans la réſolution de partir ſur le champ. Elle fit ſemblant de ſe mettre en devoir de lui faire donner ce qu'il demandoit; mais elle eut ſoin ſecrettement de faire dire qu'on

avoit emmené la meilleure partie de ſes chevaux à une de ſes Terres, & que ceux qui reſtoient, n'étoient point propres à l'uſage où les vouloit employer Pharſamon; qu'au reſte, on les rameneroit le lendemain l'après-dîné. Ce trait d'adreſſe fut ſuivi d'un diſcours, où elle lui repreſenta vivement, en ſe conformant à ſes idées, que l'inconnuë qu'il avoit tirée des mains de ſon ennemi, pouvoit avoir encore beſoin de ſon ſecours dans les ſuites, qu'il falloit attendre qu'elle lui eût confié ſon hiſtoire: Pharſamon qui malgré l'interêt de ſon amour, étoit capable d'arrêter pour cette unique raiſon, conſentit d'attendre juſqu'au lendemain. On ſervit le dîné, & l'on envoya demander à la Payſanne inconnuë, ſi elle vouloit venir manger. Cette jeune fille ſe leva du lit où elle s'étoit couchée, & parut dans la ſalle, avec cet air languiſſant qu'une vive douleur répand ſur le viſage, elle paroiſſoit conſternée, Pharſamon la ſalua d'un air convenable au miſtere

que ſes habits cachoient ſans doute, & malgré l'attirail de Payſanne, Felonde ne laiſſa pas de lui faire toutes les honnêtetés qu'elle auroit pû exiger dans un habillement plus diſtingué : Il eſt vrai que la jeune Payſanne y répondoit de maniere, qu'il étoit aiſé de voir que ce que l'on ſoupçonnoit de nobleſſe chez elle, étoit très-réel ; la beauté qu'on voyoit dans ſes traits étoit le moindre de ſes agrémens : Cependant ces traits compoſoient une phiſionomie fine & délicate, c'étoit un teint qu'une Payſanne ne ſçauroit ſe conſerver, une main charmante & telle qu'une Princeſſe pourroit la ſouhaiter, un certain geſte, & je ne ſçai quoi dans ſa maniere de remercier, ou de répondre & de manger même, qui reſpiroient une éducation noble. Felonde en dînant, eſſaya par les diſcours les plus obligeans, de calmer ſes inquiétudes : Elle parut ſenſible aux obligeans efforts que faiſoit cette Dame, elle ſe contraignit même juſqu'à parler beaucoup plus qu'elle n'auroit

n'auroit fait ; & le repas étant fini, Felonde la conduisit avec Pharsamon, Fatime qui avoit mangé avec eux, & Cliton à qui on avoit donné à manger à part, sous un agréable berceau, où l'on avoit ménagé des siéges de gazon. On agita d'abord quelques questions indifferentes, où la belle Inconnuë parut avoir autant de délicatesse dans l'esprit, qu'elle en avoit dans ses traits. Pharsamon cependant curieux de sçavoir par quelle avanture elle fuyoit ce Berger qui la poursuivoit, & charmé de l'occasion favorable qui s'offroit d'entretenir ses idées, par des matieres convenables à ce qu'elles étoient, pria l'Inconnuë de vouloir bien leur raconter son histoire, si elle le pouvoit faire. La jeune Inconnuë répondit, je vous ai trop d'obligation, Seigneur, pour vous refuser ce que vous me demandez ; d'ailleurs je n'y vois nul danger, ainsi je suis bien aise que vous me procuriez l'occasion de vous faire plaisir : quand elle eut répondu de cette maniere, d'un

air de modestie à inspirer du respect & de la tendresse pour sa personne, elle commença ainsi.

Histoire de Tarmiane.

JE m'appelle Tarmiane, monpere étoit Lieutenant de Vaisseau ; il n'avoit que vingt-deux ans lorsqu'il épousa ma mere, ils étoient François tous deux : La tendresse que ma mere avoit pour son mari, la décermina à le suivre dans un voyage sur mer qu'il alloit faire, avec quelques Vaisseaux que le Roy envoyoit dans une Isle où l'on avoit besoin de François : le commencement du voyage fut, dit-on, très-heureux ; mais quinze ou seize jours avant d'arriver où l'on alloit, des Vaisseaux d'un pavillon étranger, avertirent les nôtres qu'il falloit se tenir sur ses gardes. Ces vaisseaux nous ayant apperçûs de leur côté, approcherent à force de voiles, & quand nous fûmes plus près les uns des autres, on vit que c'étoient des Turcs en bien plus grand nombre

que les François, ils nous attaquerent bruſquement, eſperant de contraindre les nôtres à ſe rendre bientôt ; mais ils ſe tromperent ; & malgré l'inégalité, jamais on ne ſe défendit avec tant de valeur ; les Turcs à force de monde, demeurerent cependant victorieux, mais la victoire leur coûta bien cher, & ils ne la remporterent qu'enſanglantée du ſang de plus des deux tiers des leurs.

Mon pere fut un de ceux qu'ils admirerent le plus, quand ils ſe furent rendus maîtres de nos Vaiſſeaux, il s'étoit battu le dernier contre trois jeunes Turcs, dont il avoit irrité le courage par la vigoureuſe reſiſtance qu'il fit à leurs efforts pour entrer dans ſon Vaiſſeau ; mais enfin il fut percé de tant de coups d'épée qu'il tomba. Après le combat, on le fit prendre : Celui qui commandoit les Turcs le fit mettre dans ſa Tante, par un ſentiment de generoſité naturelle, & qu'excitoit encore ce qu'on lui rapportoit du courage de

mon pere. Les Turcs firent ſoixante priſonniers. Le butin partagé, Tarmiane ma mere reſta au Chef des Turcs : Ils prirent encore en s'en retournant quelques Vaiſſeaux Marchands. J'avois alors dix-huit mois, & quand nous fûmes débarqués, quelque ſoin que le Corſaire Turc (car c'en étoit un) prît de mon pere, il expira de ſes bleſſures entre les bras de ſon épouſe.

Le Corſaire Turc, qui aura nom Hasbud, m'emmena chez lui avec ma mere dont la jeuneſſe & la beauté l'avoient touché dès le premier inſtant. Il demeuroit dans un Village près de la mer: C'étoit un endroit, où ſon pere qui avoit poſſedé des emplois conſiderables auprès du Grand Seigneur, avoit été obligé de ſe retirer pour éviter des malheurs plus funeſtes, où ſans doute l'envie & l'artifice de ſes ennemis l'auroient expoſé dans les ſuites. Dans ce lieu, ſa femme encore jeune, avoit accouché d'Hasbud qui y avoit toujours été élevé. La mort de ſon pere & de ſa mere, qui

ne vêcurent que trois années après leur retraite, l'avoit laissé sous la conduite d'un simple parent, qui n'avoit pas eu soin de cultiver en lui toute la disposition que la nature lui avoit donné pour la vertu. Quoique privé des grands biens que la fortune de son pere lui avoit amassés, il en avoit encore assez pour vivre, sinon en gros Seigneur, du moins en particulier puissant. Son parent mourut comme il n'avoit encore que quinze ans. Maître d'un patrimoine plus que médiocre, l'amour & les plaisirs l'avoient d'abord occupé les premieres années. La proximité de la mer & de nombre de Vaisseaux Corsaires qui abordoient près des lieux où il demeuroit, l'encouragea à tenter fortune comme eux : Il s'associa à un d'eux avec qui il courut quinze années les mers avec tout le succès qu'on peut attendre dans ce genre de vie. Ce succès l'anima davantage encore : Enfin, après avoir fait long-tems le métier de Corsaire par interêt, il s'en fit une

ſi douce habitude, que dans les ſuites il le continua par goût & par inclination. Son aſſocié fut tué dans un combat : Hasbud épouſa une de ſes filles, & s'empara preſque de tous les biens que ſon pere avoit laiſſés. Chaque année il revenoit au lieu de ſa naiſſance où il avoit mis ſon épouſe : il agrandit ſes terres, & ſe bâtit une Maiſon ſi ſuperbe, ſe fit ſervir d'un ſi grand nombre d'eſclaves, que dans tout le Pays Hasbud étoit cité comme le plus riche & le plus puiſſant. Ce fut dans ce lieu qu'il nous conduiſit ma mere & moi : Mais avant que d'entrer dans le détail de mes aventures, & de tout ce qui y a rapport, il eſt bon de vous dire dans quelle ſituation étoit alors la Maiſon & la famille d'Hasbud.

Cet homme étoit âgé de cinquante ans : Sa femme qu'il avoit épouſé très jeune, n'en avoit encore que trente. Elle étoit une des belles femmes qu'on pût voir ; mais ſes inclinations étoient cruelles, méchantes, & d'autant plus

dangereuſes, qu'elle ſçavoit à force d'artifice, & d'un artifice qui ne lui coûtoit rien, cacher le plus mauvais caractere, ſous des apparences naïves de bonté & de douceur. Elle avoit un fils, & c'étoit le ſeul enfant qu'elle eût eu d'Hasbud. Ce Turc, quand nous fûmes arrivés, fit récit à ſa femme de la valeur de mon pere, & de la généroſité qu'il lui avoit fait paroître avant de mourir : il ajoûta que cet homme avant de mourir l'avoit prié de traiter doucement ſa femme, & de lui laiſſer la liberté d'élever ſa fille à ſon gré. Je lui promis d'éxécuter ce dont il me prioit, dit-il à ſa femme, & je veux tenir ma parole : ayez ſoin d'elle, & qu'on ne la trouble point dans l'éducation qu'elle voudra donner à ſa fille. Alcanie, c'étoit ainſi que ſe nommoit la femme du Corſaire, lui voulut perſuader qu'il n'étoit pas néceſſaire que cette eſclave demeurât dans ſa Maiſon, qu'on n'avoit qu'à l'envoyer dans une autre de ſes Maiſons, qu'elle y ſeroit

moins gênée, & que ce seroit aussi pour eux un embarras de moins. Alcanie n'alleguoit ces raisons que pour juger par la réponse de son mari, s'il ne s'interessoit que par générosité pour sa captive : elle avoit vû Tarmiane, sa beauté lui avoit paruë extraordinaire, & les soins qu'Hasbud ordonnoit qu'on prît d'elle, pouvoient être un effet des impressions de sa beauté.

Hasbud répondit à ce qu'elle lui disoit, qu'il étoit bien aise que Tarmiane restât dans la Maison ; qu'on seroit plus à portée de la servir, & que ce seroit une mauvaise maniere de tenir la promesse qu'il avoit faite à son mari mourant, que de commencer par l'éloigner de lui, & de l'envoyer dans des lieux où elle n'auroit pas les agrémens qu'elle trouveroit chez lui ; qu'au reste, c'étoit une femme d'une grande condition qui méritoit qu'on respectât son malheur. Sa passion naissante, & le dessein qu'il avoit de tromper Alcanie, le faisoient parler en ces termes. Alca-

nie ne fut cependant point abuſée à travers la généroſité qu'affectoit ſon mari, & qu'elle ſçavoit bien ne lui être point naturelle: elle démêla la véritable raiſon des inconveniens qu'il alleguoit. Pour en être plus certaine, elle ne s'obſtina pas davantage à lui parler ſur cet article, & elle diſſimula avec tant d'adreſſe, que ſon mari prit aiſément le change, & crut l'avoir perſuadée à ſon avantage.

Depuis ce moment, Alcanie traita Tarmiane le plus obligeamment du monde: Ma mere, quoique captive, n'avoit qu'à ſouhaiter, tout ce qu'elle vouloit étoit ſur le champ fait à ſon gré. Elle remercioit tous les jours Hasbud & ſa femme de la douceur qu'ils avoient pour elle: C'eſt à vos ſoins généreux, leur diſoit-elle quelques fois, que je dois ma vie; la mort funeſte de mon mari, & la perte de ma liberté l'auroient dès long-tems terminée, ſi vos bontés n'avoient charmé ma douleur. C'étoit ainſi que Tarmiane leur parloit quelques fois.

Cependant Hasbud aimoit de plus en plus ma mere : Une véritable passion inspire de la timidité aux ames les plus hardies & les plus cruelles. Hasbud, quoiqu'accoûtumé à ne trouver jamais de résistance, n'avoit cependant osé jusqu'ici faire connoître son amour à Tarmiane. La tristesse continuelle où cette captive étoit plongée, une douceur majestueuse empreinte sur son visage, un je ne sçai quoi que lui prêtoit de grand la noblesse du cœur & des sentimens, tout cela retenoit le Corsaire dans les bornes de la simple honnêteté : il l'abordoit cent fois dans la résolution de lui avoüer ce qu'il sentoit, & cent fois une crainte respectueuse le mettoit hors d'état de lui en parler ; mais sa passion vint à un point, qu'enfin un excès d'amour prévalut sur l'excès de respect qui gênoit son cœur : il résolut de l'aller trouver un jour qu'elle se promenoit dans une espece de labyrinthe qui étoit dans un Jardin magnifique joint à la Maison.

Juſqu'ici Alcanie, malgré les ſoins qu'elle prenoit d'obſerver ſon mari, n'avoit encore rien vû qui pût lui prouver qu'il fût amoureux de Tarmiane, & elle ſe diſoit quelque fois à elle-même qu'il pouvoit effectivement ſe faire qu'Hasbud en uſât par généroſité pour Tarmiane qui le méritoit, & par reſſouvenir à la vertu de ſon mari; mais le haſard qui trouble & répare tout ſucceſſivement, lui apprit, enfin, ce que l'adreſſe du Corſaire à ſon égard, & ſon reſpect pour Tarmiane lui tenoient depuis longtems caché. Je vous ai dit, Seigneur, continua la jeune Inconnue en s'adreſſant à Pharſamon, que Tarmiane ſe promenoit dans un labyrinthe de la Maiſon: Hasbud alla l'y joindre, croyant ſa femme occupée avec ſes domeſtiques: il entre dans ce labyrinthe, il jette les yeux de tous côtés pour apperçevoir Tarmiane; mais le bruit des ſoupirs de ſon cœur le conduit vers elle: il l'aborde en tremblant. Elle étoit aſſiſe ſur l'her-

be, & appuyée sur un bras. Votre douleur ne finira-t-elle jamais, lui dit-il d'un ton mal assûré, & avec une rougeur qui prédisoit l'intention qui l'amenoit ? Ne pourra-t-on malgré tout ce que l'on fait pour vous soulager, se flatter d'y réüssir ? Tarmiane, qu'il surprenoit, voulut se lever pour le saluer, mais il la retint avec précipitation. Ma douleur ou ma joye, lui répondit-elle, doivent importer peu à tout le monde, Seigneur, & c'est pousser vos bontés trop loin que de souhaiter si ardemment de voir finir mes maux : vous avez fait pour moi, & vous faites tous les jours assez pour m'empêcher de regretter ma fortune passée : mais, Seigneur, de quelle retour de gayeté est capable une malheureuse qui a perdu ses biens & son mari qu'elle cherissoit plus que toute autre chose : je ne dis point la liberté ; l'état où je vis ne ressemble point à l'esclavage ; croyez, Seigneur, que la reconnoissance que j'ai pour vous me feroit oublier

mes malheurs, si quelque chose pouvoit en effacer le souvenir de mon cœur. Mais quoi, Madame, repartit Hasbud, un peu remis de son émotion par la douceur avec laquelle lui parloit Tarmiane, quand on a été une fois malheureux, doit-on l'être toujours : Malgré les efforts que l'on voit faire pour terminer notre infortune, le tems & l'amitié que nous témoignent nos amis, n'effacent-ils pas dans le cœur de tous les hommes un funeste & fâcheux souvenir ? Nos malheurs enfin, laissent-ils d'éternelles blessures quand tout s'empresse à les guérir ? Parlez, Madame. Jusqu'ici, j'ai tout employé pour adoucir la situation où vous êtes ; mais que faut-il faire encore ? Vos larmes me touchent & me percent le cœur : je ne connoissois point avant vous la pitié & la compassion : vous m'inspirez pour vous des sentimens que je n'ai jamais sentis : vous pouvez tout éxiger de moi, mes biens, ma vie, mon sang, tout est fait pour vous. Il y a long-

tems que je voulois vous le dire ; mais je ne ſçai quelle crainte me retenoit en vous abordant ; & puiſque j'ai commencé à parler, je ne le cache plus, je vous aime éperduement, & c'eſt vous dire aſſez, Madame, que ſi vous répondez à mon amour, votre bonheur avec le mien eſt aſſûré pour jamais. Je ſuis marié, il eſt vrai, mais on trouve des remedes à tout. Depuis que je vous connois je hai ma femme : Quelle difference, grand Dieux, de vous à elle ! Ah ! Tarmiane, dites un ſeul mot de favorable ; & les obſtacles qui s'oppoſent à ma fecilité diſparoîtront ; car enfin, mon deſſein n'eſt pas d'abuſer du pouvoir que me donne ſur vous votre eſclavage : J'ai bien prévû que vous ne conſentiriez pas à mon bonheur à moins d'un engagement qui permette à votre cœur de ſe rendre aux empreſſemens du mien : encore une fois, dites un mot, Tarmiane, gardez le ſecret, & j'aurai ſoin de hâter notre félicité.

Que devint Tarmiane à cette brusque déclaration d'Hasbud ! L'horreur de ce qu'il lui proposoit se joignoit dans ce moment au peu de panchant qu'elle avoit pour lui, & au mépris qu'elle en devoit faire, puisque ce n'étoit plus qu'à une passion criminelle à laquelle elle devoit des honnêtetés qu'elle avoit cruës généreuses. D'abord, elle lui répondit avec une espece de fureur sans éclat, mais dont la froideur n'étoit pas moins expressive; insensiblement le malheur de sa situation lui arracha des larmes, & ce ne fut plus que par des soupirs & par des mots entrecoupés, qu'elle lui marqua tout l'effet que son discours avoit produit sur elle. Que je suis malheureuse, s'écria-t-elle! A qui m'adresser maintenant, ô Ciel ! pour avoir du secours ? Ah ! barbare, si tu m'aimes, ne devois-tu pas m'épargner le tourment que tu me fais souffrir ! Envisage mon état, sans bien, sans amis, sans soûtien. Je n'avois que toi & ta femme : tu avois fait mes malheurs:

tu ſemblois les réparer par la généroſité que je croyois voir en toi: Dieux ! cette généroſité n'étoit qu'une feinte! Il me reſte une fille dont la vûë ſoutenoit ma vie contre tous les chagrins qui l'attaquoient. Ma Religion eſt differente de la tienne : je ſuis une miſerable captive hors de ſon Pays, dans un climat barbare : Tes bontés étoient l'unique reſſource que me laiſſoit le Ciel. Reſſource vraiment affreuſe ! A preſent, que deviendrai-je? A qui me plaindre? Je ſuis ton eſclave: je n'ai que toi pour juge, & tu veux être mon bourreau ! A cet endroit de ſa réponſe, ſes ſanglots, l'empêcherent d'en dire davantage. Elle ſe jetta ſur moi, qui étois aſſiſe auprès d'elle : elle m'embraſſa avec des gémiſſemens qui auroient intereſſé les plus inſenſibles : il ſembloit que ſa douleur avoit redoublé ſon amour pour moi, & la jettoit même comme dans une alienation d'eſprit. Hasbud eut la conſtance d'attendre que cet excès de déſeſpoir contre lui

fût

fût rallenti ; & dans le tems qu'elle paroiſſoit être un peu plus calmée, il lui dit : Je vous laiſſe, Tarmiane ; l'aveu de ma paſſion vous fait plus de mal que je n'avois envie de vous faire, perdez cette horreur que vous avez conçuë contre moi. Votre chagrin me touche ſenſiblement : Je ne vous parlerai plus d'une choſe qui ne ſerviroit qu'à vous faire perdre pour moi l'eſtime que vous aviez conçuë : je tâcherai d'étouffer ma paſſion ; & pourvû que votre douleur n'éclate point, je puis vous promettre que la fureur que vous m'avez marquée ne diminuera en rien les bontés, que vous dites que j'ai juſqu'ici euës pour vous.

Après ces mots, il quitta Tarmiane qui avoit écouté ſes dernieres paroles la tête baiſſée, & les yeux fixés à terre. Faſſe le Ciel, lui dit-elle quand il la quitta, que les ſentimens que vous faites paroître ſoient ſinceres ! La reconnoiſſance que j'aurai pour vous ne finira qu'avec ma triſte vie !

Elle resta encore quelque tems dans ce labyrinthe. Hasbud s'en retourna dans la Maison agité de mille passions à la fois. Le repentir qu'il avoit marqué à Tarmiane n'étoit qu'une feinte dont il vouloit se servir comme d'un moyen plus sûr pour arriver à ses desseins. Dans le désordre où le jettoient mille résolutions incertaines, celle de se mettre sur mer, & d'emmener Tarmiane avec lui, étoit celle où son esprit s'arrêtoit le plus : Il devoit, pour cet effet, flatter Tarmiane de l'esperance de revoir sa Patrie, & lui dire que dans peu de tems il prétendoit l'y rendre lui-même : Il sçavoit bien que quand elle seroit dans son Vaisseau il en seroit infiniment plus le Maître que chez lui, où sa femme, qu'il craignoit un peu, & le désagrément de passer pour un cruel, le retenoient ; mais, comme j'ai dit, le hasard traversa ses desseins en instruisant sa femme de l'avanture qui s'étoit passée entre Tarmiane & lui.

Alcanie étoit entrée dans le la-

byrinthe un moment avant qu'Asbud y vînt : Elle avoit apperçû de loin Tarmiane au travers des arbres ; mais je ne ſçai par quelle humeur ſombre ou mélancolique, ou peut-être par un ſentiment ſecret de jalouſie qu'elle conſervoit contre elle, elle ne l'avoit point abordée.

Elle ſe promenoit d'un autre côté, quand elle entendit parler ſon mari, qui effectivement parloit très haut. La curioſité de ſçavoir ce qu'il diſoit à Tarmiane dans une occaſion dont elle préjugeoit bien qu'il ſe ſerviroit s'il l'aimoit, la fit avancer de leur côté, & ne s'approchant qu'autant qu'il étoit néceſſaire pour écouter diſtinctement ce que diſoit ſon mari, elle entendit, à quelques premiers mots près, toute la déclaration paſſionnée d'Hasbud, & les deſſeins violens, ſans doute, qu'il avoit contre elle, & qu'il confioit à Tarmiane. Mille fois la fureur, la rage & la jalouſie la pouſſoient à paroître pour accabler Hasbud de

justes reproches ; mais son caractere fourbe & artificieux l'emporta par interêt pour sa vie, & pour d'autres desseins sur la rage qui la transportoit. Elle se retira quand il eut cessé de parler, sans attendre la réponse de Tarmiane, car elle craignoit que son mari, par accident, ne la vît, & par cette raison ne méditât plus promptement sa mort.

Alcanie n'avoit d'abord été jalouse de Tarmiane que par un amour sincere pour son mari ; mais lorsqu'elle eut appris qu'il se soucioit assez peu d'elle pour ne point balancer à la sacrifier aux désirs qu'il avoit de contenter sa passion, cet amour jaloux s'évanouït entierement, & fit place à une résolution emportée de se venger de lui, avant qu'il eût le tems de se défaire d'elle : Cette résolution fut cachée sous un air content. Il la trouva, je dis Hasbud, dans une cour où elle ordonnoit quelque chose à ses domestiques : elle lui demanda d'un air indifferent d'où il venoit. Il ne lui cacha point

qu'il sortoit du labyrinthe, où il avoit eu un moment de conversation avec Tarmiane qui y étoit encore : De son côté, il lui dit cela d'un air libre & naturel, qui ne servoit qu'à prouver à Alcanie avec quelle précipitation elle devoit prendre des mesures avant les siennes. La nuit vint, Tarmiane sortit du labyrinthe, & supposa une indisposition pour n'être point obligée de manger ce soir là avec Hasbud & sa femme. Malgré le feint repentir d'Hasbud, elle avoit été frappée d'étonnement, elle s'étoit trouvée si saisie d'horreur, qu'elle ne pouvoit encore arrêter ces justes larmes que lui arrachoit le souvenir d'un si terrible compliment.

Alcanie & Hasbud mangèrent donc seuls à table. Alcanie feignit d'être en peine de la santé de Tarmiane, & quand le repas fut fini, elle se hâta de sortir de la chambre pour aller trouver ma mere : Elle y vint effectivement. Tarmiane étoit couchée, & me serroit entre ses bras, quand Alcanie entra dans la

chambre : elle la vit ſon viſage appuyé contre le mien, & fondant en larmes. Qu'avez-vous donc, Madame, lui dit-elle d'un air de pitié maligne ? votre douleur eſt opiniatre ? Pleurerez vous toujours ? Je ne pleurerai peut-être pas encore long-tems, répondit Tarmiane. Je vous laiſſe donc ce ſoir à votre triſteſſe, dit Alcanie, elle aura plus de charme pour vous que ma compagnie. La compagnie d'Alcanie me fera toujours un vrai plaiſir, repartit honnêtement Tarmiane, & dans l'état où je ſuis, je n'ai aſſez de malheur encore, ni aſſez d'ingratitude pour m'ennuyer de voir ceux qui me font du bien. Ce n'eſt point moi, Tarmiane, lui dit Alcanie, à qui vous devez ſçavoir gré de l'adouciſſement qu'on apporte à vos malheurs ; Hasbud mon mari a tout fait, & je n'ai tout au plus que l'avantage de voir avec plaiſir tout ce qu'il fait pour vous : Adieu, Madame, je m'en vais lui rendre compte de votre maladie, & lui dire que ce

n'eſt qu'une douleur ordinaire qui vous rend indiſpoſée ; vous jugez bien qu'il en doit être inquiet. Elle finit là une converſation qu'elle auroit encore renduë plus maligne, ſi elle s'en étoit crûë ; mais elle n'oſoit encore faire rien deviner, & s'il lui étoit échapé quelque choſe qui dût paroître trop vif, c'étoit ſon reſſentiment contre ſon mari qu'elle ne pouvoit entierement contraindre.

Cependant elle avoit mis à profit tous les inſtans : ſa vengeance n'étoit plus à faire, & Hasbud le ſoir même avoit été empoiſonné. Alcanie, de retour de la chambre de Tarmiane, étoit rentrée dans celle d'Hasbud qui ſe trouvoit mal. Elle en ſçavoit bien les raiſons, mais elle ne laiſſa pas que d'aller le ſoulager, & de lui marquer l'allarme la plus vive. Dans le tems qu'elle feignoit d'imaginer tout ce qui pourroit lui faire du bien, un Eſclave entra. C'étoit un homme qui depuis vingt ans étoit à Hasbud, qui le ſuivoit dans ſes courſes, & qui le

tu ne réüſſiras point : Tu m'as voulu faire mourir, & tu mourras ! leve-toi, & laiſſe parler ce fidéle Serviteur, ſans qui je perdois la vie. Hé bien, dit Alcanie en ſe levant avec fureur, il eſt inutile qu'il te raconte ce que j'ai fait ; je l'avoüe, j'ai voulu t'ôter la vie, & ſi je pouvois le faire, je le tenterois encore : Si je me repens de quelque choſe, c'eſt d'avoir été trahie ; tu méritois la mort, puiſque tu me la preparois ; juge-toi-toi-même, & voi quelle réſolution je devois prendre : J'ai tout entendu quand tu parlois de ta paſſion à Tarmiane ; ſouvien-toi de ce que tu diſois des nœuds qui nous attachent l'un à l'autre ; il y avoit du remede, diſois-tu, & pourvû qu'elle te répondit favorablement, tu me haïſſois, & les obſtacles qu'apporteroit ſans doute ſa délicateſſe, devoient être levés. Tu vois que j'ai retenu tes paroles : Quel parti pouvoit prendre, infame traître que tu es, que pouvoit de moins une femme qui t'a toûjours chéri, & qui, mal-

gré le tendre attachement qu'elle avoit pour toi, se voyoit récompensée de son amour par une perfidie ? Ah, cruel ! Va, fais-moi mourir ! Je n'emporte en quittant la vie, non pas le chagrin d'avoir attenté sur la tienne, non pas la douleur de perdre la mienne ; mais le juste désespoir de ne t'avoir pas payé de tes lâches desseins comme tu le méritois : Frappe avec toute l'ardeur d'un ennemi cruel qui tuë celle qui te feroit encore mourir si elle le pouvoit ! Ces mots furent prononcés avec la rage que peuvent inspirer, le désespoir d'avoir mal réüssi, la haine, la jalousie, & le chagrin de mourir.

Hasbud porta la main à son sabre pour se délivrer, tout d'un coup, des justes reproches d'une femme que la justice de ses plaintes ne rendoit cependant pas moins criminelle ; mais Mehella le retint, & lui representa qu'il pouvoit se venger sans s'exposer aux suites de l'action qu'il alloit faire :

Seigneur, dit-il, les preuves de ſa perfidie ſont évidentes, elle l'a éxécutée, & ce n'eſt pas ſa faute ſi vous ne mourez pas : vous êtes empoiſonné ; en faut il davantage pour la faire punir par le Juge ? En même tems il raconta à Hasbud de quelle maniere il ſçavoit que ſa femme l'avoit empoiſonné.

Alcanie, dit-il, a ſéduit celui qui prepare à manger. Comme tous vos domeſtiques ici lui ſont dévoüés, elle n'a pas eu de peine à le mettre dans ſes interêts : elle l'a engagé par des preſens dont elle l'a comblé ſur le champ, par des pierreries qu'elle lui a remiſes, à jetter dans deux plats des mets que vous aimez, une certaine poudre, qui apparemment eſt un poiſon bien ſubtil, puiſqu'elle lui a dit que vous ne paſſeriez pas la nuit. Cet homme a pris la poudre en promettant de l'employer avant que de ſervir ces mets : il a tenu parole. Après le repas, le haſard m'a conduit dans la cuiſine. A quelque pas de la porte, j'ai apperçû ce cuiſi-

nier qui parloit d'action à l'Esclave Murcie : cette Esclave sembloit le quereller. La curiosité, sans autre dessein que de la satisfaire, m'a porté à écouter ce qu'ils se disoient, & j'ai entendu qu'elle disoit ces mots : Hally, tu as mal fait de jetter cette poudre dans les plats : ce poison ne fera point sur ton Maître un effet si prompt qu'il n'ait le tems de soupçonner sa femme par les douleurs qu'il ressentira, & de la faire arrêter sur le champ ; apparemment qu'ils sont mal ensemble. Notre sexe est timide, & montre souvent la plus grande foiblesse, après avoir prouvé la plus ferme résolution : Tu ne devois point servir sa vengeance ; & quand ton Maître ne s'appercevroit pas qu'il est empoisonné, ta Religion devoit t'en empêcher. Tu sçais bien que j'aime la vertu, & que malgré ton peu de fortune je ne me suis jamais plaint de ton peu de bien : Je t'ai promis de t'épouser quand mon Maître m'auroit donné la liberté ; ne t'en prends qu'à toi-même si je te

refuſe à preſent ſoüillé comme tu es du plus noir & du plus grand des crimes.

A peine ai-je entendu ces mots, continua Mehella, que je ſuis entré le ſabre à la main dans la cuiſine pour en frapper ce malheureux cuiſinier. La frayeur qu'il a eu l'a fait tenter de ſe ſauver; mais plus prompt que lui, je ſuis ſorti, & l'ai enfermé dans la cuiſine avec l'Eſclave, que ſa vertu mérite qu'on récompenſe; après cela, j'ai couru le plus promptement que j'ai pû, chercher de ce breuvage, dont je me ſouviens qu'un Turc m'avoit fait preſent pour un ſervice que je lui avois rendu. Il m'en avoit appris la vertu; j'en ai rempli ce verre, & je ſuis accouru à vous. Seigneur, vous voyez que les complices du crime d'Alcanie ne peuvent vous échaper par les précautions que j'ai priſes, car j'ai la clef de la cuiſine ſur moi.

Pendant ce récit, Alcanie s'étoit aſſiſe dans la poſture d'une femme au déſeſpoir. Quand elle vit que

Mehella avoit tout dit, elle tira un petit sac de papier de sa poche, & le montrant à Hasbud : Vois tu cela, lui dit-elle, voilà le poison dont tu as pris ; mais puisqu'il ne m'a servi de rien contre toi, j'en tirerai du moins l'avantage d'en terminer ma vie, contre laquelle tu ne pourras plus rien dans un quart d'heure. A peine eut-elle fini ces mots, qu'elle avalla toute la poudre qui étoit dans le papier. L'effet de ce poison fut bien plus prompt quelle ne l'avoit dit, car dès qu'elle l'eut avalé, une pâleur mortelle parut sur son visage, sa bouche devint hideuse, ses yeux jetterent des regards que l'horreur de la mort, le tourment qu'elle souffroit, & la rage rendoient épouvantables; d'affreuses convulsions témoignerent qu'elle alloit rendre l'ame ; elle mourut, en disant d'un ton de voix terrible : Que ne peut l'impression de ton poison passer dans ton cœur, & celui de ta Captive ! A peine eut elle prononcé ces mots, qu'elle expira.

Cependant, dès l'instant même, Hasbud en informa le Juge : Il se transporta lui-même sur le lieu. Hasbud, en plusieurs occasions lui avoit fait plaisir. On ouvrit la cuisine où le malheureux cuisinier, prévoyant sans doute le sort qui l'attendoit, avoit fini sa vie avec un couteau qu'il s'étoit enfoncé dans le cœur. Malgré l'horreur que son crime avoit inspiré à l'Esclave Murcie, on la trouva auprès du corps de ce malheureux dans un état de douleur qu'il ne méritoit pas. Hasbud lui donna la liberté, & une somme d'argent considerable : Elle sortit de la Maison, & l'on ne sçait ce qu'elle devint dans les suites. Tarmiane étoit dans son lit pendant que tout cela se passoit. Quand elle fut levée le lendemain, Hasbud, charmé d'être délivré d'une femme dont sa propre fureur l'avoit défait, lui envoya Mehella l'informer de tout. Vous pouvez aisément imaginer quelle fut la surprise de ma mere quand elle apprit

des accidens si funestes : elle ne répondit presque rien à cet Esclave qui avoit charge de rapporter à Hasbud la maniere dont elle prendroit la chose. Mehella voyant qu'elle gardoit un profond silence, s'en retourna en informer son Maître ; mais il espera qu'en lui parlant lui même il la gagneroit à force de douceur & de biens. Cependant il jugea à propos de lui laisser le reste de la journée, pour lui donner le tems de faire de sérieuses réflexions ; il sortit même, & ne revint chez lui que sur le soir : il soupa seul. Tarmiane sçachant qu'il n'étoit point chez lui s'étoit couchée de bonne heure pour se disculper d'aller manger avec lui. Mais de quoi lui servoient ces précautions ! Pouvoit-elle échaper toujours aux haïssables empressemens de cet homme ? Il vint la trouver le lendemain dès qu'il sçut qu'elle étoit levée ; il l'aborda d'un air très respectueux : Le Ciel, dit-il, Madame, m'a défait d'une perfide qui avoit médité ma mort. De rage d'avoir manqué son coup,

elle s'eſt empoiſonnée elle-même ; & puiſqu'elle n'eſt plus, je puis dire que jamais mon ſort ne fut plus heureux. L'avanture tragique qui fait périr votre femme, & qui a manqué à vous faire périr vous-même, Seigneur, lui répondit Tarmiane, doit vous prouver ce que le Ciel que vous remerciez injuſtement, vous prépare ſi vous ne renoncez à vos criminels deſſeins. Alcanie n'eſt morte que pour avoir voulu vous faire mourir, c'eſt à vous de voir ſi vous ne méritiez pas ce qui lui eſt arrivé : C'eſt un avertiſſement pour vous que ſa mort, & je vous conſeille d'en profiter. Le Ciel ne met pas au nombre de nos crimes, répondit Hasbud, ceux qu'une paſſion violente nous fait ou entreprendre, ou commettre : On eſt trop peu Maître de ſoi même pour écouter les remords de ſon cœur. Ce que je voulois éxécuter contre Alcanie eſt de cette eſpece de crimes ; ainſi, je n'ai rien à aprehender. Mais, Madame, je ne venois pas vous trou-

ver pour m'attirer de mauvais préſages : ma paſſion pour vous devroit m'épargner le diſcours que vous me tenez : Vous ſçavez la promeſſe que je vous avois faite, de ne vous parler jamais d'un amour que mon engagement avec Alcanie me faiſoit juſtement haïr ; j'aurois tenu ma promeſſe ſi ſon crime ne m'eût exempté de tenir mon ferment. Je ne ſuis plus marié, je ſuis libre, & vous n'avez plus rien à m'alleguer, à moins que vous ne fondiez votre répugnance ſur l'averſion que vous avez peut-être pour moi ; mais cette répugnance ſeroit injuſte ſi elle tenoit contre la reconnoiſſance que vous devez avoir pour tout ce que j'ai fait pour vous, & contre les biens dont je veux à preſent vous combler ; ainſi j'eſpere, Madame, que ſi vous y avez mûrement penſé, vous ne vous oppoſerez plus à mon bonheur. Ah ! Seigneur, dit alors Tarmiane, vous repentez-vous ſi-tôt des ſentimens que vous m'avez témoignés en me quittant ? Penſez-vous que

votre femme fût le seul obstacle légitime qui s'opposât à ce que vous exigiez de moi? Ma Religion differente de la vôtre, que vous me forceriez de changer quand je serois à vous: Ma fille dont l'éducation m'est plus chere & plus precieuse que tout les biens du monde, & dont je ne serois plus la maîtresse, tout cela ne suffit-il pas pour m'excuser auprès de vous, si vous écoutez la raison, quand même mon cœur ne sentiroit pas de répugnance à se donner à vous? Ce sont là, dit Hasbud, de foibles raisons contre la mienne. A l'égard de votre Religion, il ne tient qu'à moi, dès à present sans être votre époux, de vous obliger à la quitter; mais, Madame, encore une fois, je ne veux point vous traiter avec violence: consultez-vous: je puis être heureux; & si je ne le suis pas, à qui voulez-vous que je m'en prenne, sinon à vous? Ah! cruel, s'écria alors ma mere, je vois bien que votre cœur est sans compassion pour moi! Pourquoi

s'adreſſer à moi pour choiſir un objet à votre paſſion ? Quelle felicité peut vous donner une malheureuſe que ſes malheurs & ſa ſituation condamnent à des larmes éternelles ? Laiſſez-moi plûtôt finir mes triſtes jours dans un repos qui eſt l'unique bien que je ſouhaite ! Traitez-moi comme une Eſclave ; mais ceſſez de m'aimer ? Je ne ſuis point aimable ; la douleur & les chagrins où je ſuis plongée, ne s'accordent point aux idées de bonheur que vous attendez de moi. Elle alloit continuer à en dire davantage, quand Hasbud l'interrompant tout d'un coup : Je n'eſpere point, dit-il, vous convaincre à force de raiſonnemens ; je vois bien que vous voulez vous même être la cauſe de votre peine ; mais, Madame, je vous laiſſe encore deux jours à ſonger à ce que je vous ai dit : déterminez vous à tout ce que vous pourrez imaginer de plus funeſte, ou à faire mon bonheur : C'eſt avec regret que je vous le dis ; mais je ſens bien que ma paſſion eſt arrivée

à un point qu'il ne peut plus ſupporter de reſiſtance : Adieu, Madame, ſongez-y.

Après ces mots, il quitta ma mere, & l'abandonna à tout ce que le déſeſpoir a de plus horrible. Mais le Ciel qui ſe joüe des deſſeins des hommes, & qui ſçait arrêter tout ce qu'ils méditent d'illegitime, preſerva Tarmiane des accidens affreux qui la menaçoient. Un Eſclave, parent du cuiſinier, outré de la mort de cet homme auquel il étoit joint, non ſeulement par les liens du ſang, mais encore par l'amitié, & qui ſe voyoit privé des agrémens & des douceurs dont il adouciſſoit ſouvent ſon état, reſolut ſecrettement de mettre le feu dans l'appartement d'Hasbud, afin qu'il périt le premier, ſe flattant que dans le déſordre il pourroit emporter plus qu'il ne lui en falloit pour aller vivre ailleurs : Il éxécuta ſa réſolution le ſoir du ſecond jour qu'Hasbud avoit donné à Tarmianne pour ſonger à ce qu'elle devoit faire. Perſonne ne

s'apperçut des precautions qu'il prit pour cela ; mais, entre minuit & une heure, Hasbud éveillé par la fumée qui l'étouffoit, vit en ouvrant les yeux les flames les plus ardentes dévorer les meubles de sa chambre ; il se leve effrayé, crie, appelle. Ceux qui couchoient un peu plus loin de lui s'éveillent, aussi & sont étonnés de cette épaisse & noire fumée qui rempliſſoit déja la Maison : ils se levent pour voir d'où vient le feu : l'appartement d'Hasbud étoit déja à moitié consumé, Hasbud lui-même avoit peri dans les flammes malgré ses efforts pour se sauver. Son fidéle Mehella arrive ; sa fidelité le fait périr lui-même.

Cependant le feu gagne le reste de la Maison. Les domestiques effrayés fuyent avec épouvante, & font des cris terribles : Tous les voisins éveillés par le bruit, se levent, chacun tâche de garentir son bien & sa Maison de l'accident funeste qui les menace. Dans ce désordre, l'Esclave qui avoit pris ses

meſures pour emporter effectivement de quoi pouvoir aller paſſer ſa vie ailleurs, fuit, & laiſſe au reſte des domeſtiques & aux voiſins le ſoin d'éteindre l'incendie.

Fin de la huitiéme Partie.

CONCLUSION
DE
PHARSAMON,
OU
LES NOUVELLES FOLIES
ROMANESQUES.

Par Monſieur DE MARIVAUX.

NEUVIE'ME ET DIXIE'ME PARTIES.

A PARIS,
Chez PRAULT pere, Quay de Gêvres,
au Paradis.

M. DCC. XXXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

M. DCC. XXXVII.

PHARSAMON,

OU

LES NOUVELLES FOLIES ROMANESQUES.

NEUVIE'ME PARTIE.

TARMIANE éveillée à ſon tour, par le fracas que cauſe cet embraſement, dans la frayeur qui la tranſporte, fuit, court çà & là, plus effrayée pour moi qu'elle tenoit entre ſes bras, que pour elle-même: & comme le trouble & la confuſion étoient répandus par tout, elle s'égara long-tems dans le Jardin ſans ſçavoir où elle portoit ſes pas: enfin, après s'être long-

tems fatiguée à fuir, elle arrive à la porte de la Maison, & transportée d'épouvante, elle entre nuds pieds & n'ayant qu'une simple jupe, dans une autre maison éloignée de soixante pas de celle qui brûloit. La Maîtresse de cette maison étoit à sa porte ; elle attendoit des gens qu'elle avoit envoyés pour sçavoir si l'incendie étoit dangereux. Les flambeaux que quelque domestiques tenoient pour éclairer leur Maîtresse, découvrirent la beauté de Tarmiane. D'abord ces domestiques l'arrêterent par le bras pour l'empêcher d'entrer ; Tarmiane alors se jetta aux genoux de cette femme pour la supplier de la recevoir avec son enfant chez elle : Je fui, s'écria-t elle, & la flame & la mort, & la perte de mon honneur qu'on veut m'ôter; cachez-moi chez vous, Madame. Mais en vain Tarmiane s'expliquoit-elle de la maniere du monde la plus pitoyable, la Maîtresse n'entendoit point sa langue, elle comprit seulement que Tarmiane lui demandoit du secours:

il n'étoit pas bien difficile de le deviner dans l'état où elle étoit. Cette femme lui fit signe de rester ; & ceux qu'elle avoit envoyés voir le feu lui ayant rapporté que les flames diminuoient, elle rentra chez elle avec Tarmiane à qui elle fit donner une chambre : Le reste de la nuit se passa tranquillement.

Le lendemain, la Maîtresse du logis qui paroissoit riche, & qui avoit nombre d'Esclaves, se doutant que Tarmiane parloit françois, lui envoya une jeune Françoise, pour lui demander la raison qui l'avoit fait fuir avec tant de frayeur. Tarmiane expliqua tout à cette jeune fille, & lui fit connoître les desseins d'Hasbud. Cette jeune Esclave la consola, & lui fit mille caresses : Ne craignez plus rien, Madame, lui dit-elle, la personne chez qui vous vous êtes refugiée est la tante d'Hasbud ; mais elle ne lui ressemble pas. Vous avez trouvé l'azile le plus sûr ; & quand j'aurai rapporté votre histoire à ma Maî-

treſſe, & ce que vous êtes, je ne doute point qu'elle ne vous traite avec toute l'honnêteté que vous pourriez attendre de la plus charitable de toutes les chrétiennes.

Cette jeune fille, après avoir ainſi raſſûré Tarmiane, s'en alla rendre compte à ſa Maîtreſſe de ce qu'elle avoit appris. Cette vieille femme que j'appellerai Boſmir, fut véritablement touchée du malheur de cette Dame, & de la perfidie de ſon neveu. Elle avoit déja ſçu qu'il avoit péri.

Le fils d'Hasbud s'étoit cependant ſauvé. Il n'avoit encore que ſix ans, & quelques domeſtiques fidéles l'avoient enlevé à la fureur des flames. Ce jeune enfant, dès le lendemain de ce terrible accident, avoit été apporté chez Boſmir. Quelque tems après, le Juge de ces Cantons avoit chargé cette vieille femme, & d'autres parens, du ſoin de conſerver ſes biens : Il reſta chez Boſmir qui l'éleva.

A l'égard de Tarmiane, elle vit

le repos ſucceder à tous ces troubles & à tous les dangers qui l'avoient allarmée. Boſmir eut pour elle les manieres les plus douces & les plus obligeantes : elle vivoit paiſiblement en m'élevant, & en attendant la mort. Il ne ſe paſſa rien d'extraordinaire pendant dix années qui s'écoulerent encore depuis le malheur d'Hasbud.

Je croiſſois cependant en âge : le fils d'Hasbud étoit grand, & me regardoit ſouvent avec attention. Ma fille, me diſoit quelque fois Tarmiane, le Ciel a prolongé ma vie autant que je le ſouhaitois pour vous inſtruire de la véritable Religion : Ceux parmi leſquels vous vivez en profeſſent une abominable. Vous avez treize ans, & vous allez entrer dans un âge où mille écüeils menacent votre honneur & la vertu que j'ai tâché de vous inſpirer. Ma ſanté diminuë tous les jours ; je ſens que je ne vivrai pas long-tems. Ma vie a été malheureuſe ; mais ces malheurs qui l'ont remplie me paroiſſent doux, puiſ-

qu'ils m'ont appris à adorer la main qui m'affligeoit, pour me faire mériter une récompenſe éternelle. Je n'aurois jamais connu Dieu comme il le faut s'il ne m'avoit mis dans un état où ſon amour étoit le ſeul bien qui me reſtoit : Heureux ceux qui ſçavent en profiter, & qui le regardent comme l'unique & le plus grand de tous. Souvenez-vous, ma chere fille, de ce que je vous dis à preſent : Hélas ! je prévois que vous ſerez expoſée à bien des dangers ! Je m'apperçois que le fils d'Hasbud vous regarde ſouvent ; vous avez peut-être allumé dans ſon cœur une paſſion qui pourroit dans les ſuites vous être funeſte : Bientôt il joüira de tous ſes biens : vous lui appartenez ; il ſe verra Maître d'une perſonne qu'il aime. Ah ! ma fille, promettez moi de négliger votre vie s'il en veut à votre honneur : apprenez, dès à preſent, à gémir de ces appas dangereux que le Ciel vous a donnés peut-être moins pour vous rendre heureuſe pendant

votre vie, que pour vous donner les moyens de mériter une felicité éternelle. Tout entre dans les desseins du Ciel ; déterminez-vous à mourir mille fois, plûtôt que de blesser en rien votre vertu. Que peut-il vous arriver que la mort ? Et la mort est-elle un mal quand elle affranchit des écüeils qui menacent notre honneur & qu'elle termine une vie dont la fin commence un bonheur éternellement durable.

C'étoit là les vertueuses instructions que Tarmiane me faisoit tous les jours. Le fils d'Hasbud continuoit à me regarder d'une maniere qui me prouvoit sa passion. C'étoit un jeune homme bien fait : sa phisionomie étoit belle ; il me paroissoit même que toutes les actions que je lui voyois faire, marquoient par tout un caractere de noblesse & de vertu : Insensiblement il atteint l'âge où il pouvoit joüir de son bien ; on le mit en possession des richesses qu'avoit laissé son pere. Dans ce tems, ma

mere tomba malade ; Bosmir n'oublia rien pour la soulager, & pour lui rendre la santé. Cette vieille femme avoit trouvé ma mere d'une phisionomie si charmante ; sa paisible langueur l'avoit si fort attendrie, que quoiqu'elle n'entendît point notre langue, elle vouloit toujours l'avoir auprès d'elle. Cependant malgré tout ce qu'on fit pour lui rendre la vie, elle mourut entre mes bras, regretée de tous ceux qui l'avoient connuë, & particulierement de Bosmir qui fut touchée si sensiblement de sa mort, qu'une tristesse sombre s'empara de son cœur, qu'elle ne la perdit qu'avec la vie. Elle ne survêcut ma mere que d'un an : j'étois restée avec elle depuis la mort de Tarmiane. Le fils d'Hasbud, que j'appellerai comme son pere, en rentrant dans ses biens, avoit pris tous les Esclaves qui lui appartenoient : Bosmir l'avoit prié de me laisser auprès d'elle, & il lui avoit accordé cette grace avec des sentimens pour moi si obligeans, que

je

je n'avois pas laissé d'y être sensible malgré le ressouvenir qui me restoit des paroles de ma mere.

Bosmir, avant de mourir, qui avoit donné la liberté à beaucoup d'Esclaves, me témoigna qu'elle étoit au désespoir de ne pouvoir me faire la même grace. Hasbud dans le moment n'étoit point avec elle : car, dans sa maladie, il ne l'avoit guéres quittée. Bosmir ordonna qu'on allât le chercher, je veux, dit-elle, en s'adressant à la jeune Esclave Françoise, qui étoit dans la chambre, je veux l'engager avant de mourir, à me promettre qu'il affranchira Celie ; c'étoit ainsi qu'on me nommoit. Celui qu'on envoyoit chercher Hasbud partit sur le champ pour l'avertir, il fut quelque tems à revenir avec ce jeune Turc, & quand ils arrivérent, Bosmir avoit entierement perdu la parole. Le trouble que la foiblesse jettra dans le cœur de ceux qui avoient entendu ce qu'elle avoit dit pour moi, empêcha qu'on instruisît Hasbud de la raison pour

laquelle on l'avoit été chercher. Ce jeune Turc n'en imagina point d'autre, que la foiblesse de sa Tante, je lui vis répandre quelques larmes, comme il me regardoit. Hélas, j'en répandois aussi; car la reconnoissance que j'avois pour toutes les bontés de Bosmin, avoient gravé dans mon cœur une tendre affection pour elle. Cette bonne Dame mourut, & laissa tout le monde dans l'affliction. Elle n'avoit point d'enfans. Hasbud hérita des Biens qu'elle avoit. Je restai encore trois jours dans la maison, consternée & accablée de douleurs, sans biens, sans ressource, à la merci de la volonté d'un Maître, que son pouvoir sur moi, pouvoit enhardir à bien des choses. Au bout de ces trois jours, Hasbud entra dans ma chambre où je pleurois. Belle Celie, me dit-il en langage Turc, quoiqu'il eût appris un peu le François par des Esclaves de ce Pays que Bosmin lui avoit donné pour l'instruire: Belle Celie, vous perdez par la mort

qui vous ravit Bosmir, une amie qui vous cherissoit ; mais ne vous abandonnez point au desespoir ; tout n'est pas perdu pour vous, le fils d'Hasbud n'est point un Maître qui doive vous épouvanter, vous ne serez pas moins bien traitée chez moi, que vous l'étiez chez Bosmir : Les malheurs de votre famille que je me suis fait rapporter, & les vôtres, sont des droits qui vous rendent respectable à mes yeux : calmez votre douleur, c'est le seul mal qui vous reste désormais, & venez chez moi avec toute la confiance que doit vous donner la vertu que je vous connois.

Ces paroles, je l'avoüerai, me surprirent ; je sentis couler dans mon cœur une douce tranquillité, & je n'en devois pas moins attendre d'un homme que la vertueuse Bosmir avoit élevé, & à qui elle avoit eu soin d'inspirer les sentimens les plus nobles, tels qu'elle les avoit elle-même.

Seigneur, lui répondis je en lan-

gage Turc, que je ſçavois fort bien, après ce que vous venez de me dire, mon cœur ſeroit bien injuſte s'il conſervoit encore quelque crainte à vous ſuivre ; ce n'eſt point-là le langage d'un homme qui veüille me faire de la peine, & la bonté que vous avez euë de me laiſſer une année entiere chez Boſmir quand vous pouviez me faire paſſer chez vous, m'eſt un garand de la nobleſſe avec laquelle vous me promettez d'en agir avec moi. Après ces mots je me levai, & le ſuivis dans ſa maiſon. Je ne ſçaurois vous exprimer la maniere honnête avec laquelle j'y fus traitée, je n'avois d'Eſclave que le nom : Hasbud attentif à tout ce qui pouvoit me faire plaiſir, avoit pour moi des empreſſemens qui me charmerent : il gardoit en me parlant un veritable reſpect, & mon cœur lui en ſçavoit tout le gré dont il étoit capable. Je reſtai trois mois dans cet état, ſans que rien m'apprît encore poſitivement qu'il m'aimoit. Je vivois contente : le reſſouvenir de ma

mere me donnoit quelque fois de la triſteſſe; mais Hasbud s'étudioit ſi fort à m'en diſtraire, qu'il y réüſſiſſoit par les ſentimens de reconnoiſſance & d'eſtime qu'il me donnoit pour lui : Un jour qu'il me parloit du malheur de mon pere, & qu'il paroiſſoit ſenſible aux maux que le ſien avoit faits à Tarmiane : Belle Celie, ajoûta-t'il, ſi j'avois été le Maître dans ce tems-là, vous ne me regarderiez pas aujourd'huy comme le fils du plus cruel de vos ennemis, Tarmiane vivroit encore, j'aurois tâché en la comblant de biens, de lui faire oublier ſes malheurs; & ſa fille ne verroit en moi, à preſent, qu'un ami plus reconnoiſſant des bontés qu'elle auroit en acceptant ces mêmes biens, qu'elle ne l'eſt elle-même malgré tout ce qui lui parle contre moi dans ſon cœur. Les malheurs de Tarmiane, lui répondis-je, avec une douceur où cette reconnoiſſance dont il me parloit, & peut-être quelque choſe de plus, avoit part, les malheurs de Tarmiane cauſés

par le pere d'Hasbud, ne verſent dans mon cœur aucune inimitié contre le fils; la difference de ſon caractere ne ſert qu'à faire briller davantage ſa generoſité, & la ſenſibilité obligeante qu'il témoigne pour le paſſé, m'eſt un ſûr garant des bontés qu'il doit avoir à l'avenir, lui aſſure de ma part une parfaite reconnoiſſance & une eſtime éternelle. C'eſt me l'accorder trop tôt cette précieuſe eſtime, répondit Hasbud; j'eſpere la mériter un jour; mais en attendant, belle Celie, que mes manieres vous engagent à me l'accorder telle que je la ſouhaite, croyez que mon cœur n'aura jamais de plus cher interêt que celui de la mériter: Ces paroles furent prononcées, non pas avec cet emportement que donne une paſſion qu'on ne gêne plus, mais avec une maniere douce & reſpectueuſe, & telle enfin qu'il le falloit pour trouver le chemin de mon cœur. Je baiſſai modeſtement les yeux après qu'il eût ceſſé de parler, & je lui dis: Seigneur, ne ſouhaitez

point si vivement des sentimens de reconoissance d'une malheureuse captive, qui ne peut vous donner que cela, & qui sans doute vous le donnera toute sa vie: Cependant, Seigneur, si cette reconnoissance a quelques charmes pour vous, vous pouvez dès à présent être persuadé que mon cœur en sent une infinie. Je ne dis que ces mots. Oüi, belle Celie, me répondit-il, ce que vous voulez bien me dire a des charmes pour moi, & je n'ose vous avoüer encore à quel prix je mets vos paroles, un jour quand mes actions vous auront prouvé.... Il s'arrêta-là, & parut embarrassé. Non, je n'ose continuer, belle Celie; je vous quitte, & rien ne peut encore excuser ce que j'ai pensé prononcer. Il me quitta. Je demeurai interdite, immobile, & peut-être tendre: car enfin ce jeune Turc, m'avoit toujours paru estimable, il joignoit aux qualités de son cœur la figure la plus aimable; toutes ses actions avoient une certaine grace

que je n'avois trouvée qu'à lui seul. Du vivant de ma mere même, malgré tout ce qu'elle avoit pû m'inspirer d'horreur pour la passion naissante d'Hasbud, quand il jettoit les yeux sur moi, je ne pouvois m'empêcher quelquefois de sentir une émotion de plaisir, dont je ne connoissois point la vraye cause: il m'étoit même échappé des regards sur lui qui n'avoient rien d'ennemi; & dans la situation où je me trouvois alors, la reflexion des manieres obligeantes qu'il avoit eues pour moi, pendant l'année que j'étois restée chez Bosmir après la mort de ma mere, se joignoit encore, & à ce qu'il faisoit actuellemunt pour me plaire, & à ce secret penchant qui me portoit à l'aimer. Je ne laissai cependant pas que de me trouver embarrassée quand il m'eut quittée: Que veux-tu faire, me disois-je? Hasbud est d'une religion differente de la tienne; Hasbud est aimable, il m'aime; mais Hasbud est-il préferable à la religion, à la vertu, aux sages instructions de ma

mere, qui m'a recommandé de ne l'écouter jamais. Quel sort prétens-je avec lui ? Dieu ! Que je suis malheureuse ! N'étoit-ce pas assez des malheurs où je suis née, sans avoir encore celui d'avoir de la foiblesse pour un homme que tout m'ordonne de haïr ?

C'est ainsi que je m'entretins long-tems avec moi-même. Dans les suites Hasbud vécut toujours avec moi dans la même retenuë ; ses yeux seuls & ses empressemens me parloient d'une tendresse que par respect il renfermoit dans son cœur : Nous en étions en ces termes tous deux, quand il débarqua un Vaisseau Turc, qui avoit fait nombre d'Esclaves chrétiens : on en offrit à Hasbud qui en acheta trois ou quatre de differens pays de France; entr'autres il y en avoit un qui n'avoit que dix-neuf à vingt ans, beau & bien fait, & qu'on disoit homme de qualité en son pays. Hasbud me les fit voir, & me dit en me les presentant, que ce n'étoit point pour lui qu'il les avoit

achetés, mais que comme il avoit appris qu'ils étoient François, il me les donnoit pour que j'eusse le plaisir de m'entretenir avec eux, & leur parler ma langue naturelle, qu'il croyoit que cela me désennuyeroit de tems en tems; & se tournant en même tems du côté de ces Esclaves: Je vous ai achetés, leur dit-il, mais, désormais, voilà votre unique Maîtresse, & vous serez traités à proportion de l'ardeur avec laquelle vous lui obéirez. On ne pouvoit rien faire de plus généreux pour moi; ce dernier trait de bonté me charma, & je ne lui avois jamais parlé avec tant de marque d'estime que je fis alors: Les malheurs de ma vie, lui dis-je, Seigneur, seront plus que répards, & vous m'ôterez jusqu'au pouvoir de m'en souvenir; Vous m'avez moins d'obligation que vous ne pensez, me répondit-il, belle Celie, & c'est plus à mon cœur que je satisfais en vous obligeant, qu'aux malheurs que vous avez soufferts de la part de mon pere. Ces Esclaves, depuis ce moment

me servirent, les autres n'aprocherent plus de moi, & effectivement je leur faisois très-souvent parler de leur pays, je m'en faisois raconter les maximes & les mœurs, je leur parlois de notre Religion, & cela ne contribua pas peu, avec les bontés d'Hasbud, à calmer insensiblement ma tristesse. Il me demandoit, de tems en tems, si j'étois contente de mes Esclaves, c'étoit ainsi qu'il les appelloit. Oüi, Seigneur, lui répondis je, & quand ils n'auroient pour toutes qualités que celle d'être un present de votre part, ma reconnoissance me les rendroit agréables; mais après tout, Seigneur, quand j'aurois à m'en plaindre, je ne suis pas plus qu'eux, & ils ne sont obligés de servir que vous seul. Celle, me répondoit-il, n'usez plus de ces termes, je vous prie; vous êtes leur Maîtresse, & je ne connois personne ici qui ne soit mille fois plus esclave que vous ne l'êtes: Ceux que je vous ai donnés, ne sont pas tous les vôtres, & quelque jour je vous en offrirai un que

vous ne connoiſſez pas encore, & qui ne connoît, lui-même d'autre bien que ſon eſclavage.

Il y avoit près de ſix mois que ces Eſclaves me ſervoient; ce jeune homme dont j'ai parlé beau & bien fait, étoit celui qui s'empreſſoit le plus à me ſervir : je remarquois qu'il y avoit dans ſes actions, quelque choſe de plus fort que l'amitié. Un jour que j'étois ſeule avec lui & que ſes camarades étoient occupés à autre choſe : C'eſt dit-il, un grand bonheur pour moi que d'être tombé en partage à Hasbud, puiſque j'ai le plaiſir de ſervir la plus aimable Maîtreſſe qu'on puiſſe voir; la conformité de ſa Religion à la mienne, la même Patrie, tout contribuë à adoucir mes fers, & quelquefois même à me les faire préferer à la liberté que j'ai perduë, & aux avantages que je pouvois eſperer dans mon pays, ſans le malheur de ma captivité. Je ſuis bien aiſe lui répondis-je, de l'adouciſſement que vous dites que j'apporte à votre eſclavage : Cleonce

(c'étoit ainſi qu'il avoit nom) il ne tiendra pas à moi, avec le tems, de vous procurer la liberté qui doit faire votre unique ſouci. Ah! Madame, s'écria-t'il alors, quand vous me la feriez rendre, cette liberté, en ſerois-je plus libre, puiſque je tiens plus à vous par les ſentimens de mon cœur, que par les chaînes qu'on m'a données? Cleonce, lui dis-je, vous abuſez de la confiance que je vous ai témoignée: ſi celui à qui vous appartenez ſçavoit ou apprenoit jamais ce que vous venez de me dire, je ne répondrois pas un moment de votre vie. Ce ſeroit, me dit-il, la perdre pour une ſi belle cauſe, que je ne la regretterois pas: Mais, Madame, pourquoi prendre de cette maniere l'aveu que je vous fais, vous êtes chrétienne, je ſuis chrétien; j'ai de la naiſſance, & je n'en ſuis pas moins honorable pour avoir des fers ici: Voyez, Madame, & écoutez ce que je vais vous dire, Hasbud vous aime, je le vois. Hasbud nous a donnés à vous: L'amour de ce

Turc pour vous ne ſera pas toujours auſſi reſpectueux qu'il vous le paroît à preſent, & enfin, tout ce que vous pourriez eſperer de lui, ce ſeroit qu'il vous épouſât ; mais après ce mariage, ſi vous tenez ſincerement à votre Religion, que penſez-vous que vous aurez à ſouffrir de la part d'un homme qui voudra vous faire embraſſer la ſienne, & qui, plus brutal encore qu'il n'étoit tendre, vous y contraindra par tout ce qu'il imaginera de plus violent ? Enviſagez cela avec reflexion, & voyez maintenant ce que je vous propoſe : Vous êtes notre Maîtreſſe ; il n'eſt ici de loix que celles que vous impoſez, on vous abandonne à votre conduite, facilitez mon évaſion, confiez-vous à moi, & venez dans les lieux de votre naiſſance, me voir vous jurer une fidelité éternelle.

Cleonce finit là ſon diſcours, & me regarda tendrement, en attendant ma réponſe. Cleonce, lui dis-je alors, ce que vous me propoſez ſeroit raiſonnable, ſi Hasbud étoit

tel que vous le peignez ; mais je le connois mieux que vous : Je n'épouserai jamais ce Turc, je sçai que ma Religion est un obstacle, & j'espere qu'il ne me forcera jamais, ni au mariage, ni à quitter ma Religion : ajoûtez à cela, que les manieres qu'il a pour moi, seroient payées avec bien de l'ingratitude, s'il n'en remportoit pour prix qu'une perfidie, que je puis m'épargner, en le priant de me donner ma liberté ; je suis persuadée qu'il ne me la refuseroit pas : Il m'aime, il est vrai, mais les sentimens qu'il a pour moi, sont tels qu'il aimeroit mieux me perdre pour jamais que de m'affliger : Ainsi, Cleance, n'espérez pas que j'accepte jamais le parti que vous me proposez : Je hais les ingrats, & je le deviendrois moi-même si j'abusois, comme vous me le conseillez, de la liberté qu'Hasbud me donne.

Si vous regardez comme une ingratitude de vous sauver d'un danger que vous ne voyez pas ;

preſent ; mais que vous connoîtrez ſans doute un jour, dit-il, c'eſt une marque, Madame, que vos ſentimens pour Hasbud prévalent & l'emportent ſur la crainte raiſonnable que vous devroit donner l'avenir : Vous l'aimez. Je rougis à ce mot : Hé bien, Cleonce, lui répondis-je, après tout, quand je l'aimerois, ma tendreſſe pour lui nuiſoit-elle à ma vertu ? Puiſque quand je l'aimerois, il ne le ſçait au moins pas encore ; c'eſt un homme à qui j'ai mille obligations, & qui me traite moins en eſclave, qu'en Maîtreſſe, qui m'obéit & qui n'a d'attention que pour me plaire, au lieu de la dureté dont ſes pareils uſent ordinairement avec les miennes : Croyez-vous qu'il me ſeroit plus pardonnable de vous aimer, vous qui, dès la premiere fois que vous m'avoüez votre amour, me propoſez une perfidie, & par-là, me donnez à préjuger que vous ſeriez peut-être capable de devenir un perfide vous-même : Quels droits auriez-vous plus que lui ſur mon

cœur

cœur, à moins que vous ne vous imaginiez que c'en ſoit un d'avoir été élevé dans une Religion, que peut-être vous ne reſpectez guére ? Je veux croire que vous avez de la naiſſance, je vous dirai que j'en ai jugé de même ; mais je puis me tromper, il eſt impoſſible ici de vous convaincre du contraire, & ainſi, à tout examiner, un Turc de l'eſpece d'Hasbud, quand il a rendu les ſervices qu'il m'a rendus, vaut bien, Cleonce, un Chrétien qui peut ne l'être que de nom, & dont la naiſſance doit paroître ſuſpecte. Je ne m'attendois pas, répondit Cleonce, à de pareils ſoupçons, & je croyois que c'étoit ce que j'avois de moins à craindre : je ne vous parlerai plus, ajoûta-t'il d'un ton de voix chagrin, d'une paſſion qui ſera déſormais ma peine : dure à jamais mon eſclavage, puiſque je perds l'eſperance de vous toucher, tout genre de vie m'eſt déſormais indifferent ; mais que dis-je ? ajoûta-il en ſe reprenant, je ſens bien que ſi je reſtois

avec vous, je vous forcerois par mes importunités à faire terminer une vie qui me seroit à charge; épargnez-moi le chagrin de voir un jour ma mort être un effet de votre haine : épargnez-vous à vous-même, Madame, les remords que vous laisseroit la fin tragique d'un miserable que votre indifference accable mille fois plus que son esclave: Demandez ma liberté à Hasbud, il ne vous la refusera pas. Hé bien, lui répondis-je alors, je vous promets d'employer pour vous, tout ce que sa bonté me donne de pouvoir sur lui; je lui parlerai dès aujourd'huy, & même je ferai ensorte que vous puissiez retourner chez vous plus aisément. Cleonce me remercia d'un air fort triste, Hasbud venoit à nous, & cet Esclave se retira. Il m'aborda en riant: Hé bien, me dit-il, Celie, cet Esclave vous parle de son Pays? Oüi Seigneur, lui dis je, mais ce n'est pas-là ce dont il m'a toujours entretenuë. Et que vous disoit-il reprit Hasbud, avec précipitation? Vous l'avoüerai-je,

Seigneur, dis-je alors, il me prioit de vous demander sa liberté. Moi! Madame, reprit Hasbud, je ne sçai ce que c'est que liberté, ce n'est point de moi qu'il la doit obtenir, je ne suis point son Maître, il n'est point mon Esclave, il est le vôtre. Ah! Seigneur, toutes vos bontés ne m'aveuglent point, repartis-je, & je sçai ici le respect qui vous est dû. Le mot de respect pour moi, ne convient point dans la bouche de Celie, répondit Hasbud, & je la prie de n'en plus parler; à l'égard de la liberté de cet Esclave, je vous le repete encore, il est à vous, vous pouvez disposer de lui entierement non-seulement de lui, mais de tous ceux qui sont à moi. Vous me réduisez, Seigneur, lui répondis-je, à lui laisser ses fers. Quoi! Celie, me dit Hasbud, en me regardant fixement, ne voulez-vous pas me donner la satisfaction de vous les voir rompre vous même. Ah! Seigneur, m'écriai je, je les romprai; cette délicatesse de generosité ne vous sera point inutile, le prix le

plus digne dont on la puiſſe payer ; c'eſt de l'écouter : Ainſi, Seigneur, cet Eſclave eſt libre. Oüi, Cleonce, déſormais vous ne dépendrez que de vous, c'eſt moi qui romps vos chaînes, & c'eſt moi que vous en devez remercier : Vous voyez, Seigneur, continuai-je, en m'adreſſant à Hasbud, vous voyez ſi je vous refuſe le plaiſir de me voir employer comme vous le ſouhaitez, les bontés que vous avez pour moi.

Après ces mots, Cleonce ſe jetta à mes pieds, & me remercia ; je le fis relever, & j'acceptai tous ſes remercimens, je m'appercevois pendant qu'il me parloit, qu'Hasbud voyoit ſon action avec plaiſir. Vous avez beau, me dit-il, affranchir des Eſclaves, belle Celie, il vous en reſtera toujours ; mais ajoûta-t'il, c'eſt peu que de donner la liberté à Cleonce : ſi vous ne lui facilitez les moyens d'en joüir ſans doute comme il le ſouhaite ; mais comme ce ſeroit un embarras pour vous, je veux bien me charger, dit-

il en riant, de ce que vous devriez faire vous-même : que cet Esclave reste encore huit jours ici, il part un Vaisseau dans lequel je le mettrai ; c'est un Vaisseau marchand, je connois celui à qui il appartient, il s'en va en Angleterre, & Cleonce arrivé dans ce pays n'aura pas de peine à passer dans le sien ; après ces mots, Cleonce se retira. Dès le même jour Hasbud lui donna une somme d'argent considerable, avec des diamans, & d'autres pierreries : Il faut bien, dit-il, qu'un Affranchi de Celie ait de quoi prouver qu'il l'a servie. Cleonce accepta tout ce que ce Turc lui donna, avec des marques de reconnoissance qui auroient trompé tout le monde. Le septiéme jour arriva. Pendant l'espace de ce tems, Cleonce n'avoit fait que me remercier de la grace que je lui avois accordée. Je tiens de vous une liberté, Madame, me dit-il, que je vous sacrifierois pour toujours, si la haine que vous auriez bien-tôt pour moi ne m'interdisoit ce plaisir. Le soir du

septiéme jour, il vint me dire adieu, accompagné d'Hasbud lui-même, qui l'avoit averti de se tenir prêt pour le lendemain matin à quatre heures, que le Vaisseau devoit partir. Je viens, dit-il, à vos genoux vous jurer, Madame, une reconnoissance éternelle; fasse le Ciel que vous soyez comblée de tous les biens que je vous souhaite, & que vous méritez! Allez Cleonce, lui répondis-je, c'est assez me faire honneur d'un bien que vous devez au seul Hasbud, c'est à lui à qui vous devez toute cette reconnoissance; & sans sa generosité à mon égard, vous ne me remercieriez pas aujourd'hui de la grace que je vous ai faite.

Après ces mots, Cleonce se retira, Hasbud resta avec moi à m'entretenir à son ordinaire de mille choses agréables qu'il racontoit avec tout l'esprit & la vivacité possible, il étoit charmé quand il s'apperçevoit que ses petites histoires me divertissoient. L'heure du soupé arriva, & après que nous eûmes mangé, il

me remena dans ma chambre qui donnoit dans le jardin, & dont les fenêtres n'étoient que de sept à huit pieds à hauteur de terre ! O Dieu ! Je m'en souviendrai toujours, que cette nuit pensa m'être funeste. Que la passion fait imaginer de choses à ceux dont le cœur n'est pas fait pour n'écouter que la vertu.

Ce malheureux Cleonce à qui j'avois donné la liberté, m'avoit caché le desespoir où l'avoit mis la derniere conversation que j'avois euë avec lui ; j'avois cru de bonne foi, qu'il avoit étouffé son amour, & que la liberté même qu'il m'avoit demandée, n'étoit qu'un moyen qu'il employoit pour se guérir ; mais le traître avoit bien d'autres desseins ! Les huit jours, pendant lesquels il avoit eu la liberté de sortir ; l'argent que lui avoit donné Hasbud lui avoient servi à gagner deux malheureux qu'il avoit trouvés, dont l'un étoit aussi un François, qu'un naufrage avoit réduit à demeurer dans ces lieux

avec ſon camarade ; ils vivoient comme ils pouvoient depuis qu'ils y étoient : je ne ſçai comment ni par quel hazard Cleonce les connut ; mais enfin, avec l'argent que cet Eſclave leur avoit donné, ils avoient acheté, avec nombres d'autres, une Chaloupe qui devoit, le lendemain, partir une ou deux heures après le Vaiſſeau : ils devoient la nuit du ſeptiéme au huitiéme jour, m'enlever de ma chambre, & me forcer en étouffant mes cris à les ſuivre, & à entrer dans la Chaloupe, où perſonne qu'eux ne connoiſſoit Cleonce. Les meſures qu'ils avoient priſes pour paſſer dans le Jardin, étoient immanquables : Cleonce avoit prié Hasbud de permettre qu'ils couchaſſent avec lui la nuit de ſon départ, parce que, diſoit-il, c'étoit des gens de ſa patrie qui ne ſçavoient où ſe refugier, qui partoient le lendemain, & qui depuis long-tems vivoient miſerables : Cleonce n'eut pas de peine à obtenir cela d'Hasbud, ce Turc lui accorda même cette

cette grace avec plaisir, par consideration pour moi dont il étoit l'Affranchi.

Cleonce fit donc le soir entrer ces deux hommes; il étoit fort tard, il fit d'abord semblant de se retirer avec eux dans sa chambre; mais il les conduisit dans le Jardin par une allée obscure dont la porte y aboutissoit. Il les plaça lui-même, & se tint avec eux, munis de tout ce qu'il lui étoit nécessaire, afin de n'être pas obligé de retourner dans sa chambre. Il y avoit bien près de deux heures que j'étois couchée, quand ils s'approcherent de ma fenêtre pour y monter, & entrer dans ma chambre: Je dormois alors d'un sommeil assez profond. Cleonce fut le premier qui, le poignard à la main monta par la fenêtre. Il ordonna aux autres d'en faire autant quand il seroit sauté dans la chambre. Pour cela il rompit sans beaucoup de bruit, un carreau de vître, & n'eut pas de peine, après, à ouvrir la fenêtre: mais, ô Dieu! que ceux qui font de mauvaises ac-

tions doivent trembler ! Le Ciel les confond presque toujours dans le tems qu'ils n'ont plus qu'un pas à faire pour accomplir leur crime. Cleonce avoit ouvert ma fenêtre, je dormois, & sans doute que la peur de la mort, la surprise & la violence m'auroient mise hors d'état de lui resister ; mais, en sautant dans ma chambre, ses habits qui s'étoient accrochés à la fenêtre le firent tomber, & l'inquiétude ordinaire qui suit de pareilles entreprises, ayant fait oublier à Cleonce qu'il tenoit un poignard en main, au lieu de le jetter à terre, il le garda ; & sa chute fut si funeste pour lui, qu'en tombant il se l'enfonça dans le corps. Le coup qu'il se donna lui fit faire un cri terrible. Ses complices, dont l'un escaladoit déja la fenêtre, au cri qu'il fit, s'enfuirent épouvantés, & ne sçachant ce qui lui étoit arrivé, chercherent de tous côtés dans le Jardin un endroit par où ils pussent sortir, mais ils furent obligés de se cacher dans un petit bois assez touf-

su, n'attendant que la mort pour prix de leur entrepriſe s'ils étoient trouvés.

Cependant le cri de Cleonce & le bruit qu'il fit en tombant, me reveillerent ; je l'entendis qui ſe plaignoit, & qui diſoit : Ah Ciel ! Que vais-je devenir ? La frayeur qui me ſaiſit alors, jointe à un reſte d'aſſoupiſſement qui n'étoit pas encore diſſipé, fit que je ne reconnus point ſa voix : je ſortis de mon lit en faiſant des cris épouvantables. Hasbud qui logeoit un peu plus loin de moi ſur la même ligne, ſe reveilla, entendit crier & reconnut ma voix, & comme un homme qui court pour ſauver ce qui lui eſt mille fois plus cher que ſa vie même : Sa coutume par bonheur étoit de laiſſer toute la nuit une lampe allumée, il prend cette lampe, avec précipitation, & ouvre ſa porte le ſabre à la main, & couvert d'une robe qu'il mettoit le ſoir, il traverſe toutes les chambres pour venir juſqu'à moi : il me trouve tombée & pleine de ſang à la tête, d'un coup que

je m'étois donné en tombant. Ah Ciel, dit-il, avec des yeux pleins de tendreſſe & de fureur : Qu'avez-vous Celie ? Dans quel état eſt l'aimable Celie ! Celie, ma chere Celie, qu'avez-vous ? A peine pouvois-je lui répondre, tant la frayeur m'avoit ſaiſie : Ah ! Seigneur, lui dis-je, je ne ſçai ce que c'eſt ; mais au nom de tout ce que vous avez de plus cher au monde, n'avancez pas plus avant, & n'entrez pas dans ma chambre. Duſſé-je y périr mille fois, me dit-il, je verrai quels ſont les ennemis qui en veulent à ma chere Celie. J'eus beau vouloir le retenir alors par la manche de ſa robe, il s'échappa, & entra dans ma chambre. Quel horrible ſpectacle s'offrit à ſes yeux ! Cleonce nageant dans ſon ſang qui ſortoit à gros boüillons de ſa bleſſure, & le poignard qu'il s'étoit arraché lui-même, à terre à ſes côtés.

A cet aſpect Hasbud recula ſurpris, & Cleonce le regardant d'un air mourant ; Acheve Hasbud, lui dit-il, acheve d'ôter la vie au plus

malheureux de tous les hommes. Tu vois l'effet funeste d'une passion que mon cœur avoit conçûe pour Celie : je n'ai demandé la liberté que pour tâcher à te l'enlever ; je suis puni de ma perfidie, je mérite la mort : épargne-moi le chagrin de voir Celie me reprocher mon action & mon ingratitude : Frappe, Hasbud. Pendant qu'il parloit ainsi, je m'étois approchée de la porte de ma chambre, pour juger de ce que c'étoit ; je reconnus la voix de Cleonce aux premieres paroles qu'il prononça: j'entrai, mais il ne me vit point. Malheureux ! lui répondit Hasbud, tu mérites la mort. le sang coule de la tête de celle que tu voulois enlever, peut-être, hélas, malgré le peu de succès de ta perfidie, cette aimable personne ne vit-elle encore que pour quelques instans : Cruel, comment as-tu osé lui porter le coup dont elle est blessée? Ne devois-tu pas, malgré ta fureur, respecter une vie qui devoit t'être plus chere que le succès le plus heureux? Moi! Hasbud, repartit

Cleonce ? Moi ! j'ai porté des coups à Celie ? Ah ! ma fureur a bien pû me pouſſer à te l'enver pour la poſſeder ; mais mon bras ni mon cœur ne ſont point coupables du coup dont tu parles. Non, Hasbud, ne te l'imagine pas : je meurs, mais je meurs avec la ſatisfaction de l'aimer plus que toi, & que perſonne. C'eſt un bien que ton juſte reſſentiment & ſon indifference ne peuvent m'ôter, & quand je n'aurois que la douceur de le ſentir autant que je le ſens, je ne me plains plus du malheur qui m'arrache à la vie, & qui enleve cette aimable perſonne à mon amour. Tu n'es point digne de l'aimer autant que tu le fais, repartit Hasbud, indigné de tout l'amour dont ſe vantoit Cleonce : Celie auroit trop à rougir d'avoir allumé dans ton cœur des feux qui ne doivent brûler que dans ceux qui la reſpectent & la craignent autant qu'ils l'aiment ; & de peur que tu ne joüiſſes long tems d'une ſatisfaction que tu ne mérites pas, reſſens du moins, le

chagrin de la perdre avec la vie. Après ces mots, Hasbud levoit son sabre pour tuer Cleonce, quand presente & attentive à toute leur conversation, j'arrêtai son bras & le priai de laisser vivre ce malheureux. Vous me vengeriez mal, Seigneur, lui dis-je, puisqu'on peut encore lui sauver la vie, ne me donnez pas la douleur de le voir expirer à mes yeux ; ma Religion & mon caractere n'approuveroient par l'action funeste que vous voulez faire. Au nom de ce respect que votre cœur genereux a pour moi, tâchons plûtôt à secourir ce malheureux. Qu'on appelle du monde, qu'on étanche son sang, & qu'il vive pour se repentir de ce qu'il vouloit faire, & pour se corriger de ses fureurs, par l'exemple de moderation que vous lui donnerez. Ah ! Celie, s'écria Hasbud, je l'avoüerai, la moderation que vous m'ordonnez, est la preuve la plus forte que vous puissiez jamais avoir de mon respect : Hé ! comment puis-je voir ce sang qui coule

sur votre visage, & n'être pas animé à verser celui qui le fait couler, & le mien même de désespoir ? Cependant, voilà mon sabre, belle Celie, vous ne voulez pas que je m'en serve, & je ne veux plus le tenir. Après ces mots, il appella du monde. Presque tous les domestiques se leverent ; on porta Cleonce sur un lit par ordre même d'Hasbud : on arrêta son sang, il s'étoit évanoüi après les dernieres paroles qu'il avoit prononcées. Le lendemain on lui donna un Chirurgien, sa playe étoit grande, mais moins dangereuse par elle-même, que par la quantité de sang qu'il avoit perdu, il demeura évanoüi entre les mains de celui qui lui mit le premier appareil à sa blessure. J'avois dit alors à Hasbud, que quand il seroit guéri, il falloit le faire partir, & le laisser libre : Il doit faire plus de pitié que de courroux, lui dis-je, &, sans doute, il ne peut plus rien contre moi.

Cependant, ses deux complices qui s'étoient cachés dans le Jardin,

n'avoient encore osé sortir, il étoit plus de huit heures du soir quand l'un d'eux s'approchant de la maison, rapporta à l'autre, qu'assurément les portes étoient fermées, & qu'à moins de se resoudre à mourir de faim où ils étoient, ils n'avoient point d'autre parti à prendre que d'attendre que les Domestiques fussent couchés & d'entrer secrettement dans la maison, le fabre à la main, égorger tout ce qui se presenteroit devant eux, si quelqu'un les entendoit, emporter tout ce qu'ils pouroient, & tuer Hasbud lui-même, s'il se presentoit : De quelque maniere qu'ils fissent, ils voyoient leur mort assurée. Ils n'hésiterent point à executer leur projet ; c'étoit un dessein bien hardi, mais le désespoir pouvoit engager à bien des choses, des malheureux que la simple avidité du gain avoit sçu engager à une méchante action. A l'égard de leur retraite, ils esperoient contraindre quelqu'un de la maison à leur ouvrir la porte, & d'ailleurs,

ils ſçavoient que quand même la chalouppe qu'ils avoient achetée ſeroit partie, ils pourroient encore partir la même nuit avec un Vaiſſeau corſaire, qui devoit ſe mettre en mer le matin à cinq heures.

Toutes ces refléxions faites ils attendirent que l'heure d'executer leur deſſein fût venuë ; & quand ils jugerent qu'il étoit tems, ils eſcaladerent la même fenêtre, par laquelle Cleonce avoit ſauté dans ma chambre. Qui auroit penſé qu'un accident affreux eût été ſuivi d'un accident encore plus funeſte ! Malheureuſement pour Hasbud, il étoit couché, cette nuit, dans la chambre à côté de celle ou ces deux malheureux étoient entrés. Ce jeune Turc avoit changé de lit cette nuit-là, pour être plus à portée de me ſecourir, s'il m'arrivoit encore quelque choſe. Quelque peu d'apparence qu'il y eût à un ſecond malheur, ſa tendreſſe alarmée lui faiſoit prendre cette précaution. Hasbud n'étoit pas encore endormi, quand ces deux hommes

sauterent dans la chambre. Il entendit qu'ils parloient : Dieu ! que devint-il alors ? Quoi ! s'écria-t'il, le Ciel me condamne-t-il à perdre Celie ? En disant ces mots il se leve & paroît de la même maniere que la nuit précedente : mais hélas ! bien plus funestement pour lui ! car à peine ouvroit-il sa porte, que ces deux hommes s'avançant, lui donnerent chacun un coup de sabre, il tomba, ils le jugerent mort, & le laisserent.

Cependant le bruit qu'ils firent éveilla tous ceux qu'Hasbud avoit fait coucher auprès de moi pour me garder aussi. Ils se leverent tous : il y en avoit qui avoient encore de la lumiere, & ils étoient égorgés, dès qu'ils ouvroient leurs portes. Je ne sçaurois vous exprimer le carnage que ces deux hommes firent dans la maison ; ils tuerent près de trente personnes, & on les trouva presque tous étendus sur le pas de la porte de leurs chambres. Ces deux assas-

ſins chercherent par tout, & prirent l'argent qu'ils purent emporter, dans une chambre qu'ils enfoncerent, & où Hasbud en avoit mis une grande quantité ; ils s'emparerent auſſi d'un nombre de bijoux ſans prix. Quand ils eurent pillé tout ce qu'ils trouverent de meilleur, ils parcoururent preſque toutes les chambres ſans trouver perſonne ; car ce qui reſtoit de monde dans la maiſon, épouvanté & ignorant le petit nombre de ceux qui faiſoient tout le carnage, n'avoit oſé ſortir & paroître. Nos deux malheureux trouverent la chambre où étoit Cleonce ; il les reconnut tout-d'un coup, ils furent ſurpris de le voir, lui qu'ils croyoient, ou mort, ou aſſaſſiné : Ils lui dirent en peu de mots tout ce qu'ils avoient fait. Ce jeune homme les pria de l'emporter avec eux, auſſi-bien que moi, dans la chambre de qui ils n'avoient point encore entré. Vous ne ſerez point en peine pour nous emmener avec vous, leur dit-il, puiſque rien ne vous a reſiſté, hâ-

tez vous de faire ce dont je vous prie, allez enlever Celie, venez me reprendre, & nous trouverons ici plus de chevaux qu'il n'en faut pour nous conduire juſqu'a la Mer.

Vous vous étonnerez ſans doute, Seigneur, continua la jeune Inconnuë, en parlant à Pharſamon, qu'une avanture ſi tragique ait pû arriver dans une maiſon, dans laquelle il y avoit quarante domeſtiques, ſans compter un nombre d'Eſclaves, qui à la verité ne pouvoient ni ſe défendre, ni défendre les autres, puiſqu'ils étoient enchaînés tous les ſoirs, par celui qui les gouvernoit, & qui les faiſoit travailler, & que même ils étoient dans un endroit ſéparé de la maiſon, où les deux aſſaſſins n'entrerent pas; mais Seigneur, le ſommeil avoit endormi tout le monde, & les Domeſtiques étoient tués dès qu'ils paroiſſoient.

Pour revenir à ces deux malheureux, coupables de tant de meurtres, ils ne refuſerent point de ſervir Cleonce, ils parcoururent en-

core toutes les chambres, & arriverent enfin à la mienne. Effrayée du bruit & des coups de sabres que j'avois entendu donner, j'appellois depuis long-tems à mon secours, sans oser ouvrir ma porte. Ces deux hommes l'enfoncerent, & y entrerent le sabre à la main. Je fus saisie à leur vûë, & je m'évanoüis, je ne sçai comment ils firent pour m'emporter, mais je me trouvai une heure après sur un cheval entre les bras d'un d'eux, pendant que les deux autres, je veux dire Cleonce & l'autre, marchoient devant un peu lentement, pour ne point incommoder Cleonce, qui arrêté sur son cheval, pouvoit à peine en tenir la bride. O Ciel! où suis-je, m'écriai-je alors, quand je me reconnus? Cleonce m'entendit me plaindre, & tâchant d'avancer son cheval auprès du mien : Vous êtes, me dit-il, Madame, entre les mains de Cleonce, qu'un heureux hazard a servi; ne vous inquiétez de rien, belle Celie, si vous ne trouvez point avec moi

tous les biens dont Hasbud vous eût comblée, vous trouverez en revanche, une tendreſſe plus durable & plus de fidelité, que n'en eût eu Hasbud. Ah, cruel! m'écriai-je alors: Quoi c'eſt à toi que le Ciel a remis mon ſort? Par quel crime, grand Dieu! ai-je donc mérité le dernier des malheurs? Madame, me dit alors Cleonce, je n'en attends pas moins des premiers momens de votre douleur; mais quand vous ſerez déſaccoûtumée de voir Hasbud, j'eſpere que vous me regarderez avec des yeux differens. Qui, toi? malheureux, répondis-je? Ah, ſi je t'honore d'un de mes regards, ce ſera moins par haine ou par fureur, que parce que tu te preſenteras à mes yeux: Ce que tu fais aujourd'huy, malgré les bontés que j'ai euës pour toi, te rend même indigne de mon inimitié; le hazard te fait joüir d'un bonheur, que le Ciel eſt trop juſte pour te laiſſer; & ſi la fortune aujourd'huy te favoriſe, ce n'eſt apparemment que pour te faire arriver au comble

des crimes qui doivent attirer ta perte. Je ne puis répondre à present à l'éloge que vous faites de moi, me répondit-il, auſſi bien mes réponſes, quand je pourrois les continuer, ne feroient que vous irriter davantage; ainſi, Madame, je garderai un profond ſilence juſqu'à ce qu'il ſoit tems que je parle. Va, lui dis-je, peu m'importe que tu me répondes, les ſentimens que j'ai pour toi ne peuvent ni augmenter ni diminuer, & quand tu m'accablerois des noms les plus odieux, je ne t'en haïrai ni ne t'aimerai davantage.

Après ces mots il recula: je ne puis exprimer l'état où je me trouvai alors, il paſſe toute expreſſion. Je me voyois arrachée d'entre les mains d'un homme aimable, & la nobleſſe du procedé qu'il avoit tenu avec moi, ne m'avoit jamais paru plus eſtimable & plus digne de ma tendreſſe: Hélas! que je me repentis de la retenuë ſevere que j'avois toujours gardée avec lui, dans mes paroles! Il me ſemble que j'euſſe été

été consolée, s'il avoit sçu combien je l'aimois; mais la tranquillité avec laquelle j'avois vêcu chez lui, avoit pour ainsi dire, dérobé à mon cœur toute la sensibilité qu'il m'avoit inspirée; je la sentois alors toute entiere, par l'impossibilité que je voyois à lui témoigner désormais. Son respect, ses tendres empressemens pour moi vinrent en foule m'interesser pour lui; jusqu'au fond de mon cœur je me le representois avec cet air timide qui le retenoit, & qui moderoit l'excès de sa passion: Il me sembloit lui entendre dire: Belle Celie, souvenez-vous que mon interêt le plus cher est de mériter votre reconnoissance. Les moindres choses qu'il avoit faites pour moi, & qu'il avoit accompagnées de tant de noblesse me charmoient & me désesperoient tout ensemble. Au lieu de cette situation tranquille, maîtresse d'un cœur que le moindre de mes desirs touchoit, je me regardois à la merci d'un malheu-

reux qui n'avoit que ſes infames deſirs pour regle : Quelle chute, grand Dieu ! & qu'il eſt difficile que le déſeſpoir ne s'empare pas abſolument d'une ame en pareille ſituation.

Cependant nous arrivâmes à la Mer. Déja les Matelots étoient rangés, on alloit partir. Un des deux complices de Cleonce demanda à parler au Maître du Vaiſſeau qui étoit un Corſaire ; il revint un momoment après à nous, & nous entrâmes dans le Vaiſſeau : Ah Ciel ! Ce fut alors que je ne pus conſerver cette douleur muette, dans laquelle je m'étois laiſſée entraîner juſques-là ſans reſiſtance. Je fis des cris affreux, je me jettai à terre, j'appellai mille fois la mort, je priai qu'on me la donnât ; mais malgré mes cris & mes larmes, on m'emporta dans le Vaiſſeau. Le Corſaire touché cependant de mes chagrins, me donna pour me ſervir une jeune fille dont la mere ſa captive étoit morte quelques jours avant. Cette fille avoit de la douceur, ſa

naiſſance n'étoit pas illuſtre, mais elle étoit compatiſſante aux maux qu'elle voyoit ſouffrir ; cette jeune fille m'aborda dans une Tente où j'étois abandonnée aux larmes. On me charge, Madame, me dit-elle en langage Turc, d'avoir ſoin de vous ; vous avez beſoin de repos, & je vous conſeille de vous mettre au lit. Hélas ! mon enfant, lui répondis-je dans le même langage, je n'ai beſoin de rien que de la mort. Ce ſeroit bien dommage, me répondit-elle, d'un air ingénu, que la mort finît ſitôt la vie d'une ſi jeune & ſi belle perſonne : allez, Madame, conſolez-vous un peu, il ne nous arrive rien, m'a ſouvent dit ma mere, que le Ciel ne le permette ; vous n'avez point l'air d'une perſonne qui doive être toujours malheureuſe, & ſans ſçavoir les ſujets de chagrins qui vous affligent, j'ai un preſſentiment que vous ſerez délivrée de vos peines. Hélas ! vous qui tâchez de me perſuader que mes maux finiront : faſſe le Ciel, m'écriai-je, intérieurement ranimée des pa-

roles qu'elle venoit de dire : faſſe le Ciel que ce que vous dites en ce moment par hazard, m'arrive un jour ! Hélas, je ne demande pas que toute la felicité que j'ai perduë me ſoit renduë, pourvû que celui qui fait mes malheurs périſſe, & ne ſoit pas maître de mon ſort, je n'en demande pas davantage à ce Ciel, qui permet tout ce qui nous arrive. Après ces mots cette fille s'approcha pour me déshabiller, je la laiſſai faire ; Cleonce ni aucun de ſes miſerables Camarades, n'oſerent m'approcher ce jour-là ; je me couchai. Quel repos, grand Dieu ! Et que le lit eſt affreux à ceux que le malheur accable. Je ne vous ferai point un détail de toutes les penſées triſtes qui m'occuperent l'eſprit, il me ſuffira de vous dire pour vous donner une juſte idée de ma ſituation, que la vie, ce bien ſi précieux pour lequel on s'expoſe, on renonce, on tente tout, me parut de tous les maux qui m'accabloient le plus épouvantable. Il me ſembloit que je n'étois née, que ma

mere ne m'avoit mise au monde, que pour me faire detester le jour qu'elle m'avoit donné.

Je passai toute la journée dans cet état : on eut soin, & ce fut Cleonce sans doute, de m'apporter à manger ; mais je regardai les mets qu'on m'apporta comme des moyens dont on se servoit pour prolonger mon suplice. Je ne dis rien quand on me les presenta. La fille qui restoit avec moi eut beau m'exciter à prendre quelque nourriture ; pour la satisfaire, je tâchai d'avaler quelque chose, mais je ne pus. Tant de douleur la fit pleurer. Cette marque de compassion me trouva sensible. Ce me fut une espece de douceur de trouver quelqu'un assez humain pour s'affliger de mes maux, dans un endroit où tous ceux qui m'environnoient me sembloient comme autant d'ennemis conspirés contre moi. On remporta les viandes comme on me les avoit servies. La nuit vint; la jeune fille coucha auprès de moi. Vous pouvez juger de

la nuit que je passai. Le matin, Cleonce me vint voir. Dès que je le vis paroître, je me mis à pleurer, & je lui dis en le regardant d'un air desespéré : Que viens-tu faire ici, malheureux Cleonce ? Espere-tu de me calmer ? Hé quoi, oublie-tu les maux que tu me fais ? tu m'arraches à l'homme le plus aimable, qui, malgré le pouvoir qu'il avoit sur moi, me traittoit encore avec plus de respect, que tu n'as de cruauté & de perfidie ? Va, miserable, tu m'as enlevée ; joüis, si tu le peux, du plaisir de me rendre malheureuse : mais n'espere pas que tes plaisirs aillent plus loin ; & si tu es capable encore de quelques remords, fois toi-même au désespoir d'avoir fait à celle que tu aimes, les derniers maux, sans remporter d'autre fruit de ta cruauté, que le chagrin de la faire mourir dans un âge où tout sembloit me promettre de l'agrément & du bonheur.

Cleonce fut embarrassé par ces reproches ; il s'assit auprès de

moi, & fut long-tems ſans me répondre : Je ceſſai de parler auſſi. Il me regarda alors avec un viſage où la fureur, l'amour & l'emportement étoient peints. Je l'avoüe, me dit-il, le déſeſpoir dont vous me parlez agit ſans doute ſur moi autant que vous le ſouhaitez : Plus vous me faites voir tout le mal dont je vous accable, plus je ſens la juſtice de vos reproches, & plus ma fureur & mon amour augmentent ! Cette mort même qui ſera, dites-vous, le ſeul fruit de ma cruauté, eſt une idée, Madame, qui me met hors de moi. Je ſuis capable de tout ſi vous me repreſentez encore ces choſes-là auſſi vivement. Quoi ! j'aurois rendu ce que j'aime miſerable ! & malgré toute ma fureur, cette même fureur ſeroit le ſeul fruit qui m'en reſteroit ! Il s'arrêta à ces mots, & je lui vis faire des geſtes & des contorſions qui m'effrayerent. Infortuné que je ſuis ! me dit-il après : Quoi, Madame, vous n'aurez point pitié d'un homme que

vous avez vous même rendu criminel ? C'eſt à vous à qui je dois me plaindre de tout ce que j'ai à me reprocher à votre égard ; c'eſt vous, ce ſont vos yeux qui m'attirent votre haine. Je ne dois qu'à vous ces mouvemens terribles, ces ſentimens furieux qui changent mon caractere. Non, Cleonce, lui répondis-je, ce n'eſt point moi qui vous rends criminel : un cœur né pour être vertueux n'eſt point capable des extrêmités où le vôtre s'eſt abandonné. Hélas ! ſans les maux que vous me faites ſouffrir, quand je demandai votre liberté à Hasbud, cette tendreſſe que vous m'aviez témoignée, la promeſſe que vous me fites de tâcher de l'étouffer, m'inſpirerent une compaſſion pour vous que vous méritiez alors ; je fuis à vous maintenant, & ce ſentiment de pitié dont votre reſpect vous rendoit digne, fait place à tout ce que l'indifference & le mépris peuvent compoſer de plus vif dans une ame. Après ces mots, il fut long-tems ſans répondre : Je

me

me retire, dit-il, Madame, je ne ſçai que vous répondre : je vous aime & je vous hais avec un mêlange de ces deux ſentimens qui ne me rend plus maître de moi : Je vous trouve cruelle & juſte dans tout ce que vous dites ; mon malheur & celui dont je vous accable, m'irritent ; je ne ſçai ce que je ſuis : conſultez-vous, Madame ; mes emportemens ſont votre ouvrage, ne vous plaignez plus ſi vous les portez juſqu'à l'excès. Il me quitta après m'avoir dit ces mots d'un ton, certainement qui marquoit l'égarement où le jettoit, & la douleur dans laquelle il me voyoit plongée, & l'indifference que je lui témoignois. Le dirai-je ? Malgré toute l'horreur que je ſentois pour lui, je me trouvai, ſans le moins haïr, un mouvement ſecret de pitié pour lui. Il étoit jeune, ce pouvoit être ſa premiere paſſion : il étoit d'un temperament très-vif, tout cela pouvoit, ſi non le juſtifier, du moins engager à le plaindre ; & je compris par le chagrin

où me jettoient mes malheurs, la peine que devoit ressentir un homme qui aime éperdument, quand il s'accuse lui-même d'avoir fait l'infortune de celle qu'il aime. Cleonce, depuis ce moment, sembla me traiter plus doucement, & avec des marques de quelque repentir. Quelque tems après notre derniere conversation, il revint dans un moment où l'inanition, car je ne mangeois presque pas, jointe à ma tristesse, m'avoient renduë si foible, qu'il sembloit à la fille qui étoit avec moi, que j'allois expirer. Elle appella du monde à mon secours. Cleonce & le Corsaire accoururent. Ce premier fut si touché de l'état où j'étois, qu'il s'évanouït au pied de mon lit, en prononçant ces mots: Ah! Tuez-moi, je ne mérite pas de vivre. Le Corsaire le fit emporter. Ma foiblesse augmentoit; il s'approcha de mon lit: je prononçois le nom d'Hasbud, mais d'un ton de voix si foible, qu'on n'entendoit pas ce que je disois. Dans ma foiblesse je m'imaginois le voir auprès de moi,

plus touché mille fois de la situation pitoyable où j'étois, qu'il ne l'avoit été de la perte de tous ses biens, & de sa vie même : je me le représentois avec cet air doux & aimable qu'il avoit quand il parloit des malheurs de ma famille ; je voyois couler ses larmes ; en un mot, je me le figurois tel qu'il auroit sans doute été, s'il eût été présent.

Cependant le Corsaire tira de sa poche une petite phiole dont il me dit d'avaller une goutte. Je l'entendois qu'il disoit à ceux qui étoient autour de lui : Cette Dame me fait une véritable compassion, je ne sçai ce qui l'afflige ; mais il me semble qu'elle n'aime point à voir Cleonce. Après ces mots, il me pressoit d'ouvrir la bouche pour me faire prendre une goutte de la liqueur qui étoit dans la phiole : il me le demandoit avec tant d'ardeur que je crus qu'il y auroit de l'ingratitude à lui refuser la satisfaction de m'avoir soulagée. Je pris de cette liqueur, qui effectivement

me rendit mes forces : cette grande pâleur qui me rendoit comme mourante me quitta. Le Corſaire, après ce ſecours qu'il m'avoit donné, me laiſſa, & recommanda à la jeune fille qui me ſervoit, d'avoir bien ſoin de moi.

Fin de la neuvième Partie.

PHARSAMON,

OU

LES NOUVELLES FOLIES ROMANESQUES.

DIXIEME PARTIE.

PENDANT qu'on me soulageoit d'un côté, Cleonce se mouroit presque de l'autre : sa playe qu'un excellent baume qu'il avoit trouvé dans le Vaisseau avoit presque refermée, se rouvrit par les efforts des convulsions qui le saisirent, pendant lesquelles il perdit une quantité de sang ; enfin, à force de remede & de secours, on l'arrêta. Il revint un peu à lui, & on le cou-

cha. Ah! Malheureux que je ſuis! s'écrioit-il quelque fois, j'ai vû l'état où je reduis Celie; c'eſt moi qui ſuis la cauſe des maux qui finiſſent ſa languiſſante vie! Cruelle! diſoit-il après, en parlant de moi, ma rage contre vous, va juſqu'à me venger de tout ce que je vous voi ſouffrir. Je l'entendois lorſqu'il prononçoit ces paroles; l'endroit où il étoit couché joignoit celui où l'on m'avoit miſe. Quelques jours ſe paſſerent ſans qu'il pût ſe lever: Il demandoit à tous momens comment je me portois; je l'entendois ſucceſſivement ſe livrer au déſeſpoir contre lui, contre moi-même, & puis me demander pardon des malheurs où il m'avoit jettée.

Pendant le tems qu'il reſta couché, je priai la fille qui étoit auprès de moi, de dire au Corſaire qu'il eût la bonté de m'envoyer un des camarades de Cleonce: Il me prit une envie de ſçavoir le ſort d'Hasbud, à laquelle je ne pus reſiſter, & qui me fit vaincre l'averſion que j'avois pour ces deux malheureux

Le Corsaire en avertit un ; il vint, & parut devant moi avec honte. Ce n'est point, lui dis-je, pour vous reprocher votre action que je demande à vous parler ; je ne veux sçavoir de vous qu'une chose. Qu'avez-vous fait d'Hasbud ? Qu'est il devenu ? Si vous y prenez quelqu'interêt, Madame, me répondit cet homme, contentez-vous du silence que je garde là-dessus. Ah! barbare, vous l'avez assassiné ! m'écriai-je alors. Mais cette homme, sans me répondre davantage, se retira, & me laissa désespérée. Quoi ! disois-je, Hasbud est mort ! Ah ! Ciel, quelle récompense pour tant de vertu ! Hélas ! que je lui ai été funeste ! Sans moi, Hasbud vivroit content, aimé de tout le monde ; sans moi, l'homme le plus généreux & le plus estimable respireroit encore ! Cher Hasbud, c'est moi qui finis vos jours ! Ce sont vos bontés pour moi qui vous on procuré la mort ! que ne puis-je vous en payer du moins par l'aveu le plus tendre ! Par un aveu que ma delicatesse m'a

toujours fait retenir ! Mais c'en eſt fait, Hasbud, l'aimable Hasbud n'eſt plus. Que ces réflexions aigriſſoient ma douleur ! que Cleonce me paroiſſoit affreux ! Gémis ! gémis ! cruel, m'écriois-je quand je l'entendois ſoupirer ! jamais remords ne fut plus juſte que le tien !

Pendant que Cleonce étoit encore au lit, on avertit le Corſaire qu'il paroiſſoit un Vaiſſeau de loin ; en même tems il fit armer & tenir prêts tous les ſiens. Ce Vaiſſeau venoit à nous d'abord ; mais dès qu'il eut reconnu notre Pavillon, il parut qu'il vouloit nous éviter. Le Corſaire voyant le mouvement qu'il faiſoit, pouſſa le ſien à toutes voiles : Nous le joignîmes enfin. C'étoit un Vaiſſeau qui portoit des marchandiſes : il y avoit bien ſoixante hommes d'équipage. Notre Corſaire lui fit ſigne de ſe rendre ; mais il s'éloignoit toujours. Les Soldats, cependant, paroiſſoient armés ſur le tillac : on tira d'abord ſur eux, & on les approcha de ſi près, qu'ils furent forcez d'en venir à l'abor-

dage. Le combat fut quelque tems assez opiniâtre : ceux qui se battoient contre nous montrerent tout ce que le courage & l'intrepidité ont de plus admirable ; ils se rendirent, cependant, accablez par le nombre des nôtres.

Malgré la victoire que le Corsaire avoit remportée, il fut contraint de relâcher dans une Isle, pour faire radouber son Vaisseau qui étoit très endommagé ; mais le gain considerable qu'il tira de cette prise le dédommagea bien du tems qu'il perdit.

On mit pied à terre. Cleonce, à cause de sa blessure, resta dans le Vaisseau, où ses deux camarades avoient soin de lui. Pendant qu'on racommodoit le Vaisseau, le Corsaire regala tous ses gens, d'eau-de-vie, de liqueurs, & d'autres provisions qui s'étoient trouvées dans celui qu'il avoit pris. La bonne chere & la debauche durerent assez long-tems pour les endormir tous. La nuit vint, les sentinelles qu'on avoit mises pour

veiller à la sûreté des autres, s'endormirent aussi. La jeune fille qu'on m'avoit donnée se livra, pendant la nuit, au sommeil, & je me vis seule éveillée parmi tous ces gens étendus, les uns à terre, les autres appuyez contre des arbres. Mon chagrin alors m'inspira un dessein, qui, dans un autre tems, m'auroit fait trembler. Je resolus de m'enfuir, & de m'exposer plûtôt au danger d'être devorée par les bêtes farouches, ou de trouver des Barbares, qu'à rester davantage à la merci de Cleonce. Dès que cette pensée me fut venuë dans l'esprit, je ne balançai pas un moment à l'éxécuter. Je suivis un sentier couvert d'arbres, & je m'avançai toujours sans sçavoir où je portois mes pas. Ma douleur, & la forte envie d'échaper à Cleonce me donnerent des forces : je marchai toute la nuit par des chemins presque impratiquables. Le jour commençoit à paroître ; je me sentis accablée de lassitude, & je m'assis sur la pointe d'un Rocher qui me decou-

vroit tout le vaste Ocean. Je ne puis exprimer la joye que j'eus d'être éloignée & sauvée de la main de Cleonce. La douceur que je trouvois à penser que je ne le reverrois plus, me cachoit toute l'horreur qui vraisemblablement devoit suivre ma resolution; & je me trouvai même si soulagée, que, sans frayeur pour l'état où j'étois, je m'endormis.

Il y avoit long-tems que je n'avois pris de repos, & je demeurai autant que je puis en juger, près de douze heures en cet état. Je me reveillai presque sans sçavoir où j'étois; enfin, je jettai les yeux de tous côtés, & j'appençus en me levant une vaste forêt qui commencoit au bas du Rocher, & à laquelle je n'avois point encore pris garde. Je me sentis alors saisie de crainte & d'inquiétude. Je descendis dans cette forêt; je la parcourus presque toute entiere sans rencontrer rien qui me marquât que ce Canton fût seulement habité par des Barbares. Je vis des arbres qui

portoient une espece de fruits que je ne connoissois pas; je me hasardai d'en manger, ils me parurent bons. Je retournai sur le Rocher, & la vûë des mers me fit soupirer, par réflexion aux malheurs qui m'avoient enlevée à ce que j'aimois le plus. Ma situation me parut alors véritablement horrible; je me representois abandonnée à tout ce que le sort peut avoir de plus affreux. Sans défense que mes cris & mes larmes, livrée aux insultes des Sauvages, qui sans doute habitoient l'Isle, je m'arrachai de ce lieu pour me retirer dans la forêt. J'avois déja fait quelques pas, quand un homme vêtu de la peau d'un animal que je ne connoissois pas, m'aborda comme surpris de l'avanture qui frapoit ses yeux. J'étois assez magnifiquement habillée, car les camarades de Cleonce en m'enlevant avoient avec eux emporté tous mes habits après m'avoir vêtuë d'une simple robe. Ce Sauvage m'effraya, il avançoit vers moi avec des gestes qui man-

quoient son étonnement ; il levoit les mains au Ciel. Il m'approcha en riant : Il prit un bout de ma robe, & sembloit l'admirer. Cependant ce Sauvage avoit une trousse de bois penduë sur ses épaules avec un nombre de fléches & l'arc qui étoit dedans. Il me vint dans l'esprit de paroître aussi charmée de lui qu'il témoignoit l'être de moi, & je regardai sa trousse en le laissant examiner ma robe, dont l'or & quelques pierres qui la couvroient, lui faisoient plaisir. Je me hâtai d'en détacher un petit diamant qui étoit à ma ceinture, & je lui presentai : Il le prit avec une action qui marquoit la joye que lui faisoit ce present. Je lui fis signe de me donner à tenir quelques unes de ses fleches & son arc. Il fut si reconnoissant pour ce que je venois de lui donner, qu'il me presenta ce que je lui demandois : j'ajustai une des fleches sur l'arc. Il fut surpris de ce que je faisois ; mais il se mit à rire quand il vit que je tirois la fleche en l'air. Je lui témoi-

guai que c'étoit un divertissement pour moi, & cela lui fit plaisir. Il me parla un langage auquel je ne repartis que par des signes qu'il comprit ; car je voulois lui dire que je ne l'entendois pas, & il cessa de parler ; il me montra un chemin qu'il prit devant moi après m'avoir fait signe du doigt de le suivre ; je ne balançai point à le faire. Nous sortîmes de la forêt qui aboutissoit à un valon que nous descendîmes. Dans ce valon j'apperçus une petite cabanne bâtie d'une manière extraordinaire, & composée de bois, de terre, & de branches d'arbres : En jettant mes yeux partout, j'en vis encore d'autres de la même façon. Le Sauvage entra le premier dans celle que j'avois d'abord apperçûe ; je le suivis, résolue cependant à me servir des fleches qu'il m'avoit données s'il vouloit m'insulter. J'entrai dans la cabanne après lui, j'y vis une femme assez noire, très petite, & à ses pieds deux petits Sauvages presque tout nuds. Cette femme se leva

de terre où elle étoit assise, & témoigna tout autant d'étonnement qu'en avoit d'abord marqué le Sauvage que je jugeai être son mari : leurs enfans s'empressoient à me regarder. Le Sauvage parla long-tems à sa femme, & je les examinois tous deux avec attention : comme je vis, cependant, que leur air ni leur gestes ne signifioient rien de mauvais, je détachai de ma ceinture une seconde pierre que je présentai à sa femme : elle s'en saisit avec viteſſe, craignant sans doute que je me repentisse de lui avoir présenté : elle me fit signe de m'asseoir ; je lui témoignai que je n'étois point lasse ; alors ils me regarderent avec plus d'attention qu'ils n'avoient encore fait ; je me laissai examiner, & leur marquai même par quelques gestes que leur curiosité m'obligeoit. J'oublie de vous dire que je gardai toujours entre mes mains, & l'arc, & les fleches. Après qu'ils m'eurent regardée tout à leur aise, le Sauvage tira d'une espece de coffre fait de pe-

tées branches d'arbres, de beaux fruits dont il me présenta, & prenant un vase de terre, il sortit, & s'en alla puiser de l'eau dans une fontaine qui étoit au milieu du valon, il me le rapporta, & me le donna pour boire : je bus effectivement, & je mangeai même de leurs fruits. Après que j'eus suffisamment mangé, je vis entrer d'autres Sauvages à qui je causai les mêmes sentimens de surprises, & il fallut pendant près d'une heure, que j'eusse la complaisance de me faire voir, & de leur laisser toucher à tout ce qu'ils trouvoient de curieux dans mes habits. Je tirai un miroir de ma poche devant eux : je leur montrai : ils s'y virent, & semblerent ne pouvoir comprendre comment il étoit possible que cela leur représentât leur visage. Cette imagination qui m'étoit venuë à force de rêver à tout ce qui pouvoit leur inspirer de la vénération pour moi, me réüssit plus que tout le reste ; & comme dans l'état où j'étois je ne me soucios guére de toutes ces choses,

choses, je le donnai à la femme du Sauvage chez qui j'étois. Les autres furent jaloux de cette faveur; ils voulurent l'arracher d'entre les mains de cette femme, & je vis le moment qu'ils s'alloient battre pour voir à qui l'auroit : quand me servant de toute ma presence d'esprit, & de toute l'autorité que l'admiration qu'ils avoient pour moi sembloit me donner sur eux, je pris le plus furieux de tous, & le regardant fierement en l'arrêtant par le bras, je lui marquai que sa colere me faisoit de la peine : A cette action il parut adouci tout d'un coup, & pour faire connoître aux autres que j'avois la même amitié pour eux tous, je fis signe à la femme du Sauvage de me rendre mon miroir : Elle le fit sans hésiter, tant l'opinion que ma hardiesse & ma figure leur donnoient de moi étoit grande. Je remis mon miroir dans ma poche : Les autres Sauvages parurent contens de l'attention que j'avois fait à leur jalousie ; & pour prouver qu'ils étoient aussi bons

amis que je ſe ſouhaitois, ils ſe mirent tout d'un coup à danſer au tour de moi avec des cris & des exclamations qui me parurent extraordinaires. Ils furent long-tems à ſauter de cette maniere. Je leur montrai un viſage riant, & la ſatisfaction que j'avois de les voir ſi bien unis. Quelques-uns ſortirent avec precipitation, & coururent dans leurs cabannes pour m'apporter de leurs fruits. Il fallut que je mangeaſſe un peu de ce que chacun d'eux m'offroit; après quoi, ils ſe mirent tous à terre, & mangerent le reſte entre eux. Pendant leur repas, j'étois aſſiſe ſur une eſpéce de ſiége qu'ils avoient approché de moi. Quand ils eurent mangé, & qu'ils ſe furent parlé longtems, ils vinrent tous l'un après l'autre, baiſer ma robe. Je les laiſſai faire, & ne leur témoignai aucune ſurpriſe; je recevois toutes les marques de reſpect qu'ils me faiſoient paroître, d'un air à leur perſuader que je ſçavois bien que cela m'étoit dû. Cette maniere n'augmen-

ta pas peu leur vénération, & quand ils m'eurent rendu tous les honneurs dont ils jugeoient que j'étois digne, ils sortirent tous, à l'exception du Sauvage à qui appartenoit la cabanne, qui se tenoit auprès de moi d'un air fort respectueux. Une demie heure après, ils revinrent, les uns avec des morceaux de terre où l'herbe tenoit, les autres avec des branches d'arbres, & de grosses pierres. Je ne sçavois ce qu'ils prétendoient faire de tout cela, lorsque je les vis tous travailler à faire dans la cabanne comme un lit de gazon, qu'ils ornerent avec des branches d'arbres, qu'ils tournoient de toutes sortes de figures bizarres, & en forme de Berceau. Bien-tôt ce qu'ils pretendoient faire fut achevé. Ils me marquerent par des gestes qu'ils seroient bien aises de m'y voir placée. Je m'y assis en effet comme ils le souhaitoient, en mettant auprès de moi l'arc & les fleches que j'avois toujours gardé. Quand je fus en cette posture, ils commencerent d'abord à mettre à mes pieds cha-

cun leur trouſſes, & le reſte de leurs armes, & ſe proſternans après devant moi, ils me témoignoient par là, qu'ils me ſacrifioient leurs armes comme à une Déeſſe. Dans un autre tems, je me ſerois oppoſée très-fortement à ces marques de vénération qui ne ſont dûës à aucuns mortels, & que mérite ſeul celui de qui ils dépendent; mais je crus que, dans la ſituation où je me trouvois, je pouvois me ſervir de l'erreur groſſiere de ces malheureux Sauvages, pour ſauver, non-ſeulement ma vie, mais encore plus mon honneur des inſultes que ces hommes auroient pû me faire: je n'empêchai donc point ce qu'ils firent pour me prouver leur vénération. Après cette action, ils reprirent tous leur trouſſes, mais avant que de la remettre ſur leurs épaules, chacun d'eux la fit toucher au bout de ma robe: A l'égard des fleches & de l'arc que j'avois auprès de moi, ils parurent me demander la permiſſion de les prendre; je leur rendis moi-même: alors ils rompirent

l'arc & les fleches, & en prirent chacun un petit morceau.

Cependant, je demeurai dans la posture où je m'étois mise: le Sauvage & deux autres restèrent à la porte comme pour me garder. La femme & les enfans de celui chez qui j'étois, s'en allerent apparemment dans une autre cabanne; car elle ne retourna plus dans la sienne que pour venir de tems en tems me marquer sa vénération, baiser le bas de ma robe, & la faire baiser à ses deux enfans. Je vêcus près de trois mois de cette maniere, toujours suivie d'une foule de Sauvages & de leur femmes. Quand je m'allois promener, ils dansoient autour de moi en jouant d'un certain instrument qui me parut nouveau & très ingenieux. Quand je m'asseyois quelque part, ils se plaçoient un peu loin de moi par respect, ou s'en alloient arracher des branches d'arbres dont ils se battoient ensemble comme pour me divertir. J'oubliois de vous dire aussi qu'ils m'avoient fait une trousse, mais

plus belle que la leur : Elle étoit peinte de toutes sortes de couleurs, & travaillée même assez délicatement : A l'égard des fleches & de l'arc, ils avoient aussi leur ornement particulier. Cette trousse m'avoit été donnée dès le troisiéme jour que j'avois été avec eux, & je la portois derriere moi comme eux.

Un jour, après un repas composé de toutes sortes de fruits excellens ; il me prit envie d'aller revoir le Rocher d'où j'étois descendue dans la forêt ; car, quoique je me visse en liberté avec les Sauvages à la faveur de la vénération qu'ils avoient pour moi, je ne laissois cependant pas de soupirer interieurement du genre de vie particulier que j'étois obligée de tenir avec des créatures qui ressembloient plus à des monstres qu'à des hommes. Je sortis donc de ma cabanne accompagnée comme à mon ordinaire, de beaucoup de Sauvages, & je pris le chemin que je jugeai conduire au Rocher : J'y arrivai effectivement, quand

une avanture qui me parut très heureuse pour moi, arrêta tout court les Sauvages qui me suivoient, & les fit à tous bander leurs arc. C'étoit soixante ou quatre-vingt hommes qui grimpoient le Rocher, la plûpart mouillés. En bas du Rocher j'apperçûs un Vaisseau qu'on remettoit en mer, & qu'on avoit apparemment radoubé en cet endroit. Ceux que nous voyions grimper le Rocher, étoient des Matelots & des Soldats qui avoient travaillé à ce radoube du Vaisseau, & qui revenoient au haut du Rocher où ils avoient laissé leurs habits; on voyoit encore d'autres hommes, qui, étendus à terre, & mangeant, attendoient le moment que le Vaisseau partît. Dès que les Matelots & les Soldats appergûrent les Sauvages avec leurs arcs, ils s'armerent, les uns de leurs fusils, les autres de leur Sabre, & vinrent pour les charger. La frayeur de ces malheureux Sauvages fut si grande, qu'il y en eut qui tomberent en fuyant, pendant que les autres se

jetterent tous à mes pieds en faisant signe d'empêcher qu'on ne leur fît du mal : J'avançois alors vers ceux qui venoient à nous. Celui qui étoit le plus ardent étoit un jeune homme bien habillé qui s'arrêta tout d'un coup en prononçant : O Ciel ! Ces mots qu'il disoit en françois, firent que je lui parlai la même langue : Seigneur, lui dis-je, accordez une grace à une femme dont les malheurs vous inspireroient de la compassion si vous les sçaviez : Ces malheureux parmi lesquels j'ai été obligée de vivre assez long-tems, ont quelque confiance en moi ; vous les voyez la plûpart prosternés à mes genoux, pour me prier de leur sauver la vie ; faites ensorte qu'on ne les poursuive pas, ils ne feront aucun mal. Quand ils mériteroient qu'on leur ôtat la vie, me dit-il, Madame, il suffit pour les faire respecter qu'une aussi belle personne que vous s'intéresse à leurs jours. A peine eut-il prononcé ces mots, qu'il dit aux autres de cesser de

de poursuivre les Sauvages : Il leur fit signe qu'ils n'avoient rien à craindre. Ces malheureux épouvantés restoient toujours à mes genoux : Je leur marquai que je souhaitois qu'ils s'en retournassent : Ils se leverent en me témoignant qu'ils craignoient de s'en retourner sans moi ; je leur fis croire que je les suivrois bien-tôt. Ils me quitterent alors ; mais avec chagrin, & en regardant toujours si je ne les suivois pas. Les marques de reconnoissance que je recevois de ces hommes sans mœurs, ne laisserent pas de me toucher, tant ont de forces les moindres sentimens du cœur de quelque part qu'ils viennent. Cependant je dis au jeune Officier (car c'en étoit un) que mon dessein étoit de partir avec le Vaisseau : Il m'apprit qu'ils s'en retournoient en France, & qu'ils revenoient de . . . . . Il me nomma un Port qui étoit justement celui d'où je m'étois mis en mer en quittant la Maison d'Hasbud. Je tressaillis en lui entendant nommer cet endroit.

Il me donna la main pour m'aider à descendre du Rocher sur le rivage, où jettant mes yeux de tous côtés, je vis un homme couché sur l'herbe dans la posture d'une personne qui rêve avec tristesse: Il étoit tourné de maniere que je ne pouvois voir son visage; mais, ô Ciel! qui peut comprendre ce que je devins, quand cet homme s'étant retourné de mon côté, je reconnus Hasbud avec des marques de la langueur la plus tendre! Je fis un cri en me reculant. Celui qui me conduisoit s'apperçut que je pâlissois, & me soûtint entre ses bras. Je tombai dans une extrême foiblesse, pendant qu'Hasbud, qui m'avoit aussi reconnuë, s'étoit levé avec une émotion dont la vivacité le fit avancer vers moi comme un homme éperdu....

La belle Celie en étoit là de son histoire, quand on vint annoncer à la Maîtresse de la Maison, que des Dames, sçachant qu'elle étoit de retour, venoient lui rendre visite.

Pharſamon vit avec chagrin interrompre une hiſtoire qu'il trouvoit ſi intereſſante. Celle qui avoit long-tems parlé, prit congé de lui pour aller, à ſon aiſe, s'affliger dans ſa chambre; & Pharſamon ſe retira dans la ſienne, frappé, comme on le peut croire, de toutes les belles avantures que cette belle fille venoit de rapporter.

Je dis belles avantures, peſte, voici un mot qui choque mon critique, & qui lui arrache un ri moqueur: Belles avantures, dit-il! Comment ſont donc les laides, ſi celles-cy méritent le nom de belles? Je ne ſçai comment elles ſont, les laides, trop importun critique: mais je vais gager l'endroit le plus joli de mon hiſtoire que celles-ci ſont belles. Bon, courage, reprend notre bizarre, le plus joli endroit de ſon hiſtoire; il y a donc du joli & du beau de répandu ici? Voilà qui eſt à merveille; mais il eſt apparamment bien clair ſemé ce joli ou ce beau, car le laid l'offuſque. Je ne gagnerois jamais contre vous, Monſieur le

critique, & nous ne réüſſirions tous deux après avoir bien conteſté, vous, qu'à prouver votre méchante humeur, & peut-être votre peu de goût (car il faut bien que j'ajoûte encore ce mot) & moi, qu'à montrer la vanité avec laquelle je ne puis m'empêcher de regarder mon ouvrage. J'aimerois autant rien que de compoſer ſans s'aplaudir un peu ſoi-même de ce qu'on écrit, & principalement quand on n'écrit que pour ſe divertir, & qu'en voulant ſe divertir on croit s'appercevoir qu'on plaît. Allons, diſent ce que voudront les faux modeſtes, je ne ſerai qu'un Autheur vain, mais plus ſincere, pendant qu'ils ne ſont que des hipocrites qui joignent au défaut d'une vanité orgüeilleuſe, l'art trompeur de paroître ſe blâmer eux-mêmes. Ma foi, il vaut encore mieux ne tromper perſonne, & avoir un vice de bonne foi, que de l'agraver par une hipocriſie mille fois plus blâmable, & qui eſt le rafinement, & la quinteſſence des vices du cœur. Mais

finissons ma critique moi-même sur les défauts des hipocrites Auteurs ; c'est aujourd'hui l'hipocrisie la plus pardonnable. Orgon n'auroit jamais eu le chagrin de se voir chassé de sa maison par Tartuffe, & de lui entendre suborner sa femme, s'il n'y avoit eu dans le monde que des hipocrites pareils à ceux que l'effronterie de ma vanité ose attaquer ici. Revenons où nous en étions.

Pharsamon s'enferme dans sa chambre, pénétré du bonheur que son imagination attribue à l'infortunée Celie, pour avoir essuyé tant de funestes avantures ; son respect même pour elle avoit augmenté à chaque accident qu'elle racontoit lui être arrivé ; & lorsqu'elle rapportoit l'état où elle s'étoit trouvée dans cette Isle habitée par des Sauvages, & cette vénération que ces hommes avoient eu pour elle, ou bien sa situation déplorable dans le tems qu'elle étoit au pouvoir de Cleonce, peu s'en falloit, qu'interieurement,

& ſans qu'il s'en apperçût, il ne ſouhaitât que ſa Princeſſe Cidaliſe ſe retrouvât pourvûë de l'avantage d'avoir couru tant de mers, de s'être égarée dans des Iſles auſſi deſertes, de s'être vûë enlevée hors de ſon lit, & à cheval, en pleine campagne, à la merci d'un homme auſſi emporté que Cleonce; il n'étoit pas juſqu'au petit Rocher dont Celie avoit fait mention, qui lui fit envie; & il auroit été charmé, ſi, après avoir été ſéparé de ſa Princeſſe par une avanture auſſi funeſte que celle qui lui avoit fait perdre: il pouvoit avoir l'agrément Romaneſque de l'appercevoir ſur un Rocher en ſe retournant aſſis triſtement ſur l'herbe.

Ces idées, dont l'hiſtoire de Celie avoit rempli l'extravagant cerveau de Pharſamon, n'étoient point dans ſon eſprit auſſi cruës que je les lui donne ici; c'étoit de ces réflexions vives qui agiſſoient imperceptiblement ſur lui; de ces charmes interieurs qu'il appercevoit d'une vûë prompte & legere,

& qu'il ſouhaitoit ſecrettement ne devoir un jour qu'au cours de ſes propres avantures.

Cependant Cliton & Fatime avoient aſſiſté auſſi au récit de Celie : il eſt vrai que je n'ai point parlé d'eux, parce que les principaux perſonnages m'ont entierement occupé : les ſubalternes ne doivent marcher qu'après, & c'eſt à preſent ici leur legitime place. Or, Fatime & Cliton avoient été tous deux très enchantés des incidens qui rempliſſoient l'avanture de Celie. Ne vous ſembloit-il pas, dit quelque tems après Cliton à Fatime, que vous liſiez quelqu'un de ces beaux livres où l'on voit de ces Dames & de ces Princeſſes à qui il arrive tant de belles hiſtoires ? Peſte ! je n'en ſçaurois revenir : Ah que c'eſt une merveilleuſe choſe que de pouvoir être témoin de tout cela, le voir de ſes deux yeux ! Dame ! cela m'a bien mis le ventre au cœur. On ne peut ſans doute rien de plus magnifique, répondit gravement Fatime, que ce que

nous a raconté la belle Celie. Tout y eſt grand, tout y eſt noble & extraordinaire; mais, Seigneur, chacun a ſes avantures particulierrs, & ce que vous avez entendu doit vous prouver à quels évenemens vous & moi nous ſommes reſervés. Hélas! peut-être le ſort nous prépare-t-il, & de plus grandes extrêmités, & de plus étranges malheurs. Ah morbleu! s'écria Cliton, tout tranſporté d'un entouſiaſme d'avantures & d'amour, du ton que je vous entends ſoupirer, ma foi, vous méritez bien que le ſort vous donne une grande réputation: il me ſemble nous voir déja tous deux éloignés l'un de l'autre; moi, périr dans les eaux ou d'un coup de fuſil; vous, mourir de faim ſur un Rocher, & puis après, quand nous y ſongeons le moins, vous rencontrer quelque part, je ne ſçai où, ſur un Rocher, ou dans une caverne, ou ſur l'eau dans un petit batteau de quatre ſols, ou bien le dos apuyé contre quelqu'arbre dans une forêt, pendant que de mon côté, plus jaune

que de l'ocre, de chagrin de vous avoir perduë, je ſerai aſſis auprès de quelque rivage, les pieds juſqu'au bord de l'eau, & regardant rouler les ondées en homme que le froid a gelé, & qui ne remuë plus ni pieds ni pates. Dame! ma Princeſſe, cela ſera beau cela, ſi jamais cela nous arrive! A vous dire le vrai, pourvû que je trouve à manger par tout, je ſerai du meilleur accord du monde avec le Sort; car pour jeûner, en verité je ne puis; & ſi l'avanture me prenoit de ce côté-là, je la recevrois de fort mauvaiſe grace.

Fatime eût été charmée de la vivacité avec laquelle l'illuſtre Cliton prononçoit ces mots, s'il ne les eût entremêlés de certaines façons de parler triviales qui deshonoroient les belles & grandes idées de Rocher, de Caverne, de bateau, de forêt, de rivage; mais elle tâchoit de s'étourdir elle-même là-deſſus, à force de diſcours grands & nobles, & de faire rentrer Cliton en lui-même, en lui fai-

ſant appercevoir le défaut de ſa maniere de parler, par le contraſte de la ſienne : Aimez-moi toujours, ſoyez fidele, Seigneur, & laiſſez-le deſtin s'intereſſer en notre faveur ; nous ſommes ſans doute ſes objets les plus conſiderables. A propos de conſiderables, repliqua Cliton, ſongeons donc à notre affaire, Madame ; car vous voyez que les noms de Seigneur & de Madame, ſortent de notre bouche plus aiſément que l'eau ne ſort d'un pot caſſé : Ce diantre de bruit avec les Marmittons, le combat du diable contre nous, tout cela nous a mis un peu en oubliance de ce que nous avions dit ; mais remettons-nous, nous ſerions bien fous de n'être moi qu'Ecuyer, & vous qu'Ecuyere, quand nous pouvons être plus gros Seigneurs, & avoir chacun nos domeſtiques au lieu de ſervir : Et vous ſeriez une grande bête, & moi un franc animal.... Pardonnez cependant ſi je vous nomme une bête, vous ne l'êtes point encore, ne le devenez

point. Mais voyons, comment prétendons nous faire ? Fatime alloit répondre à Cliton, & examiner sans doute, avec lui, de quelle maniere ils s'y prendroient pour parvenir à la Principauté qu'ils vouloient avoir ; mais la compagnie qu'ils entendirent sortir de la cour, leur fit remettre à une autre fois le choix de la résolution qu'ils devoient prendre. Dès que Felonde se trouva libre, elle envoya dire à Pharsamon, qu'elle souhaitoit lui montrer quelques beautés de sa maison, & qu'il l'obligeroit de vouloir répondre à l'envie qu'elle avoit de l'amuser, de peur qu'il ne s'enuyât.

Le Domestique chargé de cette commission, trouva Pharsamon appuyé sur une fenêtre qui donnoit sur le Jardin. La noble ardeur de faits d'avantures où le recit de Celie l'avoit jetté, lui avoit fait ouvrir cette fenêtre. Cette action n'étoit pas indiferente, & jamais peut-être la rêverie dans laquelle il étoit enseveli alors, n'avoit été plus conforme

au grand métier qu'il faiſoit. C'eſt une ſituation convenable aux Heros Romaneſques, qu'une triſteſſe accompagnée d'une pareille poſture. Tout ſe joignoit à cela, non-ſeulement l'air noble de ſa rêverie à la fenêtre, mais encore la vûë de cette fenêtre qui offroit aux regards du Chevalier amoureux, ces mêmes objets, qui frappoient jadis les yeux de ces antiques heros, quand leur douleur les faiſoit rêver. Le commiſſionnaire repeta ce que ſa Maîtreſſe l'avoit chargé de dire. Point de réponſe. Le Chevalier n'avoit point d'oreille, il étoit, dans ce moment, aux genoux de ſa Princeſſe, dans l'état d'un homme tranſporté, qui voit ce qu'il aime, & qu'il a retrouvé après une longue & cruelle abſence. L'idée du Rocher dont avoit parlé Celie, la rencontre des Sauvages, celle de ſon cher Hasbud, l'avoient jetté hors de lui-même. Sans cette hiſtoire, la perte de Cidaliſe eût ſans doute affecté ſon ame d'un chagrin bien plus grand; mais le plaiſir ſecret que

lui laiſſoit l'eſperance de retrouver Cidaliſe d'une maniere auſſi merveilleuſe, eſperance fondée ſur la perte qu'il en avoit faite, & ſur l'avanture de Celie, qui ne devoit pas être la ſeule favoriſée du Ciel, juſqu'à ce point, paroit les grands coups dont ſon cœur eût été frappé par les malheurs qui avoient enlevé cette Princeſſe à ſon amour. Or, comme ſon imagination travailloit beaucoup en peu de tems, & qu'elle étoit même d'une eſpece à prévenir le ſort ſur les avantures qu'il lui reſervoit dans la ſuite, notre Chevalier, de la reflexion à l'hiſtoire extraordinaire de Celie, en étoit venu à une reflexion ſur lui-même & ſur ſa ſituation. De cette reflexion, il étoit paſſé inſenſiblement au moment heureux qui lui remontroit Cidaliſe, & voici comment il imaginoit cela.

Il voyageoit ſur Mer, après avoir parcouru tous les Royaumes, & demandé Cidaliſe à toutes les Cours, Villes, Villages, Forêts,

Bois, Ornieres, Buiſſons, &c. Inutile recherche qui n'avoit ſervi qu'à redoubler ſon deſeſpoir. Le malheur de n'en rien apprendre lui avoit fait prendre la réſolution de ſe mettre en Mer. Il y avoit déja quelque tems qu'il étoit dans un Vaiſſeau, lorſqu'il ſe trouva attaqué par un Corſaire. On en vint à l'abordage. Je laiſſe à penſer s'il avoit eu moins de valeur que d'amour. Son bras avoit porté la mort auſſi ſûrement que la foudre; il s'étoit battu contre un brave inconnu, le combat avoit été long-tems incertain, il avoit même ſuſpendu les coups que ſe portoient les autres. On peut juger que ſon imagination lui cedoit la victoire. Il avoit renverſé ſon ennemi, il alloit lui ôter la vie quand les cris d'une femme l'avoient tout d'un coup arrêté: Alors en regardant, il avoit vû le Corſaire vouloir contraindre cette perſonne qui crioit, à entrer dans une petite Chaloupe, ſous la conduite de deux hommes

qui l'alloient mettre en ſûreté, pour ſervir aux infames deſirs de ce Corſaire : mais, qu'à peine cette femme avoit-elle tourné ſon viſage de ſon côté, qu'il avoit reconnu la Princeſſe Cidaliſe. Qu'alors plus furieux qu'un lion, il avoit quitté le ſoin de ſe faire avoüer pour vainqueur par l'ennemi qu'il avoit terraſſé, pour aller à corps perdu ſe jetter au milieu de ceux qui faiſoient violence à ſa Princeſſe. Il en étoit juſtement là de ſon avanture, quand le Domeſtique de Felonde entra.

Ce Domeſtique avoit dêja repeté pluſieurs fois ce que ſa Maîtreſſe lui avoit ordonné de dire, quand Pharſamon, légitimement tranſporté de rage & d'emportement contre le Corſaire, & contre ſes indignes ſatellites, s'écria tout d'un coup: Arrêtez, malheureux ! Et toi barbare qui oſes attenter à la liberté de la plus grande Princeſſe de la terre.... Il s'arrêta après ces mots, apparemment pour n'apoſtropher le Corſaire & ſes gens qu'à grands

coups de sabre (car on ne peut bien se battre & haranguer en même tems, & je suis persuadé, qu'il eût bientôt mis la troupe insolente en déroute, ou) pour parler Roman antique, en déconfiture.

Le Domestique qui étoit un pauvre villageois, qui n'avoit jamais entendu d'autres emportemens que ceux des Bouviers contre leurs bœufs, ou des Payſans contre leurs femmes, & qui étoit plus corps qu'esprit, épouvanté des grandes & effrayantes paroles de Pharsamon, recula jusqu'à la porte, & s'enfuit, n'apportant pour toute réponse à sa Maîtresse, que sa frayeur & l'extravagance du Chevalier, qui continuant sa douce & noble erreur, & vainqueur absolu de ses ennemis, s'étoit jetté tout sanglant & même blessé, aux pieds de sa Maîtresse encore éperduë de crainte, pour son honneur & pour sa vie. Ah! ma divine Princesse, s'écrioit-il, les Dieux vous rendent donc à mon amour? Quoi, vous alliez, sans moi, être livrée à la puissance de l'infame dont

je

je viens de finir les jours? Ciel! Qu'ai-je à redouter du ſort maintenant, puiſque j'ai le plaiſir de voir ma Princeſſe en ſûreté? Il diſoit encore bien des choſes que, ſon amoureuſe faillie lui faiſoit prononcer avec tranſport, quand Felonde à qui le Domeſtique effrayé avoit raconté les terribles mots que Pharſamon lui avoit répondu, arriva. La poſture de Pharſamon la fit rire & ſoupirer. Elle plaignit veritablement ce jeune homme, de l'impreſſion que la lecture des Romans lui avoit laiſſée & ſon action avoit en même tems quelque choſe de ſi ſingulier, qu'elle ne put s'empêcher d'éclater alors.

Qui diroit que la vûë d'un extravagant comme Pharſamon, ne dût pas, à une femme de bon goût, être un veritable remede d'amour. Cependant cette extravagance de Pharſamon ne fit point cet effet ſur Felonde; j'ai dit que la figure de ce jeune homme lui avoit plû, & lui avoit paru même ſpirituelle:

ajoutez à cela, que sa folie ne provenoit que d'un fond de caractere tendre, qui, se joignant à sa bonne grace naturelle, le rendoit encore plus aimable à ses yeux; d'ailleurs, elle esperoit le faire revenir à elle; enfin, elle se flattoit: elle étoit encore assez belle, ce qu'elle avoit de trop en âge pouvoit être corrigé par la propre extravagance de Pharsamon, qui ne démêleroit peut-être pas au travers de la folie qui lui sillèroit les yeux, ces années de trop qui commençoient à émousser la vivacité de ses traits. Ainsi, elle s'étoit absolument déterminée à suivre le penchant qui lui parloit pour Pharsamon: Seigneur, lui dit-elle, pour s'accommoder à ses idées: Vous rêvez apparemment à vos malheurs, & la posture où je vous surprens, en est une preuve. Je l'avoüerai, Madame, repliqua, Pharsamon, qui rougit cependant un peu d'avoir été vû dans son transport; ils sont assez grands ces malheurs pour, qu'on me pardonne tout ce que

me fait faire la reflexion que j'y donne; & les maux que j'éprouve, sont d'une espece à pousser à bout la raison la plus solide & la constance la plus ferme. Détournez votre esprit de ces tristes pensées, Seigneur, repliqua Felonde, les reflexions que vous faites, aigrissent vos maux: tâchez, au contraire, de les dissiper: le Ciel travaille peut-être en votre faveur, méritez ses bienfaits par une tranquillité sage & prudente. Venez, Seigneur, je vais vous montrer, dans cette maison, quelques curiosités dont la vûë ne laissera pas de vous dissiper. A ces mots, Felonde donna la main à Pharsamon & ils descendirent dans le Jardin: Toujours des Jardins, dira-t'on? Oüi toujours des Jardins. Que seroit-ce, s'il vous plaît qu'une Maison de campagne, ou qu'un Château sans Jardin? J'aimerois autant une Masure; & le Jardin à la campagne n'est pas moins nécessaire que le vin ou le gibier, pour y faire bonne chere. Revenons. Celui de Felonde étoit

un Jardin magnifique. D'abord s'offroit à la vûë, un grand & merveilleux jet d'eau, qui s'élançoit juſqu'aux cieux; ce jet-d'eau étoit ſoûtenu d'un Dieu marin, il repreſentoit un Fleuve, dont les cheveux plats & moüillés dégoutoient l'eau; qui, d'une Urne panchée, & ſur laquelle il s'appuyoit négligemment, ſembloit donner la ſource à l'eau qui ſe perdoit dans les airs. Après cela, paroiſſoit dans un vaſte Parterre, où on voyoit le Mont Parnaſſe avec ſes habitantes, Appollon étoit au milieu d'elles, ſon atitude étoit un ſi grand chef-d'œuvre de l'Art, qu'il ſembloit les regarder toutes & leur ſourire. Les neuf Muſes avoient chacune leur occupation, l'une joüoit de la lire, l'autre chantoit, celle-ci faiſoit des vers, ainſi du reſte. Au ſurplus il ſembloit que le Sculpteur avoit ſaiſi dans ſes differentes figures, la derniere perfection. Elles étoient d'une proportion admirable, leur aſpect étoit moins propre à

amolir le cœur, qu'à inſpirer du reſpect & de l'admiration. Plus loin, on voyoit un petit Bois touffu, partagé en routes ſombres & étroites, lieux enchantés pour des cœurs unis par une mutuelle tendreſſe. Près de ce Bois, étoit un eſpace de terre aſſez grand, où naiſſoit le gazon, ſiége le plus aimable & le plus doux pour ceux qui ne reſpirent que cette agréable ſimplicité, dont ſe pare la nature. On y voyoit encore.. Mais on ne voyoit plus rien: car en voilà bien aſſez, & ces beautés avoient aſſez de quoi ſatisfaire un homme du caractere de Pharſamon. Le petit Bois & le gazon, prêterent à l'entretien qu'il eut avec Felonde, cette tendre douceur que contractent les Amans malheureux, quand ils ſe promenent dans des lieux convenables à la ſituation de leur ame. Que dites-vous de ces lieux? lui dit Felonde enchantée elle-même de la belle occaſion qui s'offroit à Pharſamon, s'il avoit été d'humeur à lui conter fleurette? Je dis, qu'ils ſemblent être faits

pour le plaisir du cœur & des yeux ? ici le faste des Rois & leur grandeur ne seroient rien au prix des tendres douceurs que deux Amans goûteroient dans ce séjour éloigné du commerce bruyant des villes. Que vous entrez bien dans ma pensée, Seigneur, repartit Felonde ! Hélas ! je n'y viens jamais que je ne me sente émuë, & je ne sçai quoi même, à present, m'attendrit plus qu'à l'ordinaire ; la situation de votre ame, votre phisionomie qui ne respire que tendresse, vos paroles ; & peut-être quelque chose de plus, contribuënt sans doute, à cette tendresse qui va jusqu'à mon cœur : &, qui pourroit y passer ses jours avec un Cavalier de votre caractere, pourroit aussi esperer de ressentir tout ce qu'un amour de cœur peut fournir d'appas & de charmes. Je ne sçai comment répondre à votre honnêteté, repartit Pharsamon en rougissant un peu, je ne sçai si mon caractere est de ceux qui sont faits pour faire sentir ce qu'une passion déli-

cate donne de plaiſirs touchans ; mais je ſçai bien, Madame, qu'il eſt fait ce caractere pour être ſuſceptible de tout ce que la triſteſſe peut inſpirer de plus affreux. Eh quoi, Seigneur, dit Felonde, ne ſortirez-vous point de cette profonde mélancolie, qui ravit à ceux qui ſont avec vous, le plaiſir de vous dire ce qu'ils penſent : Vous n'avez qu'à me regarder, Seigneur, mes yeux ſi vous les écoutez, vous diront quel parti vous pouvez prendre. Vous cherchez, dites-vous, une Princeſſe que vous avez perduë, Seigneur ? La violence ſeule de votre amour la rêverie de cette qualité, & peut-être auſſi vous la peint-elle avec des charmes qu'elle n'a pas? Ces lieux que vous aimez & qui vous plaiſent, il ne tiendra qu'à vous de les voir, d'y demeurer toujours, & d'y paſſer de doux momens avec une perſonne, à qui ſon penchant pour vous, fera faire tous les efforts imaginables pour que vous y trouviez de vrais plaiſirs : Voyez-vous ces agréables routes que l'a-

mour ſemble avoir ménagées pour n'avoir d'autres témoins que lui-même, où les doux ſoupirs, & les vifs tranſports de deux cœurs unis ſe confondroient ſans crainte. Ce Gazon dont la verdure peint les agrémens naïfs de la nature, & qui fait gliſſer dans les cœurs cette premiere innocence, qui jadis, ſe joignoit à la ſincere tendreſſe des Amans de ces ſiécles heureux. Ce ſont-là, Seigneur, les lieux charmans où cette perſonne vous donneroit ſans ceſſe mille témoignages de l'amour le plus tendre : c'eſt-là où vous verriez ſes yeux attachés ſur les vôtres, joindre le langage le plus doux à tout ce que la bouche prononceroit de vif; conſultez-vous, Seigneur, mais conſultez la raiſon, cette perſonne n'eſt pas loin. Ah Dieux ! s'écria Pharſamon, qu'allez-vous me propoſer pour cette perſonnne ? Suis-je maître du cœur qu'elle voudroit tout entier ? Ces Gazons charmans, ce Bois fait pour l'amour, loin de me plaire avec elle, redoubleroient l'horreur

l'horreur de la triſteſſe que verſe dans mon ame la perte de l'aimable Cidaliſe : Non, Madame, non Cidaliſe eſt la ſeule capable de m'occuper, ſans Cidaliſe je meurs, je languis par tout, & ma langueur toute affreuſe qu'elle eſt, a mille fois plus de charmes pour moi, que n'en auroit l'aſpect de la plus aimable perſonne, dont le cœur à tous momens m'exprimeroit ſa tendreſſe. Au nom des Dieux, Madame, ſi vous avez quelque compaſſion pour moi dans l'état où je ſuis, ne cherchez point à combattre ma douleur : Ma Princeſſe, dites-vous, n'emprunte cette haute qualité que de mon amour ; Ah Ciel ! dites plûtôt que quand elle ne l'auroit pas, que quand le Ciel lui auroit refuſé l'éclat de cette haute naiſſance, que ſes charmes, ſa beauté, la nobleſſe & la grandeur de ſon caractere, ſes malheurs même, dites que cela en dépit du ſort, lui rendroit ce que ſon injuſtice lui auroit refuſé. Ah ! ſi vous la voyez, que vous auriez peu de peine, à

avoüer, que jamais les plus grandes Princeſſes n'ont approché ce mérite qu'elle poſſede au deſſus de la naiſſance qui imprime du reſpect à tout le monde, & qui s'attire les hommages de toute la terre ; mais, Madame, n'en doutez point, Cidaliſe eſt née Princeſſe, les ſurprenantes avantures dont ſes jours ſont tiſſus, prouvent mieux que toute autre choſe, qu'elle eſt née d'un ſang conſiderable, & que le Ciel ſemble avoir deſtiné pour ſervir d'exemple de la nobleſſe, de la grandeur qu'il verſe dans le cœur de ceux qu'il protege.

Non, Seigneur, repartit Felonde, ne vous imaginez point de pareilles choſes : Cidaliſe eſt ſans doute née Demoiſelle, je le veux croire, puiſque vous l'aimez ; mais Seigneur, voilà tout ſon rang. Cependant cette Cidaliſe vous l'avez perduë, qui ſçait ſi vous la retrouverez ? qui ſçait ſi elle vous ſera fidéle ? Vous voulez me perſuader en vain, reprit Pharſamon : Eh quoi, parce que Cidaliſe eſt perduë, il

faut que je ceſſe de l'aimer! Non non, Madame, ce ſont des épreuves que ces pertes de part & d'autres; ce ſont des épreuves dignes des cœurs de ceux qui nous reſſemblent; l'amour s'en allarme encore plus fortement. O Ciel! Ces illuſtres Chevaliers, ſeparés de leurs Maîtreſſes par des coups du hazard, en étoient-ils pour cela moins conſtans? Ah! vous ne ſçavez pas ce que ces cruelles ſéparations préparent de plaiſirs au moment qu'elles ceſſent. A l'égard de l'infidelité, je ne puis croire que jamais Cidaliſe puiſſe en être coupable; mais quand cela ſeroit, ma conſtance pour elle en ſeroit plus noble & plus digne d'envie: Oüi, toute infortunée qu'elle ſeroit, je la prefererois au changement le plus tendre, puiſqu'elle m'égaleroit à ceux qu'une grandeur d'ame exceſſive a même diſtingué d'avec leurs pareils. Que je plains donc cette perſonne, Seigneur: hélas, elle ſe flattoit d'attendrir votre cœur. Seigneur, ajouta-t-

elle, d'un air tendre & séduisant, que le don de votre cœur m'auroit fait de plaisir !

On peut aisément juger du caractere de la Dame, par tout ce qu'elle disoit à Pharsamon ; jamais discours ne pouvoient être plus conformes à la tournure d'esprit de notre Chevalier, que ceux dont Felonde avoit tâché de suborner la fidelité de ce Heros, & c'étoit peut-être à ce beau langage assorti aux idées romanesques, qu'elle devoit l'air simplement touchant avec lequel Pharsamon avoit reçû la déclaration détournée qu'elle lui avoit faite ; ce langage lui avoit plû, & par un secret plaisir de s'entendre dire des choses si convenables à la belle passion, s'étoit contenté de s'attendrir en les contant, & de representer tout l'amour qu'il voüoit à sa Princesse ; mais encore une fois, comment, dira-t'on, est-il possible que tant de folie ne rebuta point cette Dame ? Au contraire, c'étoit peut-être à cette tendre folie de Pharsamon, que son cœur

tenoit le plus. Il eſt des goûts dépravés, & ſuivant le caractere, on aime, ou les défauts ou les vices, qui ont quelque rapport au fond dominant de ce caractere. Ajoutez à cela, que l'âge de Felonde eſt pour les femmes l'âge ou la raiſon ſemble le plus ſouvent, & dans la plûpart, s'éclipſer un peu pour faire place à une envie hors de ſaiſon, de plaire autant que dans le bel âge, envie que ſuit un aveu ſecret de l'impuiſſance où les met leur déclin de plaire; aveu ſecret qu'accompagne toujours moins de ménagement qu'elles n'en avoient autrefois dans le diſcours, & dans leurs efforts, pour y réüſſir; mais revenons à Pharſamon, de peur de choquer ces femmes qui compoſent une troupe aſſez grande, & toujours trop fatigante pour ceux que leur ingrate coquetterie attaque; elles tiennent un milieu de vie aſſez mortifiant pour elles, ſans leur en montrer encore tout le déſagrément. Ce milieu de vie qui répand

comme un charme fut des appas qui subsistent encore ; mais qui ne subsistent que pour servir d'époques à cet argument, & qu'on préjuge qu'ils avoient par un peu de forme qui leur reste encore.

Or, les dernieres paroles que Felonde prononçoit en son nom, furent dites d'un air à charmer le plus insensible, & même à faire quelque plaisir à un homme, qui, comme Pharsamon, auroit été touché de cette passion tendre, plus propre à inspirer de la pitié, que de la colere. Il la regardoit alors. Quand elle eut cessé de parler, il retira de dessus elle ses yeux, mais d'un air embarrassé, de cet air de noble cruauté, d'illustre ingratitude dont une constance à l'épreuve armoit le coeur de ce fameux Héros, quand il lui arrivoit quelque tentation pareille : Hé bien, Seigneur, continua-t-elle, quoi, me repentirai-je de ce qui vient de m'échaper ?

Pharsamon alors avoit les yeux baissés ; il sçavoit son rôle, & il ne

les détacha de terre que quand il eut fait une réponse basse, avec un visage sérieux & glacé. Je ne sçavois, Madame, de qui vous vouliez parler, dit-il ; mais vous sçavez ce que j'ai répondu, & il est inutile d'en dire davantage, vous pouvez vous en ressouvenir: Cependant, Madame, permettez que je vous quitte ; après la réponse que je vous fais, mes yeux soutiendroient mal les vôtres.

Felonde qui sçavoit bien que l'emportement en pareille occasion n'étoit pas le moyen de ramener son cœur à plus de complaisance, lui dit : Seigneur, je ne veux point vous gêner, retirez-vous ; ce que je vous ai dit ne doit point choquer votre délicatesse ; nous ne ne sommes point les maîtres des impressions qui se font au cœur. Pharsamon, après ces mots, lui fit une grande reverence, & la quitta.

Quoique nous ayions dit que Pharsamon s'étoit éloigné de Félonde, nous n'avons pas prétendu faire entendre qu'il l'avoit entiére-

ment quittée. En effet, plus incertain que jamais sur le parti qu'il devoit prendre, il ne tarda pas à retourner dans son appartement, où je vais le laisser quelques momens, pour rendre compte d'un événement singulier, qui contribua à le guérir de sa folie.

Son oncle ayant sçû qu'il étoit dans le Château de Félonde, dont il n'étoit pas connu, mais dont il avoit entendu parler comme d'une veuve fort riche, s'étoit mis en chemin pour le venir chercher. Il avoit passé par l'endroit où Cidalise avoit été obligée de rester à cause des blessures qu'elle avoit reçûës dans ce burlesque combat qui s'étoit donné dans une cuisine où Pharsamon & Cliton avoient été si bien étrillés par les marmitons ; & là il avoit appris que la mere de Cidalise étoit venuë la prendre ; qu'elle avoit été parfaitement guérie, non seulement de ses blessures, mais encore de sa folie romanesque, par les soins d'un fameux Empirique dont nous parlerons ci-après. Mais pour ne pas

differer l'éloge qui eſt dû au rare ſçavoir de ce grand homme, il eſt à propos de dire ici qu'il s'étoit diſtingué par des cures admirables, & ſur tout par celles des cerveaux dérangés; ce talent ſeul auroit dû faire ſa fortune, mais ſuppoſé qu'elle ne fût pas encore faite, nous devons néceſſairement préſumer qu'elle l'aura été dans la ſuite, attendu le grand nombre des maladies de cette eſpece.

Retournons à l'oncle de Pharſamon. Il arrive donc chez Félonde; il va d'abord lui rendre ſes devoirs, & la remercier de l'aſyle qu'elle a eu la bonté de donner à ſon neveu, dont les écarts le mettent au déſeſpoir. Cette veuve, uniquement occupée de ſon amour, & encore toute émûë de l'aveu qu'elle venoit d'en faire, répondit ſeulement qu'elle étoit ſa maîtreſſe, & qu'elle ſouhaiteroit fort..... Un reſte de pudeur la fit héſiter. L'oncle de Pharſamon, qui devina la cauſe de ſon embarras, lui renouvella ſes remercimens, & la quitta pour aller voir ſon neveu.

Il entre dans la chambre où il s'étoit retiré ; il lui parle, il le conjure de lui répondre, il n'en est écouté, ni reconnu ; Cidalise l'occupoit tout entier, & son nom étoit le seul qui sortoit de sa bouche. Enfin, las de tenter des efforts superflus, il retourne chez Félonde, dont le cœur sensible partage sa douleur. Après avoir discouru quelque temps sur le déplorable état de Pharsamon, auquel cette veuve prenoit beaucoup d'intérêt, il lui propose d'associer aux résolutions qu'il convient de prendre, ce même Empirique dont nous avons parlé.

J'avois oublié de dire, & c'est une faute qu'il est encore temps de réparer ; j'avois, dis-je, oublié de marquer qu'après la cure surprenante de Cidalise, l'oncle de Pharsamon qui étoit de ses amis, l'avoit prié de l'accompagner, & que charmé de montrer l'excellence de son art, il s'étoit fait un plaisir de le suivre.

Félonde ne doutant point du succès, & charmée en secret des suites

qu'il pourroit avoir, applaudit à cette idée, & envoye chercher le Seigneur Géronimo (c'étoit le nom de l'Empirique.) Il arrive, on vante beaucoup son mérite, on lui fait des propositions avantageuses, & l'on finit par lui proposer de guérir Pharsamon. On va s'imaginer, sans doute, que le Seigneur Géronimo, affamé de louanges, & plus avide de gain, va promettre des merveilles; point du tout, plus modeste, & moins intéressé que ses confreres, il avoue franchement que la guérison de Cidalise n'a été que l'effet du hazard, & qu'il en est surpris lui-même. Vous êtes étonnés, continua-t-il, de m'entendre parler de la sorte, mais louez ma bonne foi, à la vérité elle est rare parmi nous; pour moi je l'ai toujours aimée, & quoique je sois persuadé que ce n'est pas la plus sûre voye pour s'enrichir, je n'ai pas balancé à la prendre pour la seule regle de ma conduite. Grace au ciel, je m'en suis bien trouvé jusqu'à present, & je puis dire, sans vanité, que je me suis acquis une gran-

de réputation, sans qu'elle ait été jamais traversée par l'envie ou la jalousie de mes confreres. Il est vrai que je n'habite pas les grandes Villes, où les Médecins sont sûrs d'amasser des richesses considerables, mais aussi, content d'une médiocre fortune, je cherche plus l'utilité du public que son bien.

Jamais étonnement ne fut pareil à celui des deux assistans; ils redoublerent leurs éloges, & ne se lasserent point d'admirer un si rare exemple de modestie, d'honneur, & de désintéressement. Félonde, dont l'ame étoit tout-à-coup devenuë généreuse, ne se borna pas à de simples paroles, elle y joignit encore une bourse assez bien garnie, croyant que c'étoit le moyen le plus efficace pour engager le Seigneur Géronimo à mettre en œuvre tout son savoir: mais lui, loin d'être tenté par cet objet, pensa se fâcher tout de bon, & voulut sortir. L'oncle de Pharsamon l'arrêta, & enfin vaincu par les larmes & les instances réïterées de l'un & de l'autre, il s'appaisa,

& promit d'agir sur l'heure. En effet, il sortit pour aller préparer toutes les drogues nécessaires dans une operation de cette importance.

Laissons-le travailler, & satisfaisons la curiosité du Lecteur, qui aura raison de me dire qu'il est en peine de ce que sont devenus Cliton & Fatime. La réponse ne sera pas difficile, ils sont l'un & l'autre dans le Château de Félonde ; & comme leur maladie n'est pas differente de celle de Pharsamon, on peut prévoir qu'ils serviront à éprouver les remédes qu'on veut employer.

Il ne falut pas beaucoup de temps au Seigneur Géronimo pour rassembler toutes les choses qui lui étoient nécessaires ; il fit d'abord ramasser toutes les herbes aromatiques qui étoient dans le Château, les fit calciner, & réduire en poudre ; il y joignit des drogues qu'il portoit toujours avec lui, car le parti qu'il avoit pris d'être Médecin voyageur, l'obligeoit à se munir de bien des choses qu'il n'auroit pû trouver au besoin, & dont l'usage est indispensa-

ble dans la diverſité des maladies.

Les préparations étant finies, le Seigneur Géronimo alla rejoindre la compagnie ; & ſans ſortir de ſon caractere modeſte, aſſûra ſeulement qu'il ne négligeroit rien de tout ce qui pourroit contribuer à remplir ce qu'on attendoit de lui. Il ajoûta en peu de mots, que le reméde dont il alloit ſe ſervir, n'étoit autre choſe que la *Fumigation*, dont les Médecins avoient, dans tous les temps, tiré des ſecours ſurprenans, ce qui venoit d'être juſtifié par l'état où ſe trouvoit Cidaliſe ; mais que ce premier coup d'eſſai en demandoit un ſecond, & qu'il trouvoit à propos de commencer par Cliton & Fatime ; que par ce moyen il connoîtroit mieux les dozes qui convenoient ; que pour cela il iroit la nuit dans leurs chambres, & que pendant qu'ils ſeroient bien endormis, il jetteroit dans un braſier les drogues qu'il avoit préparées, ce qui produiroit une fumée, qui, paſſant dans le ſang par la voye de la reſpiration, & portée au cerveau, le déban-

raſſeroit des vapeurs mélancoliques qui avoient occaſionné leur folie.

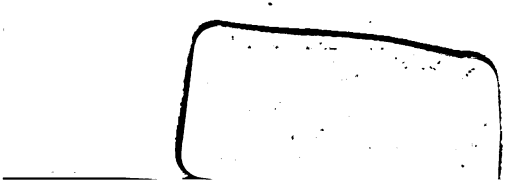
Le Seigneur Géronimo ne ſe trompa point dans l'idée avantageuſe qu'il avoit eûë des effets prompts & ſinguliers de la *Fumigation*. Au moyen de ce projet qui fut executé, Fatime & Cliton ſe réveillerent le lendemain avec tout le bon ſens qu'ils avoient avant qu'ils ſe fuſſent enrôlés dans la Chevalerie.

Félonde & l'oncle de Pharſamon les allerent voir. Auſſi-tôt que Cliton les aperçut, il courut au devant d'eux, leur demanda des nouvelles de ſon Maître; & ſur ce qu'on lui dit qu'il retourneroit chez lui le jour ſuivant, & qu'il pouvoit l'y aller attendre, il prit congé de la compagnie, non avec cette affluence de mauvais propos qu'il avoit tenus ſi long-temps, mais avec un air ſenſé qui le rendoit méconnoiſſable. Fatime, de ſon côté, ayant appris que Cidaliſe étoit chez ſa mere, demanda en grace qu'on voulût bien l'y conduire, ce qui lui fut accordé avec plaiſir.

Félonde & l'oncle de Pharſamon embraſſerent de tout leur cœur le Seigneur Géronimo, qui n'étoit pas moins ſurpris qu'eux, du miracle qu'il venoit d'opérer. Toute la journée ſe paſſa en joie, le ſeul Pharſamon n'y prit aucune part, & reſta dans ſa chambre. La nuit étant avancée, le Seigneur Géronimo ne manqua pas de s'y rendre, & d'y faire les mêmes cérémonies qu'il avoit faites la veille, ayant eu la précaution d'augmenter la doze du reméde, attendu que le mal étoit plus grand: il eut tout lieu de s'en applaudir. A peine Pharſamon fut-il éveillé, qu'il ſe ſentit l'eſprit dégagé de toutes ſes viſions romaneſques; le portrait même de Cidaliſe étoit tellement effacé de ſon idée, qu'il ne ſe ſouvenoit pas de l'avoir vûë, & ne ſe rappellant que les bontés de Felonde, il brûloit du déſir de la voir, & goûtoit d'avance le plaiſir d'aller retrouver un oncle qu'il aimoit tendrement. Plein de ces objets agréables, il s'habilla promptement, & ſe rendit dans l'apartement de Félonde,

à qui il fit un compliment très-gracieux. Son oncle étant entré dans ce moment, il courut l'embrasser, & le pria de se joindre à lui, pour témoigner à leur charmante hôtesse toute la reconnoissance qu'il devoit avoir de ses bontés ; alors la regardant tendrement, il joua auprès d'elle le même rôle qu'elle avoit joué peu de temps auparavant, & cette aimable veuve paroissoit n'y être pas insensible. L'oncle de Pharsamon, charmé de tous ces événemens si peu attendus, mais craignant que la guérison ne fût pas certaine, pria Félonde de les laisser partir, lui promettant de revenir le plûtôt qu'ils pourroient. Leur séparation fut accompagnée de quelques larmes, que Félonde s'efforça de cacher ; mais Pharsamon s'en apperçut, il s'apprêtoit à la consoler par les plus tendres protestations, lorsque son oncle l'entraîna avec lui, & dans l'instant le fit monter dans une voiture avec le Seigneur Géronimo, qui séjourna quelques jours avec eux, & les quitta pour

aller faire connoître au Public, l'heureuse découverte qu'il avoit faite.

Fin de la dixième & dernière partie.

61623688